

50e année, No 21

Marie Savard

Montréal, 22 octobre 1938

PER

S-400

BAnQ

10¢

Le Samedi





Vous serez porté à chanter dans cette salle de bain!



Plancher: Marboléum, dessin M53 avec bordure noire et ivoire et motif d'une baleine Murs: Muroléum, dessin 809.
Appareils de plomberie: de nuance jaune citron, par Crane Limited.

Le **MARBOLEUM**
comme plancher et
le MUROLEUM sur les murs

Cette salle de bain pratique, économique et durable a été réalisée en tenant compte des nuances plaisantes. Le facteur principal de cette réalisation est le plancher en Marboléum qui allie la beauté du marbre à la chaleur, l'élasticité et l'économie du linoléum. Pour les murs, un nouveau recouvrement lavable, hydrofuge et attrayant appelé Muroléum, a été choisi; la courbure ou plinthe recourbée facilite l'entretien et empêche la poussière de s'amonceller dans les coins et les joints.

Demandez l'avis de votre architecte, entrepreneur en planchers, magasin à rayons ou d'ameublement. C'est avec plaisir qu'ils vous donneront des suggestions et estimés, sans obligation de votre part, et vous démontreront de quelle façon vous pouvez jouir d'une salle de bain de votre choix, en profitant des paiements faciles accordés en vertu du Plan d'amélioration aux habitations.

DOMINION OILCLOTH & LINOLEUM CO. LIMITED - MONTRÉAL

Petite brochure "Le Soins du Linoléum" fournie sur demande par Dominion Oilcloth & Linoleum



Company Limited, Montreal.

CARNET
EDITORIAL

Année du
Cinquantième
du "Samedi"

L'éternelle malade

C'EST l'Europe qui souffre d'un abcès baladeur et purulent qui crève de temps à autre puis se reforme sans cesse.

Dans le langage usuel, cet abcès se nomme la paix armée et sa crevaision la guerre; il en résulte, à chaque fois, une infection plus ou moins grave et toujours difficile à soigner. Comme toutes les médications délicates et compliquées celle-là coûte cher et la note des frais à payer se traduit forcément par des privations d'un autre côté.

A l'heure où j'écris ces lignes l'abcès menace de crever une fois de plus, tous les cataplasmes de discours pacifiques qu'on a mis dessus restant sans effet; quand cet article paraîtra il y aura donc du nouveau; très probablement la crevaision, à moins qu'il ne se soit produit, contre toute attente, le phénomène appelé "résorption" qui, en l'espèce, ne serait qu'un faux soulagement, une apparence de guérison comme une colère "rentrée" qui se dissimule sous un visage impassible ainsi que le feu couve sous la cendre.

Il y a des abcès qui éclatent de préférence au renouveau de la belle saison et celui de la guerre se comporte souvent de cette façon-là.

Quelle est la cause première de ce mal dont souffre notre planète en général et l'Europe en particulier? Il faudrait remonter bien loin dans l'histoire pour la trouver et encore on n'y parviendrait pas. Est-il curable? oui, mais seulement au moyen d'un remède dont la préparation demandera bien des siècles encore parce qu'il s'appelle la raison. Pour le moment, rien à faire.

De tout temps il y eut de braves coeurs et de grands esprits pour déplorer cet état de choses; Bossuet disait: "La guerre est quelque chose de si horrible qu'on se demande comment le nom seul ne suffit pas à en donner l'horreur". L'illustre prélat vivait à l'époque de ce qu'on appelait — assez bêtement d'ailleurs — la guerre en dentelles qui ne fait plus guère que figure d'escarmouche à nos yeux de perfectionnés, mais que dirait-il aujourd'hui? Que disent ou peuvent dire ceux qui se rendent bien compte des effroyables moyens de destruction modernes?

Il semble que le progrès se mesure surtout à la puissance des armements et au nombre des soldats et la fameuse Grande Armée de Napoléon n'aurait pas beaucoup plus de prestige aujourd'hui, ni surtout de valeur offensive, qu'un grand troupeau de moutons. Nous vivons sous le régime de la force brutale, du chantage armé, de la bombe incendiaire et des gaz empoisonnés.

Et nous appelons ça, sans rire, de la civilisation!

De temps à autre il se trouve quelques beaux parlotteurs qui aiment à faire des phrases pour le plaisir de s'entendre parler et lâchent des énormités pouvant faire supposer qu'ils sont capables de confondre un pied d'éléphant avec le mollet d'une jolie fille. Tel fut Ramsay MacDonald quand il se vanta ingénument, dans un discours, d'avoir porté à la guerre un coup dont elle ne se relèverait jamais. On se demande s'il faut prendre cela pour une plaisanterie de mauvais goût ou bien pour une simple niaiserie. La guerre existera, malheureusement, tant qu'il y aura des canailles en Europe et l'espèce n'en semble pas devoir s'éteindre de si tôt.

Elle durera tant qu'il y aura des imbéciles et des fantoches à grande gueule pour les mener; tant que les questions d'intérêt primeront toutes les autres et tant qu'il y aura des lèche-bottes pour se mettre à plat ventre devant les puissants du jour.

C'est dire que la paix européenne permanente n'est pas encore pour demain.

Qu'y a-t-il de sincère et de raisonnable dans la fameuse question germano-tchécoslovaque? Un total se chiffrent par zéro.

La prétendue oppression des gens des Sudètes par ceux de Tchécoslovaquie? Farces et calembredaines, tout cela! Hitler, au fond, se fiche pas mal de ces trois millions et demi de soi-disant martyrs; ce qu'il veut, c'est s'emparer d'une frontière naturelle et puissante qui lui enlève jus-

qu'ici l'accès à des terres fertiles, à des puits de pétrole et à des industries métallurgiques qui le font loucher. Il se démène comme un enragé à tel point qu'il finira par les avoir et, en plus, il demandera de l'argent à ses adversaires pour exploiter tout ça. Il l'aura aussi.

Nous voyons actuellement, d'un côté, la politique du gueuloir et, de l'autre, celle de la frousse. Hitler siffle et les petits toutous bien sages arrivent en trotinant pour voir ce qu'il veut. C'est tout simple, il veut un fouet plus solide encore pour cravacher à son aise les toutous qui feraient mine de montrer les dents. Il consent à différer de quelque temps les coups de fouet et l'on s'extasie sur sa générosité; vous verrez qu'on finira par lui décerner le titre de grand bienfaiteur de l'humanité ou d'ange de la paix. Etonnez-vous, après ça, que l'abcès européen crève une fois de plus! la chose arrivera quand il sera bien à point, c'est-à-dire quand l'homme à la cravache le jugera tel.

Entre temps, il s'amuse à cracher en l'air pour faire preuve de son adresse et de sa désinvolture mais il pourrait bien arriver cependant que ça lui retombe sur le nez. C'est évidemment une belle chose que d'avoir du toupet mais parfois il est imprudent de trop le montrer; les gens que ça finit par trop embêter coupent un beau jour le toupet bien ras, si ras qu'il leur arrive de couper la tête avec. L'ange de la paix trop armée devrait penser à ça.

Oui, cette vieille Europe est bien malade et son abcès à crevaisons périodiques est compliqué aujourd'hui d'une quantité d'autres pustules qui lui empoisonnent sûrement tout le système. Dans le chic langage diplomatique ça s'appelle des questions ou des problèmes.

Il y a la question russe qui demeure toujours sans réponse; le mystère plane sur ce pays qui, malgré, les fameuses "purgés", est toujours formidablement armé; la Pologne le tente ainsi que d'autres coins de terre plus ou moins importants. Il y a le problème éthiopien dont la solution ne sera peut-être pas celle que certains croient. Il y a le Tyrol et le gâchis espagnol; la route des Indes et les politiciens qui se conduisent comme des dindes, la domination par le commerce et les ambitions dont on se berce. Il y a enfin le bluff, la canaillerie, le manque de parole, les traités de garantie de frontières qu'on déchire, le chauffage à blanc des masses populaires, l'égoïsme féroce de ceux qui tiennent la queue de la poêle et l'étonnante veulerie de certains hommes tombés dans la catégorie de mannequins.

Il y a la convoitise, l'intérêt, les paroles mielleuses, les chemins tortueux, la gueule et le poing. Il y a la bêtise humaine.

Trouvez-vous que tout ça peut suffire pour gonfler convenablement un bel abcès?

Il y a eu la ruine de l'Autriche qui fut une bêtise et le renforcement toléré de l'Allemagne qui en fut une autre. Il y a eu la fabrication d'un Etat tchécoslovaque qui fut un collage de morceaux disparates, une sorte d'habit d'Arlequin fait de Slovaques, de Tchèques, de Slovènes et de Croates sans compter les autres. Il y a eu l'étonnante insouciance de gens qui ont construit un édifice européen coûteux pour le laisser ensuite effriter par les coups de Jarnac et ronger par la politique louches.

Il y a toujours la grippe espagnole qui tourne au poison et, de plus en plus, en certains pays, la maladie du panier percé qui rend les finances malades à crever, comme le panier lui-même.

Il y a des aveugles de la raison, des bancroches du droit et des paralytiques de la volonté et tout ça fait, de l'Europe, une sorte de cour des miracles grouillante, sournoise et malodorante où les bonnes volontés réelles se noient fatalement dans la gadoue. Vraiment ce n'est pas propre.

Ah, Seigneur! faites donc surgir un homme, un vrai, avec un bon balai bien trempé dans beaucoup d'antiseptique...

V. de Verneuil

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE
975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

Tél.: PLateau 9638*

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an.....\$3.50
Six mois.....2.00
Trois mois.....1.00

ETATS-UNIS ET EUROPE

Un an.....\$5.00
Six mois.....2.50
Trois mois.....1.25

Heures de bureau:

9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de loca-
lité sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

La Fille du Doyen

« Je ne m'attendais pas à vous rencontrer ainsi devant la cathédrale » remarqua le capitaine Faulkener en faisant asseoir le détective Nicolas Goade et son chien Flip dans la salle du Cheval-Blanc. « Hier soir, justement, je pensais vous. »

— Nous sommes ici par hasard, répondit Goade. Je n'avais pas l'intention de venir si loin.

Faulkener commanda le déjeuner et but quelques gorgées de son apéritif.

— Le pays est charmant, reprit-il, et c'est le plus tranquille que je connaisse. Je suis d'autant plus content de vous voir que j'ai un conseil à vous demander.

— Zut ! s'écria Goade. N'oubliez pas que je suis en vacances.

— Vous ne refuserez pas de m'aider un peu, supplia Faulkener. Je suis vraiment très embarrassé, et la personne dont il s'agit ne veut pas entendre parler de Scotland Yard. Je suis sûr que vous aplanirez immédiatement toutes les difficultés.

— Eh bien ! racontez-moi votre petite histoire, répliqua Goade d'un ton résigné.

— J'aime autant que vous l'entendiez d'une autre bouche. Avez-vous une demi-heure de libre cet après-midi ?

— Je le suppose, reconnut Goade sans enthousiasme. J'avais l'intention de passer toute la journée ici.

— Je vous donne donc rendez-vous pour quatre heures, dit Faulkener.

— Entendu. Mais jusque-là, laissez-moi oublier mon métier.

Jeunes filles à marier

Faulkener fut exact au rendez-vous et conduisit son ami devant une vieille demeure de briques rouges recouvertes de lierre. Un majordome solennel répondit au coup de sonnette et les fit entrer dans une spacieuse bibliothèque où un homme de haute taille, un peu pompeux et qu'on reconnaissait facilement pour un des dignitaires de l'Eglise anglicane, était assis devant un beau bureau. Il se leva pour accueillir ses visiteurs.

— Monsieur le Doyen, dit le capitaine Faulkener, je vous présente M. Goade, dont je vous ai souvent parlé. Monsieur Goade, le doyen Followay, un grand ami.

Le doyen serra la main des deux hommes et leur indiqua deux confortables fauteuils.

— Je n'ai encore rien raconté à Goade de vos difficultés, continua Faulkener. J'aime mieux que vous lui donniez tous les détails vous-même. Je vous conseille de ne rien lui cacher. Vous verrez, ajouta-t-il en se tournant vers son compagnon, que cette affaire est simple mais très délicate.

Le doyen inclina la tête. Il avait un long visage décharné, des sourcils hérissés et des cheveux grisonnants. Il donnait l'impression d'un homme énergique et habitué à la lutte.

— Mon ami Faulkener, commença-t-il, les yeux fixés sur Goade, a raison de dire que notre situation est embarrassante. Je vous l'exposerai aussi brièvement que possible, mais je suis obligé de résumer ma vie en quelques mots.

— Je vous écoute, monsieur le Doyen, dit Goade.

— J'ai débuté comme vicaire sans aucune fortune, reprit le doyen. Je n'ai jamais été riche. J'ai une nombreuse famille et mon traitement ne me permet qu'une vie simple et sans luxe. L'éducation de mes enfants a toujours été mon plus grand souci. J'ai quatre filles, dont l'aînée a vingt ans. Je serai franc avec vous, monsieur Goade. Ma femme et moi nous n'avons qu'une ambition : bien les marier. Il y a peu de jeunes gens dans le voisinage. Nous avons donc été très heureux quand, voici quinze jours, la duchesse d'Exeter a invité notre fille aînée à passer trois ou quatre jours dans sa maison d'Exeter Park. Florence est partie toute joyeuse. Elle a été reçue fort aimablement, mais elle est revenue accablée de chagrin.

Le doyen s'arrêta un moment et joua avec sa chaîne de montre.

— Il faut que je vous explique, continua-t-il, que ma fille Florence avait pour marraine une amie de ma femme, la princesse Shibolsky, une Anglaise mariée à un Russe. Comme les Shibolsky étaient très riches et sans enfants, nous avions espéré que ma fille serait leur héritière. Par malheur, la révolution a bouleversé tous nos plans. La princesse est morte dans un état voisin de la pauvreté. Cependant, elle a laissé à Florence la dernière pièce de sa célèbre collection de bijoux, un pendentif d'émeraudes de grande beauté et, je crois, de grande valeur. Nous avons reçu ce joyau il y a seulement un mois. Un bijoutier du pays l'a estimé à deux mille livres et quand l'invitation d'Exeter Park est arrivée, je faisais des démarches pour le faire assurer. Malgré mes conseils, ma fille décida d'emporter ce pendentif. Elle avait une robe du soir verte sur laquelle les émeraudes ressortaient avec un effet merveilleux. J'aurais dû faire assurer le pendentif avant son départ, mais je ne l'ai pas fait et elle est revenue sans le bijou et avec une histoire fort triste. C'est une histoire assez brève et qu'elle vous racontera elle-même.

Le doyen appuya sur un bouton de sonnette.

— Voulez-vous dire à miss Florence de me rejoindre ici ? ordonna-t-il au majordome.

Quelques instants après, la jeune fille entra ; elle était brune, très belle et ne ressemblait pas du tout à son père. Après les présentations, le capitaine Faulkener lui avança un fauteuil.

— Je voudrais que tu racontes à M. Goade comment tu as perdu ton pendentif, demanda son père. Répète-lui exactement ce que tu m'as dit.

Elle fit une petite grimace.

— C'est une chose terrible, dit-elle. Le fermoir de platine était très solide et ne pouvait s'ouvrir de lui-même. Plusieurs personnes m'avaient complimentée sur ce bijou et lord Geoffrey, qui avait dansé plusieurs fois avec moi, paraissait tout à fait émerveillé. Vers la fin de la soirée, il me demanda de m'asseoir sur la terrasse près de lui. Un vent léger soufflait et il voulut absolument



"Vers la fin de la soirée, il me demanda

de m'asseoir

aller me chercher une cape. Nous causâmes quelques instants et, de temps en temps, je regardais les émeraudes et je songeais qu'elles étaient admirablement assorties à la couleur de ma robe. Quand nous retournâmes dans la maison lord Geoffrey me débarrassa lui-même de ma cape. Il lui fallut un bon moment, car il me parlait tout le temps et me disait d'ailleurs des choses très gentilles. Il me quitta un moment dans la salle de bal et emporta la cape. Il n'était pas encore revenu quand un jeune homme vint m'inviter ; à peine avais-je commencé à danser que je m'aperçus que mon pendentif d'émeraudes avait disparu.

▼ ▼ ▼

Il y eut un silence.

— Il est inutile que je vous pose des questions oiseuses, miss Followay, observa Goade. Vous croyez que lord Geoffrey a pris le pendentif.

— Qui aurait pu le prendre, si ce n'est lui ? demanda-t-elle. C'est lui qui a voulu que je mette cette cape, bien qu'il ne fit pas froid. Tout en me l'enlevant

il pa
dans

reste
deva
déjà
tour
Geo
m'a
car

ava
n'au

Nouvelle de E. Phillips Oppenheim

Dessin de Luce



demanda de m'asseoir sur la terrasse près de lui."

il parlait pour accaparer mon attention. Il m'a quittée dès que nous avons été dans la salle de bal et... le bijou avait disparu.

— Vous lui avez dit que vous aviez perdu votre pendentif, je suppose ?

— Oui, dès que je l'ai revu, mais pendant au moins une bonne heure il est resté invisible ; personne ne savait où il était. Enfin, je l'ai découvert assis devant le buffet, tout seul. Je lui ai dit que j'avais perdu mon pendentif. J'avais déjà cherché sur la terrasse où nous nous étions assis, mais il a voulu y retourner. Je suggérai que le bijou était peut-être resté accroché à la cape et lord Geoffrey est allé la chercher, mais il n'y avait rien. Il paraissait bouleversé, m'a promis de faire tout ce qu'il pourrait, mais m'a supplié de ne rien dire, car la duchesse déteste les scandales.

— La duchesse, expliqua le doyen, est de l'ancienne école. L'idée qu'un vol avait pu être commis chez elle l'aurait remplie d'horreur. Il est certain qu'elle n'aurait plus jamais invité ma fille si nous avions fait appel à la police.

— Vous l'avez avertie cependant ? demanda Goade.

— Bien sûr. Le lendemain matin, avant de prendre congé, Florence a raconté qu'elle avait perdu son pendentif, mais la duchesse ne sembla pas y attacher beaucoup d'importance.

— J'essayai d'expliquer que c'était un bijou de grande valeur, interrompit Florence ; elle se borna à dire que, si je l'avais perdu en dansant, les domestiques le retrouveraient et qu'on me le renverrait. Mais que peut-être je l'avais tout simplement oublié chez moi.

— Je ne connais pas les Exeter, reconnut Goade. Sont-ils riches ?

— Je le crois, répondit le doyen, bien que de nos jours toutes les fortunes soient très réduites.

— Et lord Geoffrey ?

— Il a la réputation d'un jeune homme sérieux et distingué. C'est le fils aîné et il s'occupe de politique, il paraît qu'il a beaucoup d'avenir.

— Il a une fortune personnelle ?

— Autant que je le sache, simplement la pension que lui verse son père, mais elle doit être considérable.

Goade réfléchit un moment, puis se tourna vers la jeune fille.

— Voulez-vous me raconter le reste de l'histoire ? proposa-t-il d'un ton aimable.

Florence rougit.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle.

— Vous me cachez quelque chose, reprit Goade. Dites-moi tout si vous voulez que je vous aide.

Elle garda le silence pendant quelques instants.

— Vous avez raison, je n'ai pas tout dit, avoua-t-elle enfin. J'ai fait la connaissance de lord Geoffrey pendant que j'étais à Londres chez ma marraine. Il était aux petits soins pour moi. C'est à cause de lui, j'en suis sûre, que j'ai été invitée à Exeter Park. Depuis cette soirée, cependant, il ne m'a plus donné signe de vie. Il n'était pas là pour me dire adieu quand je suis partie le lendemain matin. Il a l'air de m'éviter. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire que j'avais perdu mon pendentif ; il semble m'en garder rancune.

— Sa susceptibilité n'est pas raisonnable, remarqua Goade.

— Et voici que nous attendons ce jeune homme cet après-midi, confia le doyen. Ma femme l'a rencontré ce matin et l'a invité à prendre le thé. Il a accepté après un moment d'hésitation.

— Je serai content de le voir, affirma Goade.

— Ça sera très facile, dit le doyen.

— En attendant, miss Florence, demanda Goade, que préférez-vous : que votre bijou vous soit rendu ou que le voleur soit démasqué ?

Elle hésita.

— J'aimerais beaucoup rentrer en possession de mon pendentif, reconnut-elle, mais je voudrais aussi forcer le voleur à avouer.

Le majordome ouvrit la porte :

— Le thé est servi, Monsieur, annonça-t-il.

— Vous goûterez avec nous, je l'espère, monsieur Goade, proposa le doyen. Vous aurez ainsi l'occasion de faire la connaissance de ce jeune homme.

Ils traversèrent le vestibule et entrèrent dans un salon charmant.

Goade fut présenté à Mrs. Followay, encore jolie, mais un peu lasse, à un clergyman et à sa femme, et à lord Geoffrey Fernell. Lord Geoffrey était un jeune homme grand et mince qui paraissait cultivé et réservé même pas lorsque Florence s'assit près de lui. Il discuta politique avec le doyen et fut le premier à se retirer.

Quand il fut parti, Mrs. Followay soupira :

— Je ne reconnais plus lord Geoffrey, déclara-t-elle d'une voix mélancolique. On dirait que tu l'as fâché, Florence.

Florence posa sa tasse et se dirigea vers la porte. Goade s'élança pour lui ouvrir et remarqua que les larmes brillaient dans ses yeux.

Elle monta en courant l'escalier et se retourna pour lui faire un petit signe d'adieu de la main.

— Elle est gentille, cette petite Florence, remarqua Faulkener, lorsque les deux hommes eurent pris congé du doyen et de sa famille.

— Très gentille, convint Goade, beaucoup plus sympathique que le jeune homme.

— Je crois cependant qu'elle se met le doigt dans l'œil. Il est impossible que lord Geoffrey ait volé un bijou. Qu'en pensez-vous, Goade ?

— Je suis de votre avis.

— C'est ce qui rend l'affaire si difficile. Naturellement les Followay veulent retrouver le pendentif. Mais ils ont déjà irrité le jeune homme et craignent de se fâcher avec le reste de la famille. La duchesse a une situation mondaine très importante. Mr Followay a quatre filles à marier. C'est pour cela qu'il désire tant vous parler. Il n'ose pas s'adresser à la police, il veut ses émeraudes. Voyez maintenant ce que vous avez à faire.

— Parfaitement, remarqua Goade d'un ton sec. C'est vraiment très facile.

L'envers de la médaille

Goade flâna quelques jours dans les prairies et dans la campagne paisible autour de la ville. Il acheta une canne à pêche et fit de la peinture. Le matin du quatrième jour, il reçut plusieurs lettres. Il les parcourut en sifflant. Puis il téléphona à Faulkener qui le rejoignit quelques instants plus tard.

Ils entrèrent dans la salle du Cheval Blanc.

— Eh bien ! mon ami, quelles nouvelles ? demanda Faulkener.

— Des nouvelles assez inattendues, à vrai dire, avoua Goade. Je suis au courant de tous les faits et gestes de lord Geoffrey Fernell. Apparemment, on ne peut trouver un jeune homme mieux élevé et plus sérieux. Il a une chambre à Londres chez de vieux amis de sa famille.

(Lire la suite page 20)



En haut, de gauche à droite :

Une croix en Lithuanie ; elle est double et symbolise, paraît-il, le tonnerre, l'éclair et soleil en plus de ses attributs ordinaires.

† † †

Cette croix, lithuanienne également, présente un curieux mélange de christianisme et de paganisme avec des attributs se rapportant au soleil et au dieu Thor.

† † †

Une croix très ouvragée où la représentation de la foudre a toujours une large part.

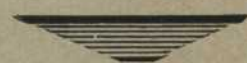
† † †

La croix aux pagodes ; il faut certainement de l'attention et même de la bonne volonté pour y retrouver le symbole du christianisme.

† † †

Dans la gravure d'en dessous, la croix accompagnée de cœurs que l'on voit presque uniquement en Lithuanie sur la tombe des mères.

Le Grand Symbole



Chronique documentaire

par

Louis Roland

PARMI les figures, dessins ou objets qu'on retrouve de toute antiquité, il faut mettre en premier lieu le plus simple de tous ces signes, la figure géométrique formée par deux lignes posées en travers l'une de l'autre et formant une croix. Dans les temps anciens comme de nos jours on voit la croix servir de motif d'ornementation, mais son véritable sens est symbolique, et il varie selon les temps et les lieux.

Dans l'antiquité, la croix fut employée de trois manières différentes ; elle servit de motif d'ornementation, de symbole et enfin d'instrument de supplice.

Sur les très anciennes médailles de la Grèce et des peuples barbares, on voit fréquemment des croix gravées ou en relief ; sur les deniers romains, ce dessin affectait la forme d'un « X » et la signification en était celle d'un chiffre.

On retrouve encore cette croix en Egypte, en Cilicie, en Perse et en Assyrie ; elle a plutôt, alors, la forme d'un « T » surmonté d'un globe ou d'un cercle. On la nomme croix ansée, mais on ne sait pas au juste ce qu'elle signifiait. Des érudits ont cru y voir la figure d'un nilomètre et d'autres celle de Bacchus ou de Phallus. On sait toutefois que les Egyptiens en avaient fait le symbole de la vie et ils la plaçaient entre les mains des dieux qui leur étaient favorables.

Chez les Orientaux, la croix était l'instrument de supplice par excellence. Elle était faite d'un poteau fixé en terre et traversé, au tiers de sa hauteur, par une branche horizontale à laquelle on attachait ou clouait le patient qui était dépouillé de ses vêtements. De l'Orient, ces coutumes vinrent s'implanter en Afrique et dans d'autres pays. Les chefs gaulois révoltés pendant la guerre dites des mercenaires périrent de cette façon.

Souvent la croix était remplacée par un arbre ; on clouait l'homme par les mains aux deux premières branches et on le laissait mourir ainsi lentement. D'ailleurs, par le mot « crux », les Romains ne désignaient pas uniquement la croix mais tout instrument de supplice ou de torture, et le verbe « cruciare » signifiait réellement « tourmenter » le corps ou l'esprit de quelque manière que ce fut.

Il s'attachait une signification particulière au supplice de la croix, selon les peuples, où il était en usage. Chez les Egyptiens, les Juifs et les Romains on ne l'infligeait qu'aux pires scélérats, aux voleurs de grand chemin et aux esclaves ; c'était la mort considérée la plus infamante de toutes.

Au contraire, chez les Perses, les Assyriens et les Carthaginois, on réservait ce supplice aux coupables de la meilleure société ou bien aux généraux incapables et qui avaient été malheureux dans leurs guerres. De grands dignitaires perses ou des mages trop ambitieux finirent ainsi.

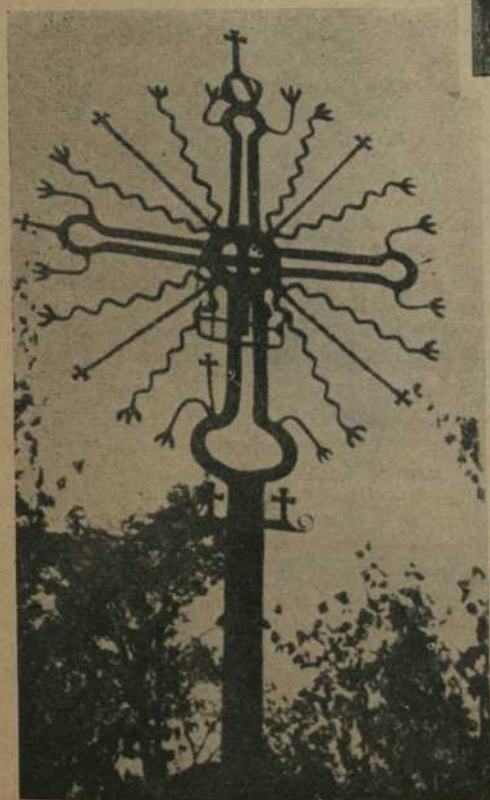
Plus la croix était haute et plus le supplice était infamant, car il se doublait alors d'une peine morale comme celle de l'exposition au pilori. Des différences existaient cependant dans le mode de crucifigement, selon les pays. Les Juifs ne laissaient pas les corps des suppliciés sur la croix pendant le jour du sabbat ; ils l'en détachaient la veille, et si le condamné n'était pas encore mort, ils lui brisaient les os des bras et des jambes puis l'enterraient. Les Romains, eux, ne détachaient jamais les corps qu'ils laissaient jusqu'à ce que le temps et les oiseaux de proie les aient fait disparaître.

On a beaucoup discuté sur la manière dont les condamnés étaient attachés sur la croix ; les uns prétendent qu'on plantait d'abord l'instrument du supplice en terre puis qu'on élevait le condamné au moyen de cordages afin de le clouer ou de l'attacher. On sait, toutefois, que les Macédoniens avaient une manière à eux : ils attachaient le condamné la tête en bas ; c'était, en apparence plus cruel, mais le supplice était moins lent.

Ci-contre. — Une magnifique croix comme on en élève beaucoup près des maisons en Lithuanie ; c'est un exemple typique de l'art de ce pays.

† † †

Ci-dessous. — Les symboles païens des "perkunas" se rencontrent fréquemment sur les croix en Lithuanie, surtout ceux qui se rattachent à la foudre ; cette croix, tout en fer forgé, prouve l'imagination artistique des artisans qui l'ont fabriquée.



Ci-dessus, la colline des croix, en Lithuanie ; il en a environ deux cents qui ont été plantées là par une femme aveugle qui a, paraît-il, recouvré ensuite miraculeusement la vue.

† † †

Ci-contre. — Cette croix est érigée pour servir principalement d'abri aux oiseaux qui viennent y chercher protection pendant le mauvais temps.



L'historien Josèphe, nous apprend que Hircan, qui gouverna la Judée un peu avant l'ère chrétienne, fit mettre en croix huit cents de ses sujets qui s'étaient rebellés contre lui. Pour ajouter à leur supplice par un spectacle tragique, il fit égorger sous leurs yeux leurs femmes et leurs enfants.

Constantin le Grand abolit le supplice de la croix mais il fut appliqué encore longtemps après lui, occasionnellement il est vrai. En l'année 1127, Louis le Gros fait mettre en croix un nommé Bertholde, assassin du comte de Flandre ; comme raffinement au supplice, il avait fait attacher, près du condamné, un chien hargneux que l'on frappait de temps à autre et qui alors mordait le supplicié au visage.

En 1225, la comtesse de Flandre fit périr de cette façon un imposteur qui se prétendait son père et voulait la dépouiller de ses Etats. En 1347, on voit encore le supplice de la croix appliqué en France mais, depuis ce temps il est abandonné à peu près partout. Il fallut la guerre de 1914 pour en revoir l'application ; des soldats appartenant au peuple qui se dit le plus civilisé du monde, des soldats boches, firent périr de cette façon des prisonniers canadiens.

Ayant servi d'instrument au martyre de la rédemption, la croix devint le signe du chrétien, le symbole de la vie, et il est assez curieux de constater que le même signe a la même signification de vie chez les anciens Egyptiens.

Il existe bien des formes de croix, elles sont même si nombreuses que nous ne citerons que les principales. La croix grecque dont les deux branches sont égales ; la latine dont les deux bras sont placés au tiers de la hauteur ; la croix de Saint-Antoine, qui a la forme d'un « T » ; celle de Saint-André, en forme d'X ; la croix de Lorraine qui a deux branches transversales, et la croix papale qui en a trois.

C'est encore la croix haussée, qui est portée sur un ou plusieurs degrés ; la croix fichée, dont la base est pointue ; la croix pattée, dont les extrémités vont en s'évasant ; la croix ancrée, formant une ancre à sa partie supérieure ; la croix pommelée, dont les extrémités sont munies de globules, lesquelles sont remplacées par des traverses dans la croix potencée.

Citons enfin les croix évidées, cantonnées, recroisetées, accostées, fleuronées, fleurdelisées, entées et contournées. Ajoutons à cela la croix de Malte et celle dont un personnage dont on parle beaucoup trop en ce moment a fait son emblème, la croix gammée. Disons en passant que ce monsieur à petites moustaches n'a rien inventé du tout, et que son emblème a traîné un peu de tous côtés depuis quelques milliers d'années. Il aurait pu trouver quelque chose de plus original.

Il est fort difficile de préciser et même de dire à quelle époque on se servit de la croix, chez les chrétiens, pour la porter en tête des processions et le placer sur l'autel, mais cet usage doit remonter probablement aux premiers temps du christianisme. La croix fut tout d'abord représentée purement et simplement, et le premier crucifix, montrant le Sauveur attaché à l'instrument de son supplice, ne daterait que du sixième siècle. Il serait, dit-on, à Florence.

La croix, sous une forme ou une autre, fut gravée sur les monnaies, dès le temps des Mérovingiens ; elles ne disparurent que sous Louis XV. Dans les églises, on en grava tout d'abord sur le pavé et sur les murs, et ce fut Macaire, patriarche de Jérusalem qui, le premier, a décidé que la croix serait placée dans un lieu très élevé de l'église. C'est là le point de départ de sa fixation au sommet des clochers.

Dans le Monde Sportif

par Oscar Major

Le champion a le "buffet" faible

Henry Armstrong, le phénomène actuel de la boxe, champion mondial des poids légers (135 livres) et des poids mi-moyens (147 livres), considère son gérant, Eddie Mead, comme un homme supérieur. Mead a su imposer sa volonté à la merveille noire du siècle. Il possède une poigne de fer dans un gant de velours.

Dans une récente entrevue à l'un des meilleurs chroniqueurs de la boxe d'un quotidien de New-York, le gérant fit la déclaration suivante au sujet du champion : « Durant son entraînement, il se plaint parfois de malaises, de coliques, surtout lorsqu'il trouve le travail un peu dur. Si, alors, m'étant laissé gagner par un sentiment de bienveillance, j'avais donné à Henry l'autorisation d'interrompre son entraînement, il m'aurait fallu renoncer à obtenir quoi que ce soit de lui. Il aurait pris petit à petit l'habitude d'en faire à sa tête. Non, je suis sévère, mais juste. Du moins, je crois l'être. »

On dit que le crâne du boxeur nègre est plus épais que celui du boxeur blanc. La mâchoire est très solide. En règle générale, le noir encaisse plus facilement les coups à la tête qu'au corps. Les experts enregistrent deux points faibles du champion à deux couronnes Henry Armstrong : l'abdomen et les oreilles. Il n'aime pas recevoir de coups sur les oreilles et à l'abdomen, le véritable défaut de sa cuirasse. Il se plaint souvent de douleurs dans le ventre. Et dire que Lou Ambers, l'ancien champion des poids légers, n'a pas su profiter de ces deux points faibles, lors de son dernier combat contre Armstrong, le 17 août dernier, à New-York !

Comme on le voit, le champion Armstrong, au punch fort et redoutable, a le « buffet » faible. Le buffet, en terme de boxe, est l'estomac et le point de mire que doit avoir tout boxeur blanc combattant un noir.

Notes inédites sur la vie du champion Joe Louis

Joe Louis, champion du monde des boxeurs poids lourds, est le septième enfant d'une famille de huit, quatre garçons et quatre filles. Un an après la mort de son père, Sam Barrow, sa mère unit sa destinée à un autre ouvrier noir, Pat Brooks, qui a sept enfants. Brooks doit faire des miracles pour nourrir une famille de quinze enfants. Vu ses maigres ressources, il décide d'abandonner les champs de coton de l'Alabama. Avec sa nombreuse famille, il arrive à Détroit. Le père et quatre garçons trouvent un emploi aux usines Ford. Le petit Joe — le futur champion mondial — a seulement onze ans alors. A la sortie de l'école, Joe livre des morceaux de glace de 200 livres. Il affirme lui-même aujourd'hui que ce travail lui a aidé grandement à acquérir son punch. A 14 ans, il entre aux usines Ford, à son tour.

Un jour, le jeune Joe rencontre un jeune avocat, John Roxborough — l'un de ses gérants actuels — frère du seul sénateur nègre des Etats-Unis. John Roxborough possède trois gymnases, à Détroit. Joe fréquente assidûment l'un de ces gymnases, où il développe ses qualités athlétiques. Roxborough lui donne dix dollars par semaine pour se battre contre tout venant. Ces dix dollars servent à nourrir les 14 frères et sœurs de Joe, qui se passe de manger pour aider à la subsistance de sa famille. Sa santé s'en ressentait. Devant cette grandeur d'âme, John Roxborough adopte le jeune pugiliste amateur Joe. Après un an, voilà Joe devenu solide gaillard. A 20 ans, en avril 1934, il remporte le titre de champion amateur des boxeurs mi-lourds d'Amérique, dans la compétition connue sous le vocable des *Golden Gloves*, à New-York. Aux usines Ford, il gagne vingt-cinq dollars par semaine. Il donne tout à sa famille.

Roxborough s'associe Julian Black pour gérer ses affaires, après que Joe eût passé au professionnalisme. Il engage l'ancien boxeur noir Jack Blackburn pour l'entraîner et lui enseigner les principaux points de la boxe. Joe Barrow est maintenant Joe Louis. Après quelques batailles, en moins d'un an, il gagne \$10.000. Il achète une maison pour sa famille, à Détroit. Le voilà, aujourd'hui, avec une assurance de \$100.000. Il est propriétaire de sept immeubles, à Chicago, quatre chevaux de concours hippique, trois automobiles, une femme et dix serviteurs noirs. Depuis qu'il est boxeur professeur, il

a gagné \$1.200.000. Dans les prochaines cinq années, il gagnera deux autres millions de dollars.

On dit, à Détroit, que ses sœurs ont abandonné leurs époux pour vivre près de Joe. Ses frères ont décidé qu'ils étaient vraiment trop beaux pour travailler. Joe les fait tous vivre, sans maugréer. On devrait le surnommer Joe le trop bon !



M. JULES DUGAL, l'actif secrétaire-trésorier des clubs de hockey Canadien, de la N.H.L., et Verdun, de la Ligue Senior du Québec, connaît tous les détails compliqués du hockey : contrats de joueurs, transactions, disposition de transports, réservations d'hôtel, achat du matériel, pourcentage de ligues et de patinoires, soins médicaux pour les joueurs blessés. Il réussit à tout arranger avec efficacité. Ses patrons ont une confiance sans réserve dans ses capacités et son honnêteté. "Il est encore trop tôt", nous dit Jules Dugal, "pour se former une opinion sur ce que le Canadien pourra tenir. Il est en tout cas permis de constater que les chances au championnat sont très bonnes. Les propriétaires font tout pour redonner au Canadien son intérêt d'autrefois."

(Photo W. Notman)

Savait-on que...

D'après le boxeur poids lourd Max Baer, l'ancien champion mondial toutes catégories, Jimmy Braddock, était un combattant, mais il n'était pas un bon boxeur. Il vient de déclarer que, lors de son

combat du 13 juin 1935 contre Braddock, à la suite duquel il perdit son titre, la Commission de Boxe de New-York l'a forcé d'accepter ce match sous peine de se voir enlever sa licence. « Ce soir-là, dit-il, les os de mes mains n'étaient pas encore solidement recollés. Lorsque je rencontrai Eddie Sims, à Cleveland, les métacarpes de mes deux mains furent brisées à frapper sur la tête de Sims avec des gants de six onces, donc trop petits... Bill Turner, l'un des meilleurs lanceurs de nos clubs de baseball semi-professionnel, est à l'emploi du gouvernement provincial depuis cinq semaines... Konrad Henlein, le leader des Sudètes, est un professeur de gymnastique, à Reichenau, Tchécoslovaquie, où il demeure. Ne soyons point surpris qu'il frappe du poing sur la tribune, dans ses discours, et qu'il martèle ses mots.

Les plus prospères pêcheries de perles sont alimentées par l'huître perlière des mers chaudes. Les principales sont celles du golfe Persique, du Ceylan, de Madagascar et de la Nouvelle-Calédonie. Les plus belles perles sont pêchées dans le golfe Persique. La vie des pêcheurs de perles est extrêmement dure. Les nombreux efforts que ces Hindous, plongeurs généralement nègres, s'imposent à chaque plongée abrègent de beaucoup leur existence. La majorité d'entre eux ne vivent pas vieux. Leurs méthodes de travail n'ont pas changé, depuis 2000 ans. Ces Hindous sont prodigieusement habiles. Leur résistance est telle qu'ils restent généralement entre 2 et 2½ minutes sous l'eau, sans remonter à la surface. Pendant 3 mois, ils vivent sur leurs bateaux. Très sobres, ils mangent beaucoup de riz. Ces plongeurs descendent jusqu'à 60 pieds de profondeur. A de longues perches transversales, ils sont retenus par des cordages. La cueillette terminée, ils se font remonter en tirant sur la corde, dont un homme du bateau tient l'extrémité. Ces pêcheurs travaillent, à de petits salaires, pour des riches Hindous, propriétaires de pêcheries...

Larry Carmel, le meilleur frappeur que le Canada ait connu, a terminé en beauté sa carrière de joueur de baseball semi-professionnel. En effet, sous les couleurs du club *Jos Choquette*, de 1935, Larry Carmel dominait le lot des cogneurs de la Ligue Provinciale de Baseball avec une moyenne de .378. Le plus surprenant de l'affaire, c'est qu'aucun journal n'en ait parlé, dans le temps.

Le rapide coureur à pied Glenn Cunningham, de New-York, vient de recevoir le grade de docteur en philosophie. Il fera une tournée de conférences sur la philosophie. Chacune d'elles lui rapportera \$1.000. Dans chaque ville où il s'arrêtera, il y aura une petite course à pied sur ses distances préférées, 880 verges et le mille. Voyez-vous l'hypocrisie des athlètes amateurs ? Cunningham donne pour rien le spectacle de la course à pied, qui rapporte de l'argent au promoteur, et il est payé pour des conférences sur la philosophie, qui ne rapporte rien... Cy Young, qui lança trois parties sans accorder de coup sûr, ni point, le 18 septembre 1897, le 5 mai 1904 et le 30 juin 1908, a fait face à 27.896 frappeurs, en 6.226 manches, durant sa longue carrière. Ce sont trois records mondiaux qui ne seront peut-être jamais brisés, quoique notre terre ait encore au moins cinq cents millions d'années à vivre, d'après les juges compétents.

Les Chinois ont inventé le papier, l'imprimerie, la poudre et quantité d'autres choses, plus ou moins bonnes ou mauvaises. Parmi celles-là, le football, qui était connu, en Chine, aux quatrième et troisième siècles avant l'ère chrétienne. L'équipe victorieuse recevait des fruits, des fleurs, du vin et des coupes. Les Chinois d'alors étaient de véritables athlètes amateurs ! D'autre part, le capitaine du club perdant était fouetté et soumis à d'autres humiliations. Plusieurs gérants de nos clubs de baseball et de hockey mériteraient un semblable châtiment.

Le Jardinier Sourd

par Gabriel Volland

Dessin de F.-L. NICOLET

EN calcul, deux et deux font quatre, inexorablement. Les chiffres ne tolèrent aucune fantaisie. Mais, si la vie était bien faite, elle ne se soucierait pas de la stricte arithmétique ; elle n'aurait cure de la justesse d'une addition. Et, alors, un et un feraient un, c'est-à-dire qu'un cœur épris se fondrait dans un autre cœur non moins épris pour former l'unité parfaite de l'amour.

Voilà ce que pensait René Darbloise, ancien élève de l'Ecole polytechnique, où il avait brillé pendant ses études, et maintenant ingénieur d'avenir dans une grosse affaire industrielle.

Ah ! il en avait fait, il en faisait des calculs vertigineux ! Mais, en ce moment, sur le tableau de la pire désolation — un vrai « tableau noir » qu'une lueur d'espoir n'éclairait — il voyait se bousculer, s'enchevêtrer, tels des lutins maléfiques, les X du doute, de l'incertitude, de la timidité même. Le cœur d'une jeune fille, quel problème ! Celui-là, il ne le résoudrait jamais, hélas ! Tout son savoir était vain. Et, à vingt-six ans, il s'abandonnait au désespoir.

Cet été-là, il était venu passer son congé chez des amis de sa famille, M. et Mme Vignolle, qui possédaient une vaste propriété, avec terrasse, balustres, jets d'eau, fleurs innombrables parfaitement soignées par le père Eloi, un jardinier expert. Enfant, René Darbloise y avait joué, car M. et Mme Vignolle étaient d'anciennes relations ; il avait fièrement promené dans les allées son uniforme de lycéen, puis celui de polytechnicien que chacun admirait et qui intimidait tant le père Eloi. Après deux ans d'absence pendant lesquels il avait voyagé à l'étranger où des travaux l'appelaient, il y revenait. Mais il ne regardait plus les gerbes scintillantes qui s'élançaient vers l'azur et s'épanouissaient en bouquets de diamants qu'un arc-en-ciel colorait doucement ; il ne s'attardait plus devant les plates-bandes, les parterres encadrés de buis. Le brave jardinier, fier de son œuvre, avait beau lui dire :

— Monsieur René... vous permettez que je vous appelle encore comme du temps que vous étiez petit ?... Même que je vous ai retiré du grand bassin où vous aviez fait un plongeon volontaire... Monsieur René, voyez donc mes roses ! Sont-elles belles ?... Dame ! c'est que je les soigne...

Un intarissable bavard, ce père Eloi ! Souriant, approuvant ses paroles d'un hochement de tête ou d'un geste de la main, le jeune homme le laissait aller, dénombrer ses rosiers, en dire les noms harmonieux ou cocasses que le bonhomme, le plus souvent, écorchait. La figure ravinée, — on eût dit que la pluie avait creusé les rides de son visage hâlé où foisonnait un poil roussâtre, — chaussé de gros sabots, les mains terreuses, le jardinier était pourtant le roi rustique et bienfaisant de cette cour embaumée... Aussi bien, il était inutile de lui répondre. Une muette approbation suffisait, attendu que le brave homme était sourd comme un pot... comme un pot de fleurs... Tandis que les mots bourdonnaient à ses oreilles, aussi pressés que les frelons et les abeilles autour de ces « Gloire de Dijon », de ces « Jacqueminot », qui, avec une souveraine nonchalance, laissaient parfois tomber un pétale, René Darbloise rêvait, les yeux à l'affût.

Et, soudain, son visage s'éclairait ; un afflux de sang montait à ses pommettes. On eût juré que les roses de pourpre lui envoyaient leur chaleureux reflet.

C'est que, là-bas, une robe de piqué blanc passait, furtive comme une aile, au détour d'une allée. Toute la lumière de l'été semblait se concentrer sur elle, et, à cette vision, le cœur de René battait à se rompre.

Délice et tourment de l'amour !...

Hé oui ! il aimait, mais... mais il n'était pas payé de retour !

Il en avait maintenant la certitude. Aussi pensait-il à écourter ses vacances, à se replonger dans ses calculs arides. (Lire la suite page 40)

Le père Eloi, accroupi, doit sommeiller sous la ruche de son chapeau autour de laquelle vibre le vol des abeilles...



L'Actualité à Travers le Monde

LES CONGRES DE NUREMBERG

Depuis 1933, ces réunions marquent chaque année les progrès de l'impérialisme germanique. — Spectacles grandioses où l'enthousiasme est prévu et chronométré des mois à l'avance.

En septembre 1933, huit mois après la prise du pouvoir, Hitler assure à ses partisans que le régime national-socialiste durera aussi longtemps que l'Allemagne. Les sections d'assaut, dont le fanatisme et les violences ont amené le führer au pouvoir, sont au premier rang dans ce congrès. Quant à l'armée, elle est encore peu sympathique au nouveau chef; mais celui-ci saura la mater. Pour l'instant, c'est avant tout le congrès de l'armée brune, l'armée naziste.

En septembre 1934, le congrès a lieu deux mois après les exécutions du 30 juin qui ont fait disparaître Rhœm et ses amis, groupe compromettant pour les nazis. Les sections d'assaut — les plus ardents partisans — sont relégués au second plan. Pour la première fois, l'armée, la fameuse Reichswehr, parade devant le dictateur. Les cérémonies sont d'une splendeur nouvelle, car le nazisme veut impressionner ses adversaires intérieurs et extérieurs.

En septembre 1935, c'est le triomphe de la force brutale. Hitler, malgré les traités et conventions, a rétabli le service militaire. L'état-major, forcé d'endosser les idées nazies, étale au grand jour la puissance matérielle, déjà forte, de l'Allemagne. Quant aux plus violents nazistes, ils reçoivent en compensation les lois contre les juifs.

En septembre 1936, la réoccupation de la Rhénanie apporte un aliment à la faveur des nazistes; mais les estomacs commencent à crier famine: sans que les salaires aient augmenté, les prix montent. Hitler console ou tente de consoler tout le monde en s'écriant: «Faites des sacrifices; nous avons une mission à remplir!» Et il lance le plan de quatre ans et la croisade antibolchévique.

En septembre 1937, le führer accuse les Soviets et les démocraties de tous les maux dont souffrent sa patrie; les catholiques eux-mêmes deviennent malgré eux des adversaires du national-socialisme. Hitler s'efforce de justifier l'intervention en Espagne et prépare la visite de Mussolini en affirmant que l'Allemagne et l'Italie lutteront contre le monde entier, s'il le faut!

En septembre 1938, Hitler voit autour de lui les délégués de la nouvelle province allemande: l'Autriche. Son prestige en est accru mais cette gloire n'empêche pas le pays de vivre sur un pied de guerre. Cette situation ne peut durer; pour faire diversion, le chancelier allemand prononce des ha-

par le Globe-Trotter

(Spécial au "Samedi")

rangues virulentes contre les Tchèques qui, dit-il, martyrisent les Allemands des Sudètes. Et il réclame à grands cris l'annexion des régions montagneuses qui forment une frontière naturelle entre l'Allemagne et la Tchécoslovaquie. Même au prix d'une guerre, il n'abandonnera aucune de ses revendications.

Et c'est ainsi que d'année en année, les congrès de Nuremberg donnent au monde le spectacle d'un peuple hypnotisé, fanatisé ou tout simplement asservi. Nuremberg, cette vieille et pittoresque cité germanique, n'a pas été choisie au hasard; capitale de la Franconie, elle a joué un rôle important dans l'histoire du premier empire germanique, et elle a vu naître quelques-uns des plus grands artistes allemands.

Nuremberg, c'est la Rome de cette nouvelle religion: le national-socialisme.

LE TRAITEMENT DES JUGES

Quand elle est impartiale, la Justice ne coûte jamais trop cher. — En Canada, aux Etats-Unis et en Angleterre.

Notre système judiciaire reproduit presque intégralement le système britannique. Maintes fois, on a proposé d'y apporter quelques réformes. Par exemple, que la nomination des juges ne serait pas laissée au bon vouloir des politiciens, que le Barreau proposerait lui-même quelques candidats choisis parmi les docteurs en droit, que la limite d'âge serait rigoureusement observée. Mais dans l'ensemble, nos juges se comparent, et par la science et par l'intégrité, à ceux des plus grands pays.

Au Canada, le traitement des juges est comme suit: le juge en chef de la Cour Suprême, \$15,000; juge de la Cour d'Appel, \$12,000; juge de la Cour Supérieure, \$9,000; juge de la Cour de Circuit, \$8,000.

Aux Etats-Unis: le juge en chef de la Cour Suprême, \$20,500; juge de la Cour d'Appel, \$20,000; juge d'une Cour de Circuit, \$12,500. Chez nos voisins du sud, certains magistrats sont élus, tout comme les accusateurs publics.

En Angleterre: le Lord Chief Justice, \$50,000; juge d'une Cour d'Appel, \$30,000; juge d'une Cour supérieure (Law Court), \$25,000.

LA LIGUE DE SECURITE

Les 27, 28 et 29 octobre, auront lieu à l'hôtel Mont-Royal, un congrès et une exposition de sécurité.

En 1913, la compagnie des tramways de Montréal organisait un mouvement de propagande en faveur de la sécurité. Peu à peu, cette idée prit de l'ampleur et reçut l'encouragement des pouvoirs publics, de grandes corporations et de diverses sociétés.

Aujourd'hui, cet organisme comprend les cinq sections suivantes: la Ligue de la Sécurité de la province de Québec, l'Association québécoise pour la prévention des accidents du travail, l'Institut des ingénieurs en sécurité, la Société des Secouristes et l'Association ambulancière Saint-Jean.

Voici le programme du congrès. Première journée: sécurité au foyer et sur la route; deuxième journée: sécurité à l'usine; troisième journée: premiers soins aux blessés.

Prendront part aux séances d'études: le docteur André Salmont, du Conservatoire des Arts et Métiers de Paris; M. Maxwell Halsey, de l'université Yale; M. Keefer, du National Safety Council des Etats-Unis.

L'AMERIQUE DU SUD

Quelques faits intéressants sur ce vaste continent trop méconnu. — Population extrêmement mêlée où l'on trouve presque toutes les langues.

L'Amérique du Sud compte 90,000,000 d'habitants.

Le Brésil — dont le territoire dépasse en superficie celui des Etats-Unis — a été colonisé par les Portugais. Mais il y avait déjà de nombreuses peuplades dont certaines sont encore très peu connues. Le Saint-Laurent disparaîtrait dans l'Amazonie: navigable sur une distance de 2,600 milles, ce fleuve mesure 150 milles à son embouchure.

En Colombie, on parle un espagnol auquel se mêle les langues les plus diverses, telles que le japonais et des dialectes indous. On y trouve une forte colonie de juifs catholiques.

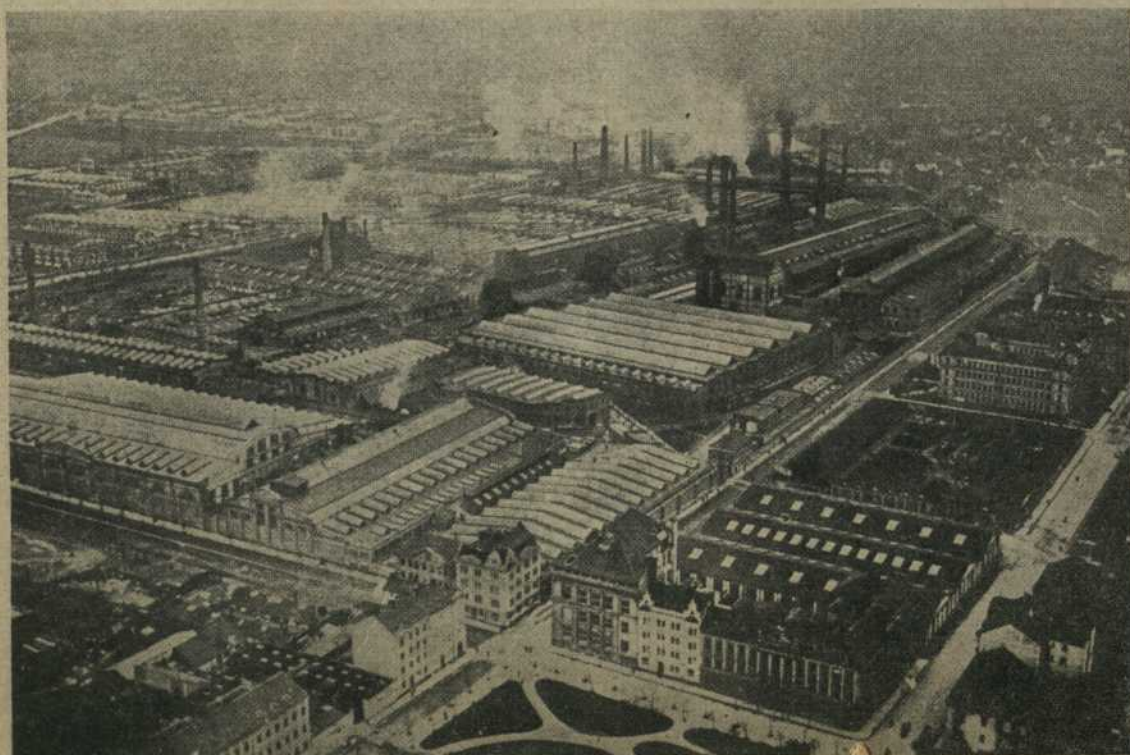
En Equateur, au Venezuela, en Bolivie, au Paraguay comme au Pérou, la plus grande partie de la population est de sang indien et ne parle que des dialectes indiens.

Dans la plupart des pays sud-américains, on rencontre d'importantes colonies d'Allemands, de Français, d'Irlandais, d'Italiens, etc. C'est ainsi que plus de la moitié des 13,000,00 d'Argentins ont des ascendants italiens; au Brésil seulement, les noirs, descendants d'esclaves africains, sont plus de 15,000,000, sans compter les 5,000,000 de Brésiliens mulâtres.

Les théories racistes ont peu de chances de s'imposer en Amérique du Sud!

LES USINES SKODA, EN TCHECOSLOVAQUIE

L'un des buts principaux des revendications hitlériennes en Tchécoslovaquie est la possession des célèbres usines Skoda. Qu'est-ce que les usines Skoda? C'est la plus puissante fabrique d'armes au monde. Fondée en 1866 par Emile Skoda à Plzen (ou Pilsen), elle comprend aujourd'hui 11 vastes usines, trois mines de charbon, des fours à chaux et des carrières, sept centrales électriques, un chemin de fer et un outillage des plus perfectionnés. 30,000 ouvriers y fabriquent des machines, des automobiles, des canons, des tanks, des armes de toutes sortes, des explosifs, etc. De 1914 à 1918, ces usines étant en territoire austro-hongrois, ont travaillé contre la France; c'est là qu'a été fabriquée en grande partie la fameuse Bertha. Depuis 1919, les usines Skoda ont fourni des armes partout où il y avait conflit: en Espagne, en Chine, en Amérique du Sud et ailleurs. Qu'elles tombent aux mains de l'Allemagne et la France perdra d'énormes capitaux, car Skoda collabore étroitement avec les usines du Creusot. Plzen est sur un territoire habité par une majorité tchèque mais Hitler tentera quand même d'y faire sentir son influence...



Nouveau! LA SAVEUR PREMIUM SWIFT DANS DU
JAMBON *aussi tendre qu'un jeune poulet!*



Votre famille s'en réglera! Le Jambon Premium Swift, depuis si longtemps renommé pour sa saveur et sa belle texture, est maintenant aussi tendre qu'un jeune poulet! Et vous serez contente aussi, parce qu'il se cuit plus vite. Pas de bouillage, bien entendu. Ayez le jambon à la température de la pièce. (Il est bon, avant de le faire cuire, de l'envelopper dans du papier glassine ou du papier épais). Faites le cuire à découvert, dans un four modéré (325° F.) — environ 15 minutes par livre pour les jambons de 12 livres ou plus; 18 min. pour les jambons plus petits; 22 min. pour les demi-jambons. Enlevez la couenne; glacez la surface et faites dorer comme d'habitude. *Superbe et exquise* — telle est la garniture: petits couronnes d'épinards remplies de grains de maïs au beurre; poires grenadine. Ajoutez ¼ c. de sirop de grenadine à ½ c. du sirop des poires. Amenez à ébullition. Versez sur les poires en moitiés et faites refroidir.

RAPPELEZ-VOUS QUE LA VIANDE FAIT LE REPAS!



Bien en chair, quand ce sont des Poulets Premium Swift! Car Swift nourrit ses poulets de choix d'une manière spéciale qui les rend dodus et leur donne plus de chair blanche. Pour les identifier, recherchez l'étiquette bleue Premium Swift. Des atas glacés sont remarquablement bons avec du poulet frit, de la sauce et du riz. Recouvrez de sirop de sucre épais; laissez reposer, couvert, pendant 5 minutes. Faites cuire, à découvert, pendant 7 minutes sur un très petit feu, en arosant constamment. Faites refroidir.



Soyez moderne! Achetez l'agneau d'après sa marque! Maintenant, vous pouvez identifier la meilleure viande d'agneau tout comme vous identifiez le jambon au goût merveilleux — l'agneau porte aussi une marque. Recherchez les mots *Swift's Premium* sur l'agneau que vous achetez et vous serez toujours sûr de sa tendreté et de sa saveur exceptionnelles. Des petits bateaux creusés dans des concombres sont un décor inusité. Remplissez-les de fèves de Lima bouillies à demi. Assaisonnez, recouvrez de pointes de beurre, et faites cuire environ 20 minutes dans un four à 375°.



Le Jambon Premium Swift, pour Service à la Minute, est vendu dans ce papier à quadrillé rouge et portant un ovale rouge. Il est aussi tendre et a le même goût exquis que le Jambon Premium Swift ordinaire. Mais — cuit d'une façon experte par les chefs de Swift — le Jambon pour Service à la Minute est prêt à être servi froid ou simplement réchauffé. Les jambons entiers doivent être réchauffés de 8 à 10 minutes environ par livre, dans un four à 325° F. Les tranches, de 2 à 4 minutes seulement de chaque côté.



Le Premium Swift — le jambon qui se vend le plus au monde — est maintenant enrobé de ce nouveau papier à quadrillé bleu, avec ovale bleu. Goûtez-y! Voyez comme nous lui avons conservé sa saveur renommée tout en le rendant aussi tendre qu'un jeune poulet. Quand vous achetez une tranche de Jambon Premium Swift, recherchez le mot SWIFT en pointillé brun sur le côté.

Recettes par Martha Logan
Experte en Economie Ménagère pour
SWIFT CANADIAN CO., LIMITED
Produits Alimentaires de Qualité

PREMIUM SWIFT: la marque des meilleures viandes

Libby's

Fèves Brun-Foncé

CUITES DE LA NOUVELLE FAÇON servies par des Milliers de Femmes!

Libby's

Nouvelle Méthode de Cuisson

Elles doivent être bonnes; elles doivent être différentes pour que des milliers de femmes continuent à les acheter ainsi! Naturellement, cela est dû à la Nouvelle Méthode de Cuisson brevetée Libby's — une méthode si réussie que les Fèves Brun-Foncé Libby's diffèrent absolument de toutes celles que vous avez mangées jusqu'ici.

Pour commencer, les fèves elles-mêmes sont sélectionnées avec soin. Seules, des fèves saines, fermes et dodues sont triées à la main. Puis, elles sont cuites à point... et brunies jusqu'au centre, d'après la nouvelle méthode de cuisson Libby's. Voilà ce qui fait la différence entre des fèves « tout court » et les Fèves Brun-Foncé Libby's! Cela explique l'arôme plus tentant — la couleur plus chaude, plus foncée et plus appétissante — la texture ferme et cependant tendre — la saveur plus exquise et plus riche — de ces délicieuses fèves dorées. Mais ne vous fiez pas à ce que nous vous disons. Servez ces fèves une fois. Si vous ne trouvez pas qu'elles sont meilleures que toutes les fèves que vous avez mangées jusqu'ici, vous pouvez profiter de l'offre suivante :

Remboursement du double de votre argent !

Si vous ne trouvez pas que les Fèves Brun-Foncé Libby's sont les meilleures que vous ayez jamais goûtées, au point de vue : 1. Saveur; 2. Texture; 3. Couleur — envoyez simplement l'étiquette avec vos nom et adresse, le prix d'achat et le nom de votre épicer, à Libby, McNeill & Libby of Canada, Limited, Chatham, Ontario. Libby vous remboursera le double du prix d'achat.



Libby's

4 Sortes :

FÈVES BRUN-FONCÉ

- 1—Avec Porc et Sauce Tomate
- 2—A la Végétarienne avec Sauce Tomate (sans viande)
- 3—Avec Porc et Mielasse
- 4—Fèves Rognons avec Porc

Si votre épicer ne peut pas vous les fournir, veuillez nous envoyer son nom, à Chatham, Ontario, et nous nous occuperons de vous les faire avoir.

Préparées au Canada, par LIBBY, MCNEILL & LIBBY OF CANADA LIMITED, CHATHAM, ONTARIO



Elle fit passer quelques gouttes de cordial à travers les lèvres serrées du malheureux.

Aimer c'est Souffrir

par Ely Montclerc

Dessin de F. BAZIN

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Kessner a des raisons personnelles de se venger du marquis de Sambleuse. Ce dernier, en effet, a aimé et trompé l'amie du premier. Les choses se sont passées autrement que ne pense Kessner. Marguerite et Sambleuse, il est vrai, se sont aimés. Si le marquis a paru manquer à l'honneur, s'il n'est pas revenu selon sa promesse, seules des circonstances incontrôlables l'en ont empêché. Mais Kessner, aveuglé d'amour, fou de haine, refuse toute explication. Il ne souhaite voir le marquis que mort.

Un soir que Kessner pénètre dans le domaine du marquis de Sambleuse dans le but de tuer ce dernier, il fait la connaissance de Robert Beaupré-Larive, une crapule adonnée au chantage, au vol, à l'assassinat, bref à tous les crimes. Kessner et lui machinent ensemble en vue de perdre M. de Sambleuse.

L'ennemi du marquis de Sambleuse eut l'air de ne point voir cette main tendue.

— Adieu ! monsieur Robert, répondit-il.

Et il tourna de son côté...

Le jeune homme haussa les épaules, puis il reprit en sifflant le chemin du château de Sambleuse.

VII

L'AUBE COMMENÇAIT à peine à blanchir la ligne extrême de l'horizon quand Germaine se leva. Elle s'empressa de s'habiller et partit aussitôt, désireuse d'accomplir le mieux et le plus rapidement possible la mission dont elle s'était chargée. Le marquis

de Sambleuse lui avait promis de la récompenser magnifiquement, mais elle se souciait bien de cela ! Elle était même résolue à refuser tout ce qui pourrait ressembler à un paiement de ses services...

L'homme qui avait fait appel à son concours était un parent de M. Robert, de ce Robert pour qui la mère Louison professait un culte si passionné, et la jeune fille s'estimait heureuse de pouvoir ainsi témoigner ses sentiments à celle en qui elle avait presque retrouvé une mère.

Elle allait allègrement, heureuse d'être utile à autrui et sans s'inquiéter le moins du monde s'il y avait, ou non danger pour elle à courir ainsi les grandes routes dans ces temps troublés... Elle marcha une huitaine de kilomètres dans la direction indiquée.

Il n'était pas loin de neuf heures lorsqu'elle arriva aux avant postes ennemis... Depuis deux jours, l'armée allemande avait fait des progrès considérables dans la région.

SOIT; acquiesça Beaupré-Larive après une courte hésitation... Adieu, alors.

— Attendez que j'aille chercher ma valise, nous sortirons ensemble...

Kessner remonta au grenier, entassa pêle-mêle dans sa valise les objets disséminés un peu partout, puis il la ferma.

— Voyons, fit-il, j'ai bien tout, je puis partir?... Ah !

Avisant sur sa table un morceau de papier trainant à côté d'un crayon, Kessner écrivit :

« Maman Louison, adieu je m'en retourne, embrassez Germaine.

« Pierre »

Il laissa le papier sur la table. Les deux hommes sortirent...

— Allons, adieu, Kessner, dit Beaupré-Larive en lui tendant la main.

Son général en chef, le prince Frédéric-Charles, s'était, comme nous l'avons expliqué plus haut, lancé à la suite des opérations effectuées sur la Loire, et projetait de s'emparer de la ville du Mans où nos troupes s'étaient installées et fortifiées.

Les combats soutenus dans les dernières journées avaient été favorables aux Allemands, et une partie de leur première division était déjà cantonnée à Baulaire, à vingt-cinq kilomètres du Mans. C'est donc du côté de Baulaire que Germaine avait été envoyée...

M. de Sambleuse lui avait recommandé de ne se dessaisir de sa lettre qu'entre les mains du général qui commanderait la première force qu'elle rencontrerait. Pour le marquis, en effet, il était évident que sa femme et sa fille avaient été enlevées par une pointe d'avant-garde des ennemis. Comment ne pas en être persuadés après le récit si clair, si détaillé, si précis et en même temps si perfide que Beaupré-Larive, seul témoin de l'aventure, lui en avait fait ?

Une bourgade d'un millier d'âmes, à cheval sur la route du Mans à Bois, telle était Baulaire. Depuis la veille, le général allemand, Von der T..., avait établi son quartier général à la mairie. Ses officiers, ses soldats avaient envahi jusqu'à la moindre maison de la bourgade. D'autres campaient dans l'église; enfin, les moins privilégiés avaient dressé leurs tentes dans les champs d'alentour.

A deux ou trois cents mètres de Baulaire, la jeune fille fut arrêtée par une sentinelle.

Quelques instants après, non sans avoir subi de la part d'un capitaine un minutieux interrogatoire la jeune fille fut introduite dans la salle principale de la mairie... Le général venait d'y tenir son rapport. Von der T... était déjà en train de parler à un vieillard. Vrai type de vieux rétro, grand et gros, avec une tête enfoncée dans les épaules.

A l'entrée de Germaine, le général, qui était occupé à donner des signatures, leva la tête et, se renversant contre le dossier de son fauteuil appuyé les deux mains sur la poignée de son sabre dressé entre ses jambes.

— C'est vous, mon enfant, qui avez une lettre à me remettre, fit-il en la dévisageant.

— Oui, monsieur le général, répondit-elle, un peu intimidée.

— Donnez alors...

La jeune fille tendit l'enveloppe.

— Oh ! oh ! s'exclama le soudard à la lecture de la missive...

Une expression de joie, bientôt éteinte, du reste, dans une grimace de dégoût, avait animé ses traits... De nouveau, il leva les yeux sur Germaine.

— Savez-vous, lui demanda-t-il, savez-vous, mon enfant, ce que contient ce papier ?

— Non, monsieur le général, confessa-t-elle.

— Vous connaissez au moins, je suppose, le nom de l'individu qui vous l'a remis ?

— Je le connais.

— Cet homme vous a-t-il autorisé à le nommer ?

— Il ne m'a rien dit à cet égard.

— Voulez-vous alors me faire connaître le nom de cet homme ?

— Sans doute... Il s'appelle le marquis de Sambleuse... Mais n'a-t-il pas signé sa lettre ?

Le général ne répondit pas. Il semblait réfléchir profondément.

— Le marquis de Sambleuse ! murmura-t-il enfin, se parlant à lui-même... Un fameux coquin, à ce que je vois... N'importe, je n'ai pas le droit de refuser l'aide qu'il me pro-

pose... En temps de guerre, tous les moyens sont bons...

En même temps, Von der T... approcha un sifflet à ses lèvres et en tira un son prolongé... Un des soldats qui se tenait derrière la porte de la salle parut sur le seuil et s'avança, après avoir fait le salut militaire...

— Dis au lieutenant Koeller, commanda en allemand le général, qu'il vienne me parler.

Quelques minutes après, l'officier demanda arrivait à son tour.

Le vieux soudard lui mit la lettre sous les yeux.

— Que pensez-vous de cela ? interrogea-t-il.

— Je pense, répondit l'officier, qu'il faut profiter de l'offre qui nous est faite.

— C'était aussi mon avis, répartit Von der T... Eh bien ! lieutenant, je vous charge de la mission... Faites pour le mieux.

Le lieutenant, sans ajouter un mot, pivota sur lui-même et s'apprêtait à sortir quand son chef le rappela en disant :

quis était bien innocent de cette infamie et que Beaupré-Larive, de concert avec Kessner, avait substitué à la lettre écrite par lui dans le simple but de réclamer justice la fausse lettre conçue dans un tout autre sens.

— A quelle distance se trouve la maison où nous attend la personne qui vous envoie ? demanda le lieutenant à sa conductrice dès qu'on fut hors de Baulaire.

— A huit ou neuf kilomètres, répondit-elle... Oui, c'est bien cela... J'ai mis deux heures à faire le trajet.

— Vous êtes venue à pied, mon enfant dit l'officier. Mais vous devez être fatiguée, alors ?... Vous allez monter en croupe derrière l'un de mes soldats.

— Oh merci, monsieur, j'aime mieux marcher, répliqua Germaine, un peu effrayée de la perspective.

— Possible, mais vos préférences ne sont pas en jeu... Une femme à pied ne saurait aller aussi vite que des hommes à cheval, et je n'ai pas de temps à dépenser inutilement. Et se retournant sur sa selle :

Promenades Romantiques

C'était un cimetière aux allées ombragées
Où régnaient le silence et le recueillement.
Seul le chant de l'oiseau aux douces mélodies,
Venait parfois troubler le calme du moment.

Nous y allions souvent nous promener ensemble,
A l'heure où le soleil descend à l'horizon;
Lorsque le vent souffle et que la feuille tremble
Et que tout ici-bas respire l'abandon.

Nous marchions lentement près des stèles funèbres
Et la main dans la main nous murmurions tout bas
Des mots d'amour si doux qu'ils perçaient les ténèbres
Pour aller résonner au delà du trépas.

C'est ainsi que l'amour, symbole de la vie,
Franchissant de la mort l'inviolable séjour
Venait s'épanouir en notre âme ravie
Tel un chrysanthème le matin d'un beau jour.

FERNAND CHOQUETTE

— Attendez !... Voici la jeune fille qui doit vous conduire... Partez, en prenant toutefois vos précautions pour le cas où la lettre cacherait un piège... Vous prendrez avec vous une vingtaine de cavaliers !...

Et d'un geste, le général congédia Germaine, qui sortit sur les pas de l'officier.

La petite expédition partit sans retard. Elle se composait de vingt uhlands, d'un sous-officier et du lieutenant Koeller, que le général Von der T... considérait comme l'un des plus habiles et plus actifs officiers de son état-major.

Ce lieutenant était muni de pouvoirs pour traiter momentanément avec le marquis et prendre toutes les mesures de nature à assurer le succès de la combinaison proposée...

On sait que les offres contenues dans la lettre reçue par le général des mains de Germaine ne tendaient à rien moins qu'à livrer aux Allemands le domaine et le château de Sambleuse qui constitueraient pour eux une position de premier ordre... Il faut se rappeler que l'infortuné mar-

— Fritz ! appela le lieutenant.

Un des uhlands se détacha de la petite troupe qui suivait l'officier et vint ranger son cheval à côté de la monture de son chef.

— Fritz, répéta celui-ci, tu vas prendre avec toi mademoiselle... Arrange-toi de façon qu'elle ne soit pas trop mal.

— La, répondit le cavalier en portant la main à la visière de son casque.

En même temps, il arrêta sa bête et mit pied à terre pour exécuter l'ordre. Tout le monde fit halte.

— Dietrich, ajouta le lieutenant en interpellant le sous-officier qui l'accompagnait, Dietrich, prêtez bien attention à ce que je vais vous dire...

Nous approchons du pays occupé par les Français... Cette enfant affirme qu'elle nous emmène il n'y a pour nous aucun danger. Je veux le croire, mais cela ne saurait nous empêcher d'avoir l'œil... Vous marcherez donc, Dietrich, tout près de Fritz, et au moindre geste suspect, à la moindre alerte, vous brûlerez sans pitié la cervelle à mademoiselle... Ce di-

sant le lieutenant Koeller, qui avait parlé avec intention en français, regardait fixement Germaine.

Elle ne put, la pauvre enfant, se défendre d'un léger tressaillement entendant les recommandations qui la concernaient... Mais comme c'était une vaillante, elle réussit aussitôt à dominer ses nerfs, et d'une voix parfaitement assurée, répondit :

— Je comprends vos défiances, monsieur l'officier, et je me sou mets sans crainte à votre décision...

Pendant ce temps, Fritz avait arrangé sur la croupe de son cheval une couverture pliée en quatre. Il sauta en selle et conduisit sa monture près d'une des bornes kilométriques de la route... La jeune fille monta sur la pierre, grâce à laquelle elle put arriver jusqu'au siège qu'on lui destinait.

Le uhlan à qui était confiée Germaine marchait en tête. Derrière lui chevauchait Dietrich, le revolver bien à portée et prêt à remplir sa terrible mission... La route s'allongeait absolument déserte devant les cavaliers, qui ne semblaient avoir rien à redouter. En effet, l'armée française s'était retirée tout entière dans le Mans et aux environs immédiats de la ville, c'est-à-dire à plus de trois lieux de là. On allait au pas, par égard pour la présence de Germaine.

Rien ne pressait, du reste, M. de Sambleuse devant rester au lieu du rendez-vous toute l'après-midi... Il était près de midi lorsque la petite colonne aperçut, à trois ou quatre cents mètres devant elle, un toit de tuiles rouges. Germaine étendit le bras et montrant au lieutenant Koeller la maisonnette que recouvrait ce toit :

— Vous serez bientôt rendu, monsieur, lui dit-elle... — C'est là...

Presque au même instant, un léger craquement parti d'un bouquet d'arbres qui se dressait sur la gauche, en bordure de la route, éveilla l'attention des cavaliers. Cela ressemblait assez pour des esprits en défiance, au bruit sec d'un fusil que l'on arme...

Dietrich, le sous-officier, mit la main sur la crosse de son revolver.

— Attention, cria le lieutenant, en faisant le même mouvement, aussitôt imité pour tous ces hommes...

Mais dans la seconde même plusieurs détonations éclataient. Frappé d'une balle au côté, Fritz, le uhlan de tête, vida les étriers, entraînant dans sa chute Germaine, effrayée par la brusquerie de l'attaque, et qui se cramponnait à lui désespérément. Le cheval qui les portait tous deux s'emballa et partit à fond de train devant lui... Dietrich avait aussi roulé sur le sol...

Il était lui, sain et sauf, mais son cheval venait d'être tué... Le sous-officier tenait toujours son revolver. Fidèle à la consigne reçue, il en dirigea le canon vers Germaine... Il allait tirer... il retint son doigt prêt à lâcher la détente... En effet, embarrassée dans le large manteau de Fritz, la jeune fille formait avec le soldat un groupe où les deux corps se trouvaient tellement confondus qu'il était impossible de viser l'un sans risquer d'atteindre l'autre...

D'ailleurs ceux qui, cachés derrière les arbres, avaient fait feu, ne laisseront pas à leur ennemi le loisir de se reconnaître. Comme une nuée de démons, ils se précipitèrent baïonnette en avant au milieu des cavaliers bavares, dont plusieurs, sous la décharge avaient mordu la poussière.

Le lieutenant Koeller eut à peine le temps de brûler une cartouche... Entouré, saisi, jeté à bas de sa monture, il ne lui restait qu'à se rendre. Cependant les uhlands restés debout tournèrent bride et salués encore par plusieurs balles de chassepots, s'éloi-

(Lire la suite page 16)

"Achetez des

abricots pour ce soir?"



Voici à l'examen une question difficile, A laquelle aucun des microbes ne répondra. Ils pourront se creuser la tête, c'est inutile, Car avec la "Cellophane" on ne passe pas!



Préparer les repas est un plaisir si on achète de cette façon.

VOUS trouvez aujourd'hui, dans les épiceries modernes, toutes sortes d'appétissantes suggestions pour la table. La "Cellophane" permet en effet d'étaler les produits alimentaires de façon attrayante, tout en les protégeant contre la contamination par la poussière et les microbes. L'épicier averti sait que vous désirez *voir* ce que vous achetez, mais que vous exigez toutefois des choses fraîches, propres et parfaitement savoureuses. La "Cellophane" vous assure tous ces avantages.

Cellophane
TRADE MARK
CELLULOSE FILM

LE MODE D'EMBALLAGE EMPLOYÉ AUJOURD'HUI
POUR LES PRODUITS DE HAUTE QUALITÉ

gnèrent au grand galop vers Baulaire. Ils n'étaient plus qu'une demi-douzaine et toute tentative de leur part eût été folie, le détachement français qui venait de les foudroyer presque à bout portant comptant une centaine d'hommes.

Le lieutenant Koeller rendit son épée au capitaine qui commandait nos soldats, et cria à ses hommes de cesser toute résistance... On l'emmena en compagnie de Dietrich et de quatre de ses uhlans qui n'avaient reçu que des blessures sans gravité, mais qui étaient démontés.

Les cadavres des dix autres cavaliers gisaient sur la route. Fritz était du nombre : il avait déjà rendu le dernier soupir quand les soldats français accourus pour dégager Germaine eurent réussi à la débarrasser des plis du vaste manteau. On crut d'abord que la pauvre enfant était elle-même blessée...

Mais par miracle, elle n'avait pas la moindre égratignure.

Les prisonniers furent conduits à Chazelle, le village dont dépendait la maison de la mère Louison... On les enferma, gardés par plusieurs baïonnettes, dans une grange. Selon l'usage, le lieutenant Koeller fut fouillé... On trouva dans une poche intérieure de son dolman la lettre portée par Germaine et au cours de l'interrogatoire sommaire qu'il subit, l'officier bavarois ne fit aucune difficulté pour reconnaître que c'était grâce à cette lettre qu'il se trouvait là.

Germaine appelée ne put que réitérer la même déposition... La pauvre enfant ne comprenait rien de rien à toutes les complications dont elle était, en quelque sorte, le pivot. N'ayant pas la moindre chose à cacher, elle certifia que la signature de la lettre était bien authentique; elle indiqua la maisonnette de la mère Louison comme étant le lieu où le marquis attendait en ce moment la réponse à sa missive.

— C'est bien cela ? se dit le capitaine qui dirigeait la troupe française.

L'écrit anonyme envoyé à notre quartier général disait vrai... Quel ignoble gredin que ce Sambleuse !

Et aussitôt, il envoya quatre hommes et un caporal pour saisir chez la mère Louison le marquis avant qu'il eût le temps de prendre la fuite.

VIII

EST-IL UTILE d'expliquer, après les détails donnés dans les chapitres précédents, par quel concours de circonstances un détachement de soldats français se trouvait juste à point nommé, aux approches de la maisonnette où se rendaient le lieutenant Koeller et sa troupe de uhlans bavarois ? La communication écrite remise par Kessner, la nuit précédente au quartier général français au Mans, avait été presque aussitôt décachetée et lue par l'officier de service.

Une lettre anonyme, dans la plupart des cas, mérite peu de créance : or la communication ne portait pas de signature.

Toutefois, les faits qu'elle révélait étaient d'une telle gravité, les éclaircissements qu'elle contenait étaient d'une telle précision que l'officier crut devoir immédiatement la soumettre au général en chef... Il était à peine six heures du matin. Chanzy, couché tard la veille, dormait encore lorsqu'un planton lui apporta la missive.

Dans l'armée qu'il commandait, armée improvisée en pleine campagne, armée faite en majeure partie de mobiles, de jeunes recrues, de volontaires encadrés tant bien que mal avec quelques vieux soldats échappés à

nos désastres, la discipline laissait beaucoup à désirer.

Chanzy avait dû pour arriver à tenir les hommes dans sa main, faire plusieurs exemples, et la plus grande sévérité était à l'ordre du jour. La veille on avait exécuté deux cheneaux incorporés dans un régiment de marche, qui s'étaient dans un des faubourgs de la ville, signalés par le pillage d'une maison et divers actes de maraude. Deux jours auparavant avait été fusillé, dans un village voisin du Mans, un paysan convaincu d'entretenir des relations coupables avec l'ennemi.

Mais le cas était aujourd'hui bien autrement sérieux... Le marquis de Sambleuse, un des plus notables habitants de la contrée, accusé d'une pareille action ! Le domaine et le château de Sambleuse, cette position importante, livrés par ce traître aux ennemis !

Cela méritait qu'on s'en occupât tout particulièrement.

Le général fit appeler sur-le-champ son chef d'état-major et lui donna ses instructions... Il s'agissait de dresser une embuscade sur la route, à proximité de la maison que le dénonciateur indiquait d'une manière si précise, et de capturer l'officier prussien qui viendrait au rendez-vous... Qui viendrait ? Le général préférait encore dire... s'il venait... formule plus dubitative car il lui répugnait avant d'avoir acquis une certitude, d'accuser d'un tel crime un homme aussi considérable que M. de Sambleuse.

Il aimait mieux — et son chef d'état-major partageait cet avis — croire à une basse vengeance ou d'un serviteur mécontent... Une demi-compagnie du 6^e régiment de marche — une centaine d'hommes, vieux soldats presque tous — fut commandée pour l'expédition. Ils partirent immédiatement pour être sûrs de devancer l'ennemi... Trois cavaliers, trois des spahis appelés d'Afrique lors de l'organisation de l'armée de la Loire, accompagnèrent ces fantassins pour servir d'estafettes... Si la nouveauté était exacte — si réellement le marquis avait sollicité les Allemands — une de ces estafettes devait être renvoyée sans retard. Dans ce cas, une cour martiale se transporterait sur les lieux et jugerait le marquis à Chazelles, théâtre de son crime... S'il fallait le frapper, on le frapperait, et la punition, atteignant plus haut, serait d'un exemple d'autant plus efficace...

A deux heures de l'après-midi, un des spahis était de retour, porteur d'un pli remis par le capitaine Marchal, placé à la tête du détachement. Le brave cavalier avait parcouru en moins d'une heure les quatre lieues et demie qui séparaient Chazelles du quartier général.

Tout est vrai, mandait le capitaine Marchal. Le Sambleuse est coupable; j'ai des preuves accablantes. Le lieutenant bavarois venu au rendez-vous demandé par ce traître était en possession d'une lettre signée de lui et qui ne laisse aucun doute.

« J'attends des ordres... »

Les ordres ne tardèrent pas.

« Préparez à Chazelles une salle convenable pour la séance d'une cour martiale qui se tiendra ce soir même.

« Donnez à cette séance toute la publicité préalable qu'il sera possible. »

Ainsi se résuma la réponse de l'état-major.

Le capitaine Marchal réquisitionna à l'instant dans les villages et hameaux près de Chazelles, les maires, les gardes champêtres, et la nouvelle de l'arrestation et du jugement du marquis de Sambleuse, nouvelle proclamée à son de trompe ou par les

tambours des villes, fut bientôt la fable des environs. De toutes parts les troupes affluaient et un public empressé ne tarda pas à se trouver réuni à la porte de l'écurie que le capitaine Marchal avait choisie pour être le siège du conseil de guerre... Cette écurie appartenait à un sieur Mathurin, marchand de chevaux. Très grande, — elle pouvait contenir une trentaine d'animaux — mais dépeuplée par les nécessités de la guerre, qui avait amené la réquisition des bêtes de selle et de trait, elle était vide en ce moment.

Quatre cents spectateurs au moins y pourraient trouver place, pour voir se dérouler le drame promis. Parmi les curieux qui accouraient, la plupart, il est juste de le dire, restaient favorables à l'accusé.

M. de Sambleuse, très charitable, très doux, très bienveillant, s'était concilié dans le pays les sympathies à peu près unanimes.

De plus, les hommes valides étant partis pour l'armée, il ne restait dans les villages, que des vieillards, des femmes et des enfants, élément plus sensible et plus miséricordieux...

Les détails de « l'affaire », colportés de bouche en bouche, commençaient à être assez exactement connus.

Mais quelque réprobation qu'existe en temps pareils une accusation semblable, on s'accordait à accepter l'idée d'un malentendu, et l'on espérait voir le malheureux donner à ses juges des explications qui le mettraient hors de cause.

Telle était la situation d'esprit de la foule quand, à huit heures du soir, la cour martiale entra en séance...

A l'une des extrémités de l'écurie, vaste local beaucoup plus long que large, deux ou trois planches posées sur des tréteaux et recouvertes d'un vieux rideau de cretonne jaunâtre, à ramages; sur cette table improvisée, quelques gros chandeliers de cuivre, provenant de l'église de Chazelles, et dans lesquels brûlaient des cierges — on n'avait rien trouvé de mieux dans le village.

Sous ce luminaire, étrange en un pareil lieu, cinq hommes en uniforme appartenant aux divers grades de notre hiérarchie militaire : colonel, chef d'escadron, capitaine lieutenant et sergent; devant ces hommes, de l'autre côté de la table, un banc entouré de six soldats en armes; par delà ce banc, tenue à distance, grâce à des instruments aratoires arrangés en barrière, une foule grouillante, discutant à voix basse avec une extrême animation; une foule pressée dans les moindres coins, contre les murs suintants de salpêtre dans les mangeoires vides de leur contenu habituel, dans les râteliers privés de foin.

Çà et là, accrochée à quelque saillie, une lanterne dont la lueur blafarde se reflétait lugubrement sur les visages sévères de ceux-ci, apitoyés ou consternés de ceux-là : tel fut le spectacle qui s'offrit à la vue de M. de Sambleuse lorsqu'on l'introduisit dans le local où siégeait la cour martiale qui allait décider de son sort. C'était un colonel de cuirassiers, le colonel Rémond qui présidait le conseil de guerre : le plus loyal, le plus brave des hommes.

Après l'audition des noms, prénoms et qualité, le colonel président interrogea le marquis sur les incidents si précipités qui avaient précédé, accompagné et suivi l'enlèvement de Mme de Sambleuse et de Suzanne. L'accusé ne pouvait que répéter, hélas — ce que lui avait dit son neveu sur les circonstances de l'attentat : à savoir que sa femme et sa fille avaient été emmenées par des éclaireurs allemands, et que la lettre envoyée par

lui au général Von de T... n'avait d'autre but que de réclamer les deux malheureuses à celui qui pouvait les lui faire rendre.

— Et cette lettre, que contenait-elle au juste, d'après vous ? interrogea le colonel Rémond...

M. de Sambleuse répéta à peu près mot pour mot ce que nous lui avons vu écrire la veille au soir dans son cabinet de travail, et communiquer à Beaupré-Larive aussitôt.

— Vous persistez à affirmer, fit encore le président, que tel était le sens de votre réclamation ?

— Je le jure sur la tête de ma femme, sur la tête de ma fille !

— Bien... Écoutez maintenant.

Et le colonel, d'une voix que son désir d'impartialité s'efforçait de rendre calme, mais où son indignation perçait néanmoins, donna lecture de la fameuse lettre saisie dans la poche du lieutenant Koeller... Quand il fut arrivé à la fin, le président d'un ton grave qui résonna comme un glas funèbre, jeta ces simples mots :

« — Signé : marquis Louis de Sambleuse ! »

— C'est une infamie ! c'est une infamie ! s'écria l'accusé. Jamais de pareilles phrases ne sont tombées de ma plume !... Toute ma vie proteste ! Ce n'est pas vrai... ce n'est pas vrai !...

Louis de Sambleuse avait quitté son banc... Il s'agitait avec une véhémence extraordinaire, prenant le ciel à témoin de son innocence.

Toujours impassible, le colonel Rémond fit un signe à deux des soldats qui entouraient l'accusé. Chacun d'eux prit le marquis par un bras. Il fut amené tout près de la table où siégeait le tribunal.

— Reconnaissez-vous ça ? interrogea le colonel en montrant au malheureux l'enveloppe qui portait incrustés dans la cire du cachet, le chiffre et les armes des Sambleuse.

Le général bavarois avait déchiré cette enveloppe par l'un des coins et la plaque de cire rouge subsistait, parfaitement intacte.

M. de Sambleuse fit un signe de tête affirmatif. Le président lui présenta alors, toute ouverte la lettre incriminée :

— Et cela ? demanda encore le vieux soldat.

L'infortuné jeta un coup d'oeil sur le papier, pâlit, chancela et portant les deux mains à son front avec un mouvement de désespoir effrayant :

— Oh ! mais je deviens fou ! cette écriture est bien la mienne !... Et pourtant je persiste à affirmer que jamais au grand jamais, ma main n'a tracé ces caractères hideux !...

Le colonel fit un geste qui signifiait clairement : tous les accusés à votre place en diraient autant.

— Retournez à votre banc, dit-il ensuite.

Et se tournant vers le sergent qui commandait le service en armes :

— Qu'on introduise l'officier prisonnier !...

A deux battants, la porte de l'écurie s'ouvrit pour livrer passage au lieutenant Koeller qui attendait le moment de comparaître dans une maison contiguë, en compagnie des autres témoins cités.

— Je n'ai point l'intention de vous violenter, monsieur, fit avec la plus grande courtoisie, le colonel Rémond. Votre témoignage sera absolument libre... Nous sommes réunis ici pour rechercher un crime odieux à tous les hommes d'honneur, quels que soient leur pays ou leur nationalité... Consentez-vous à répondre à mes questions ?

— Je suis à votre disposition, dit simplement l'officier bavarois.

Comme tout à l'heure au marquis, le président montra au lieutenant

l'enveloppe de la lettre. Le prisonnier affirma les reconnaître toutes deux.

— Voulez-vous me dire, monsieur, de qui vous teniez ces pièces ?

— De mon général lui-même.

— Savez-vous qui les avait remises à votre général ?

— Une jeune fille qui, du reste, se mettait à notre disposition pour nous conduire auprès du signataire.

— Qui est cette jeune fille ?

— Je ne sais pas son nom, mais si je la voyais ici, je vous la désignerais sans hésiter.

— Faites entrer le témoin Germaine, ordonna le président.

Triste, pâle, bien émue, la jeune fille s'avança.

— Voici la messagère en question, c'est bien elle, affirma l'officier barvarois.

— Merci, monsieur, dit le colonel... Vous pouvez vous retirer si bon vous semble...

Raide, gourmé, la tête haute, l'allure automatique, le lieutenant Koeller fit un « à gauche » aussi correct que s'il eût été à la parade et se dirigea vers la porte, entouré des quatre hommes qui lui servaient d'escorte. A son tour, Germaine s'approcha du tribunal et reconnut l'enveloppe qu'elle avait remise le matin au camp allemand.

— N'y a-t-il pour vous, mon enfant, aucun doute à cet égard ? interrogea le colonel-président.

— Aucun, monsieur.

— Saviez-vous le contenu de la lettre ?

— Non.

— Qui vous avait chargée de la porter ?

— Un monsieur que je voyais pour la première fois et qu'on me dit se nommer marquis de Sambleuse.

— Veuillez vous retourner, mademoiselle.

Germaine obéit et se trouva face à face avec l'accusé...

Elle ne put s'empêcher de tressaillir lorsque leurs regards se croisèrent.

— Eh bien ! interrogea le colonel Rémond, connaissez-vous monsieur ?

— Oui, répondit d'une voix à peine distincte la pauvre enfant.

— C'est bien là le marquis de Sambleuse, l'homme dont vous avez été la messagère ?

— Oui, monsieur...

Un long mouvement d'horreur agita la salle. Seul, un témoin restait encore à entendre : la mère Louison. La vieille femme ne put que confirmer les paroles de Germaine ; le marquis était venu la veille au soir... il avait prié Germaine de se charger d'une lettre... la jeune fille avait mis la lettre dans sa poche et était allée se coucher... le matin, dès le lever du jour, elle s'était mise en route... et voilà !...

— Accusé, prononça le colonel Rémond, avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

L'accusé resta immobile, la tête dans ses mains. Il s'agitait au milieu d'un rêve monstrueux. Est-ce que réellement il avait trahi la France ?... lui, Sambleuse ? Était-il admissible que sa main eût tracé les caractères abominables qu'on lui mettait sous les yeux, au moment où son esprit lui dictait des phrases très avouables dans lesquelles il réclamait sa femme et sa fille ?... Est-ce que vraiment il serait fou.

— Accusé, répéta le président, avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?...

Le marquis entendit cette fois, et comprit...

Ses mains s'écartèrent, son visage apparut convulsé par la diversité des sensations, toutes plus aiguës les unes que les autres, dont l'infortuné était la proie...

M. de Sambleuse se dressa sur ses jambes et, la tête droite, sans perdre une ligne de sa haute taille, qui dépassait d'une demi-coudée de képi des soldats rangés autour de lui l'arme au pied, il fixa en silence ses juges, ses accusateurs... En quelques secondes, la perception nette de la réalité, de la triste réalité, lui était revenue toute entière. Non, il ne rêvait pas hélas... Non, il n'était pas fou !... Son regard s'illumina... La fierté de sa race, la majesté de sa douleur, la sainte indignation de l'innocence méconnue, la droiture et la loyauté, tous les grands et nobles sentiments se reflétaient dans ce beau regard qui rayonnait d'un éclat indéchiffrable. Avec un sourire de suprême dédain, qui s'appliquait bien plus encore à la fatalité des choses qu'à la personne de ses juges, il laissa tomber ces mots :

— Pour ma défense, je ne veux rien dire, non, messieurs !... Victime d'un incroyable enchaînement de circonstances, je suis, je le vois bien d'avance perdu... Toutes mes paroles seraient donc inutiles.

Je tiens seulement à proclamer bien haut, à la face des juges qui vont me condamner sur l'évidence des preuves que je suis seul à déclarer mensongèrement, à la face de ce public abusé, lui aussi, par les apparences, à la face du ciel, de la terre, je tiens, dis-je, à proclamer que je n'ai jamais eu la pensée de commettre le crime dont on m'accuse !... J'ai toujours aimé mon pays, je l'aime à cette heure plus passionnément que jamais, et je mourrai sans avoir à m'adresser à son égard le moindre reproche... Puissiez-vous ne jamais connaître, vous, le remords d'avoir tué et, qui pis est, déshonoré un innocent !

J'ai dit, messieurs !... Faites de moi ce que vous voudrez !...

Le colonel-président Raymond se leva ; les autres juges l'imitèrent... Leur délibération fut de courte durée.

Les juges revinrent s'asseoir.

— Accusé, debout ! ordonna le colonel Rémond...

Puis il fit connaître la sentence. A l'unanimité, le marquis de Sambleuse, convaincu de trahison, était condamné à mort. L'exécution aurait lieu le lendemain matin, sur les lieux mêmes où il avait commis son crime, c'est-à-dire près de la maisonnette dans laquelle il donnait rendez-vous aux ennemis, la maisonnette de la mère Louison. Les soldats emmenèrent le condamné, et, lentement, l'écurie se vida... Il n'était guère plus de neuf heures...

Cinq quarts d'heure avaient suffi pour expédier le pauvre Louis de Sambleuse... Les assistants se retirèrent violemment émus... Pour la plupart, ils habitaient assez loin de Chazelles... Ils s'empressaient donc, tout en discutant, de regagner leurs demeures... A dix heures, tout dans le village avait repris un aspect de morne tranquillité.

Le marquis de Sambleuse fut reconduit dans sa prison. Étendu sur les bottes de paille qui lui servaient de couchette, immobile, les yeux clos, la face livide, le malheureux pensait...

Il pensait à cette série de désastres ouverte depuis quarante huit heures à peine, et qui allait se terminer par sa mort. Ainsi il n'avait pas rêvé ! C'était bien lui, lui, le marquis de Sambleuse, qu'une cour martiale venait de condamner à mort pour crime de trahison !...

Il paraît qu'afolé par l'enlèvement de sa femme et de sa fille, il avait fait des offres aux Prussiens, lui !...

Le lendemain, à l'aube, il serait fusillé. Des balles françaises lui per-

AVEZ-VOUS APPRIS LA NOUVELLE ?

"JE TE DIS, MARGO, QUE LE NOUVEAU PALMOLIVE AMÉLIORÉ EST PLUS DOUX POUR MA PEAU!"

"PARLE-LUI DONC DU NOUVEAU PARFUM DE PALMOLIVE."

Oui, c'est une nouvelle — une heureuse nouvelle pour toutes les femmes du Canada. Elles sont enchantées du nouveau Palmolive amélioré. Il est plus doux. Il conserve la douceur et la souplesse de la peau sans la moindre irritation. Et c'est grâce à un léger changement dans le mélange secret des fameuses huiles de palme et d'olive du Palmolive.

Et voici que le Palmolive possède un nouveau parfum exquis. Cette odeur délicate rend le traitement de beauté Palmolive quotidien encore plus agréable. Le Palmolive étant plus dur, il est aussi plus durable — il vous donnera une mousse abondante jusqu'à la fin, sans se fendiller ou se casser, et même ces dernières parcelles produisent encore une riche mousse. Ainsi, vous économisez par l'usage du Palmolive Amélioré !



ANNETTE CECILE EMILIE MARIE YVONNE

"Palmolive est le seul savon employé dans le bain quotidien des jumelles Dionne. Leur peau est claire, normale et saine."

(Signé) Allan Roy Dapre

ESSAYEZ LE NOUVEAU PALMOLIVE AMÉLIORÉ

ceraient le cœur !... Cette nuit qui commençait serait sa dernière nuit !... A cette heure, demain, un trou dans la terre, n'importe où, aurait reçu son corps.

Plus tard, les gens diraient avec mépris :

— Le marquis de Sambleuse ?... un traître qu'on a fusillé en 1870 pendant la guerre parce qu'il voulait vendre son pays ! Et Jeanne, sa chère femme... et Suzette, son trésor, seraient déshonorées !... Il leur faudrait courber le front sous la honte imméritée, se cacher, s'enfuir, vivre tristement dans un coin ignoré ! Quand elle saurait cela, la fière Jeanne, au cœur si noble, elle maudirait son mari, ce misérable !... Quand elle saurait cela ? Quand ? Était-elle encore de ce monde ?

De Sambleuse ferma les yeux ; ses traits s'immobilisèrent. Il paraissait dormir. Mais des larmes lentes passaient à travers ses paupières et traçaient des sillons humides sur ses joues. La perte de son honneur, sa mort infamante, à cela il consentait, mais ces pleurs qui montaient de son cœur torturé, il les versait sur sa femme, sa fille, qu'il ne reverrait plus jamais...

— Du moins, pensait le malheureux, si je les savais à l'abri... Mais cela même ne m'est pas accordé !... Je mourrai avec cette atroce angoisse d'ignorer quel est leur sort !...

Lorsque le jour parut, un jour triste et gris de janvier, Louis de Sambleuse quitta sa couchette et se mit à genoux. A ce moment des soldats entrèrent... Ils venaient chercher le condamné.

Louis se leva, le front calme, le regard assuré et suivit les hommes... Quand ils furent dehors, les soldats effarés, s'aperçurent que les cheveux et la barbe du marquis de Sambleuse étaient absolument blancs. C'est un vieillard qu'ils allaient fusiller !...

IX

PENDANT que se déroulaient les épisodes que nous venons de raconter, des événements d'une portée beaucoup plus générale se préparaient pour les belligérants engagés dans cette partie de la France. Le Prince Frédéric-Charles, qui commandait l'armée allemande opposée à Chanzy, avait reçu des renforts convenus, et le moment lui semblait venu de pousser vigoureusement l'offensive pour déloger les Français de leurs positions sous les murs du Mans.

De son côté Chanzy, qui depuis une quinzaine de jours s'occupait de refaire ses forces, et qui avait autour de lui plus de cent mille hommes appuyés par 350 pièces de canon, s'appêtait à recevoir le mieux possible ce choc décisif... Dans la soirée même où le marquis de Sambleuse avait été condamné à mort, le général bavarois Von der T... avait reçu du prince Frédéric-Charles l'ordre de tenter une démonstration dont le but était d'engager Chanzy à renforcer sa gauche, et à affaiblir par conséquent son centre, sur lequel le prince avait résolu de porter son plus grand effort. L'opération était fixée au lendemain. Von der T... lança ses éclaireurs dans la direction indiquée.

Ces cavaliers avaient reçu mission d'explorer par une marche de nuit les villages avoisinant la route sur laquelle devait s'avancer, dans la matinée, la division tout entière. Au nombre de ces villages figuraient, entre autres, Chazelles et Mousseaux. Ces deux points, qui s'étaient trouvés jusqu'alors en dehors du rayon menacé, allaient prendre, étant données les opérations nouvelles, une réelle importance.

A trois heures les cavaliers allemands se mirent en selle à Beaulaire et partirent. C'était à la vérité plus qu'une pointe d'éclaireurs qu'il s'agissait de pousser. Il avaient ordre, non seulement de visiter les villages ou hameaux désignés, mais encore d'y capturer ou d'y tuer les petits détachements français qu'ils y rencontreraient peut-être.

L'éventualité était possible, témoin l'escarmouche dans laquelle le lieutenant Koeller avait été fait prisonnier. Pour parer à tout, l'expédition comptait un certain effectif. Un escadron de ce même régiment de uhlans bavarois auquel appartenaient les cavaliers tués la veille. Les six qui avaient échappé aux balles des Français marchaient en tête de la colonne. Ils se promettaient bien de tirer vengeance de leur défaite et leurs camarades, partageaient ce même désir de revanche, considérant que l'honneur du régiment y était en quelque sorte engagé.

Vers six heures, c'est-à-dire peu avant la pointe du jour, l'escadron approchait de Chazelles, les accents d'un clairon sonnait l'appel frappaient leurs oreilles.

Il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était une sonnerie française.

— Halte ! cria l'officier supérieur qui dirigeait l'expédition...

Toute la troupe d'arrêta. Le commandant réunit autour de lui ses officiers. On tint conseil... Chazelles était occupé par des Français... la sonnerie entendue le prouvait. Mais à quelles forces allait-on avoir affaire ? Il était prudent, avant de pousser plus loin, de se faire une idée là-dessus. Donc, nécessité de patienter jusqu'à ce que le jour fût venu tout-à-fait... on verrait alors... Tel fut l'avis qui prédomina. A peu de distance, dans la demi-clarté qui précède la naissance de l'aube, on entrevoyait vaguement, de chaque côté de la route, un rideau d'arbres. En attendant, on allait se cacher là, derrière, et si quelque paysan venait à passer, on le prendrait et on exigerait de lui les renseignements dont on avait besoin... Ainsi fut fait.

Les arbres aperçus par les bavarois faisaient partie d'un bois de sapins assez étendu et très épais, dans le voisinage immédiat duquel était située une petite maisonnette que nous connaissons bien, car elle a déjà servi de théâtre à plus d'une scène de cette histoire : nous voulons parler de la demeure de maman Louison.

Les plus rudes frimas sont impuissants à dépouiller de leur végétation les arbres d'essence résineuse : tout le monde sait cela. Cachés par les sapins, derrière leurs branches d'un vert sombre, les cavaliers devaient être à l'abri de tous les regards. Ils s'enfoncèrent dans les taillis, moitié d'un côté de la route, moitié de l'autre ; cinq ou six d'entre eux mirent seulement pied à terre, pour rester à la lisière et de là observer.

Ils observaient depuis un quart d'heure à peine ; le jour était maintenant descendu sur la campagne, lorsqu'ils virent dans la direction de Chazelles une troupe de fantassins qui marchaient à leur rencontre... Vite, ils allèrent faire part de la découverte à leur chef, lequel prit aussitôt ses dispositions pour tailler en pièces les ennemis qui venaient se jeter dans la gueule du loup.

Ce serait aisé, pensait-il, car son escadron, au dire de ceux qui portaient la nouvelle, on serait au moins quatre contre un...

Ceux qui de Chazelles s'avançaient ainsi vers la maisonnette de Louison étaient, on l'a deviné, les soldats du détachement que le capitaine Marchal avait amené la veille. En ce moment, ils conduisaient au supplice le

malheureux Sambleuse... Pendant la nuit, quelques soldats avaient creusé une fosse à la limite du bois de sapins... C'est là que le traître devait être fusillé ; c'est là, sur le bord du chemin, dans ce terrain essentiellement banal, que devait dormir son dernier sommeil le triste personnage qui avait voulu faire cause commune avec l'ennemi.

Il marchait, le pauvre homme, entouré de soldats qui devaient composer tout à l'heure son peloton d'exécution. Son allure était ferme. Fièrement il relevait la tête. Étant sans reproche, il pouvait être sans peur. Il voulait voir sans trembler la mort face à face.

On arriva près de la fosse... Un soldat banda les yeux du marquis de Sambleuse... A quelques mètres de distance, séparés seulement du condamné par la largeur de la route, s'alignèrent les deux hommes qui allaient le foudroyer... Le reste du détachement — en tout une centaine de baïonnettes — se rangea tout auprès, l'arme au pied.

— Portez... armes ? cria le lieutenant qui devait commander le feu. Apprêtez, armes !...

Le moment fatal avait sonné...

— Vive mon pays ! Vive la France !... clama le condamné.

Dans deux ou trois secondes, il aurait vécu... Mentalement, Louis ajouta :

— Jeanne, Suzette, mes deux amours, à vous ma dernière pensée...

Presque immédiatement, un crépitemment de détonations éclata...

Le marquis reçut dans la poitrine un choc formidable. Il tomba... Il lui sembla qu'un ouragan s'abattait sur lui.

Il se sentit écrasé... et il perdit connaissance...

Dès qu'il avait vu les Français à petite distance, le commandant bavarois avait fait circuler au milieu de ses hommes l'ordre de les charger quand ils seraient à la hauteur du bois. Mais, pour profiter de tous les avantages que leur donnait la position, les uhlans, garantis par les arbres, devaient commencer par abattre le plus possible d'ennemis à coups de revolver. Ils ne se montrèrent qu'après avoir épuisé les cartouches que contenaient leur arme...

Les détonations entendues à l'instant suprême, par le marquis de Sambleuse, étaient le résultat de cette manœuvre. Elles s'adressaient non pas à lui, mais à ceux des mains de qui il devait recevoir la mort. Quoique aussi inopinément surpris, frappés par un ennemi invisible, ne sachant à quelles forces ils avaient affaire, les soldats essayèrent de tenir tête. Mais la partie n'était vraiment pas égale.

De tous les coins du bois fondaient sur eux des cavaliers... En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, la petite troupe fut balayée, broyée, exterminée. Quelques rares survivants tentèrent de se sauver à travers bois... Ils rencontrèrent d'autres uhlans et furent sabrés impitoyablement. Les cavaliers bavarois venaient de prendre leur revanche de la veille... Ils se reformèrent et continuèrent à chevaucher.

A Chazelles, ils prirent leurs informations. Hormis les hommes détruits tout à l'heure, aucun soldat français n'avait encore mis le pied dans le village : il ne leur restait qu'à pousser plus loin. Vers huit heures du matin, ils arrivaient à Mousseaux... C'était près de Mousseaux, leur avait-on dit, que s'élevait le château de Sambleuse, le château de l'homme qui les avait attirés la veille dans une embuscade...

Ignorant tous les incidents qui se rattachaient à ce prétendu guet-apens

dressé par le marquis, ils se proposaient de le châtier d'importance. De fait, ils pénétrèrent dans le domaine, saccagèrent le château de fond en comble et y mirent le feu. Là, du reste, se termina leur expédition.

Chanzy, averti de la démarche du général Von der T... envoyait pour le contenir quelques milliers d'hommes.

Un corps de cavalerie français, appartenant à cette armée, rencontra à Mousseaux même les uhlans bavarois et ceux-ci, n'étant plus en force à leur tour, durent rétrograder précipitamment.

Nos cavaliers les poursuivirent l'épée dans les reins jusqu'au sortir de Chazelles, où les fuyards trouvèrent enfin abri sous le canon de la division Von der T... laquelle marchait aux Français conformément aux ordres reçus.

Pendant les deux armées s'avançaient l'une contre l'autre, après ce combat de cavalerie préliminaire.

Le choc se produisit le même jour, autour du village de Chazelles qui pris et repris, resta finalement l'après-midi aux Français. Nous glissons à dessein sur les détails de l'affaire, notre but n'étant pas, en racontant l'histoire du marquis de Sambleuse, d'entrer dans des développements techniques que comportent un autre cadre que celui-ci.

X

LE COMBAT venait de finir... Il était environ quatre heures de l'après-midi. Les Bavarois et Von der T... refoulés, battaient en retraite ; les Français victorieux s'établissaient à Chazelles.

A Mousseaux le château de Sambleuse brûlait encore, et ses flammes montaient si haut qu'on en pouvait voir la lueur de dix kilomètres au moins ; tout y flambait. Les élégantes tourelles s'effondraient dans l'immense brasier, le feu s'échappait des fenêtres aux vitres hachées, des lézards des murs... Le toit bientôt s'engloutirait aussi...

Les habitants de Mousseaux, consternés, se barricadaient chez eux ; ils osaient à peine, derrière les volets clos, jeter un regard sur l'incendie, dont la flamme sinistre projetait sa rouge clarté sur le village... Là-bas, près de Chazelles, sur le lieu de bataille, des monceaux de cadavres jonchaient le sol... Une brume glacée tombait du ciel bas et lourd, qui semblait porter le deuil des pauvres soldats morts pour la patrie. Une ambulance mobile avait été installée près de Chazelles.

Des sœurs de Saint-Vincent de Paul, la croix rouge en brassard, parcouraient le champ de bataille, à la recherche des blessés qu'il fallait secourir. L'une d'elles, jeune encore, le visage très doux et d'une blancheur d'ivoire sous sa cornette immaculée, dirigeait sa perquisition vers la lisière du bois plus particulièrement.

C'est là qu'ils s'entassaient, les cadavres !... Soeur Angélique marchait courbée, toute à son œuvre de dévouement. Elle écoutait, cherchant à percevoir les plaintes... Un gémissement retentit soudain près d'elle. La religieuse prêta l'oreille... le gémissement de nouveau se fit entendre.

— Un malheureux est là qui souffre, murmura soeur Angélique... Cherchons-le vite !...

A sa gauche, sur le bord du chemin, une quinzaine de corps gisaient pêle-mêle...

Soeur Angélique s'approcha.

— J'étouffe ! râla une voix.

— Ah ! fit la religieuse, c'est ici... Elle ne se trompait pas.

A demi écrasé par trois soldats tombés sur lui, un homme vêtu d'ha-

bits civils gisait sur la terre. Il avait la figure meurtrie, le corps brisé. Des flots de sang s'étaient échappés d'une blessure reçue au crâne : il râlait...

La religieuse se pencha sur le blessé. — Tiens ! fit-elle, il a les yeux bandés !... Qu'est-ce que cela signifie ?

Mais à quoi vais-je m'arrêter, ces choses-là ne me regardent point ; cet homme souffre, il faut le secourir...

D'un regard, elle explora la route, à droite et à gauche. Cinquante pas plus loin à peine, une maison se dressait.

Cette maison était close hermétiquement, mais une fumée sortait du toit. Donc, elle était habitée.

— Je vais aller là demander des secours provisoires, et ce soir ou demain avec la voiture d'ambulance, pensa la soeur...

Dégageant le blessé, elle le coucha sur le sol, couvrit d'une capote retirée à un cadavre le corps du moribond, puis, débouchant un flacon, elle fit passer quelques gouttes de cordial à travers les lèvres serrées du malheureux. Ensuite elle courut vers la maison et frappa à la porte.

— Qui est là ? demanda une voix inquiète.

— N'ayez pas peur, je suis une religieuse et je viens vous demander du secours pour un blessé ; ouvrez-moi...

La porte s'entre-bâilla. Germaine parut. Cinq minutes plus tard, les deux femmes, ayant soigneusement enveloppé le blessé dans la capote, parvenaient à le traîner jusqu'à la demeure de la mère Louison. Germaine alluma du feu dans la cheminée de la chambre, pendant que soeur Angélique le déshabillait et le couchait.

Une fièvre ardente brûlait le malheureux ; son visage tuméfié le rendait absolument méconnaissable.

— Faites chauffer de l'eau et donnez-moi un linge, dit la soeur, pour que je puisse laver les plaies ; je les panserai ensuite.

Germaine rendit à la religieuse tous les services nécessaires en ayant bien soin de ne pas faire trop de bruit... Maman Louison dormait, elle ne voulait pas la réveiller...

La bonne vieille avait dû s'aliter la veille au soir, en revenant de la séance de la cour martiale. L'effroi causé par les tragiques événements survenus, événements auxquels le hasard l'avait mêlée, le coup qu'elle avait reçu en entendant prononcer la condamnation du marquis de Sambleuse, tout cela avait ébranlé la pauvre femme... Quand soeur Angélique eut lavé le visage et le corps de l'homme, elle reconnut qu'il n'avait été atteint par aucune arme à feu.

Renversé et piétiné, cela oui, par exemple, il avait notamment une côte brisée un peu au-dessous du coeur. Quant au visage, ce n'était plus qu'une plaie.

— Si la blessure de la poitrine n'est pas trop grave, il s'en tirera, conclut la soeur, après avoir terminé son lavage. Mais il peut y avoir des lésions internes... et alors... Enfin, je vais faire pour le mieux, le major verra...

J'aurais voulu qu'il reprit connaissance avant mon départ : cet évènement prolongé me tourmentait... Mais c'est que je n'ai pas le temps d'attendre : il y en a d'autres sur la neige qui réclament mes soins...

Comme s'il eût entendu ces paroles pour manifester qu'il était encore de ce monde, juste à cette minute, le blessé fit un mouvement...

La soeur se précipita, posa sa main sur la poitrine. Les battements du coeur se régularisaient.

La jeune fille se pencha... et poussa un cri étouffé.

— Qu'avez-vous donc ? questionna la religieuse.

— Rien... ma soeur, je me suis un peu cognée au bois de lit...

— Vous suivrez bien mes prescriptions ? Quelques gorgées d'infusion tiède, s'il demande à boire, et c'est tout... Au revoir, mon enfant, merci encore : j'espère vous débarrasser vite.

Soeur Angélique partie, Germaine barricada la porte et remonta près de l'homme.

Courbée sur le lit, elle dévorait des yeux ce visage à peine remarqué dans le premier moment et d'ailleurs impossible à reconnaître tant il était souillé de boue et de sang. A présent, Germaine était sûre de l'identité de l'homme. C'est au marquis de Sambleuse, au fusillé qu'elle venait de donner asile !

Le premier mouvement de la fille de Marguerite fut un mouvement de répulsion. Mais son bon coeur eut quand même le dessus.

— Soeur Angélique a-t-elle marchandé son dévouement ? se demanda la jeune fille.

Je suivrai l'exemple que sa charité me donne... M. de Sambleuse est désormais sacré pour moi...

Justement il reprenait connaissance. Son regard vague, lointain, explora d'abord tout autour de lui. Il paraissait se demander où il était, et ce qu'il faisait couché dans ce lit inconnu. Un mouvement qu'il fit raviva sa blessure de la poitrine... Louis laissa retomber sa tête sur le lit avec un cri de douleur.

— J'ai mal, fit-il péniblement.

— Monsieur, je vous en prie ! dit Germaine en s'approchant, je vous en prie, ne bougez pas... vous dérangerez le pansement... il n'est pas très bien fait, on n'avait pas le nécessaire... ne bougez pas...

— A boire ! implora le blessé.

La fille de Marguerite emplit un bol de l'infusion préparée et le tendit à Sambleuse. Il le prit et but avec avidité.

Germaine, aussi doucement qu'elle pouvait, lui soutenait la tête. Quand il eut achevé :

— Merci, fit le marquis... Mais... dites-moi... pourquoi suis-je ici ?... que s'est-il passé ?... je devrais être chez moi à Sambleuse... avec Jeanne... — Il regarda fixement Germaine très pâle — puis avec un grand cri : — Je sais... je sais... je me rappelle... et je vous reconnais !... Vous êtes Germaine !...

Comme après cette explosion le malheureux demeurait immobile la jeune fille effrayée crut tout d'abord qu'il venait de passer.

Mais non, sur le visage exsangue, plus blanc que les linges qui l'enveloppaient, une expression de douleur poignante se lisait, et des yeux, des pauvres yeux tuméfiés, coulaient deux larmes chaudes, qui vinrent se perdre dans sa barbe toute blanche maintenant !... Louis de Sambleuse se souvenait !... Sa lamentable odyssee venait de se représenter à lui. Il se souvenait !

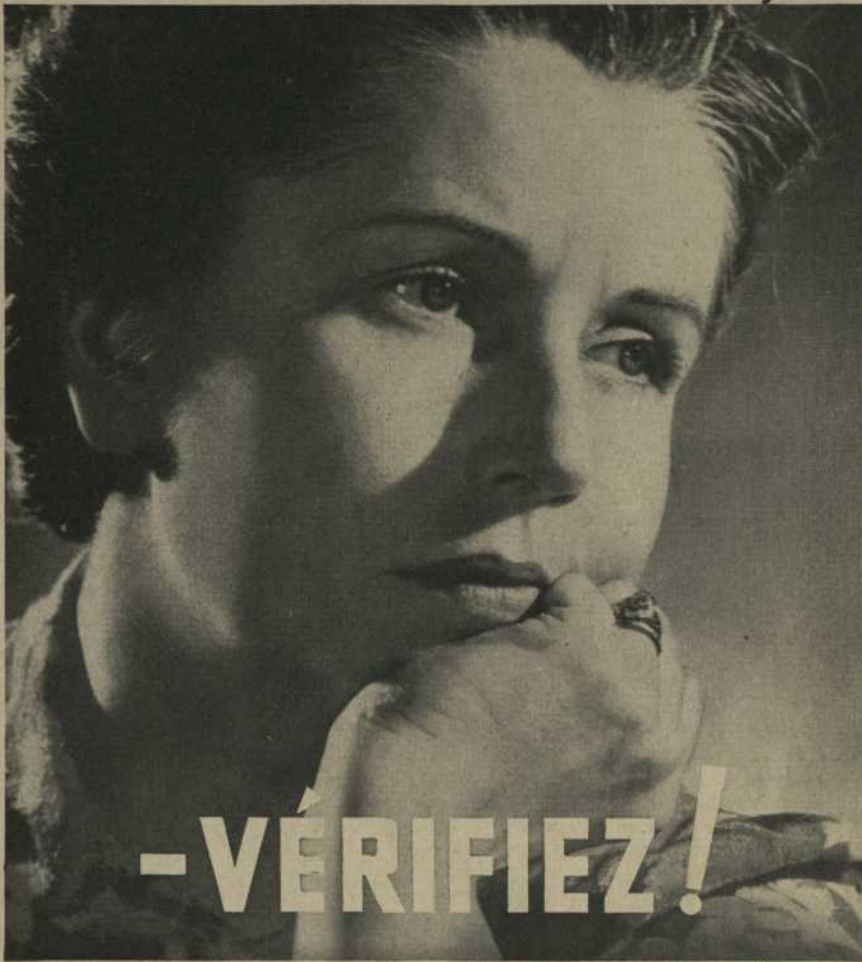
Germaine alors, pénétrée d'un sentiment inexplicable, tomba à genoux en éclatant en sanglots... Elle sentait son coeur se remplir d'une immense pitié pour le malheureux.

— Vous pleurez ? demanda le marquis, éveillé de ses douloureux souvenirs par les soupirs de la jeune fille... Vous pleurez sur moi, peut-être !... Vous avez raison Germaine, car c'est un innocent que vous avez fait condamner...

— Un innocent ? s'écria-t-elle, oui, vous l'avez soutenu devant le tribunal militaire. Mais, hélas ! il y a les preuves... Cela ne m'empêche pas de vous plaindre de tout mon coeur, poursuivit-elle précipitamment. Vous devez tant souffrir !...

(Lire la suite au prochain numéro)

Le cancer ? Ne SUPPOSEZ pas



AUCUN genre de cancer ne répond plus facilement à un traitement précoce que celui qui est particulier aux femmes — le cancer de la matrice — à condition qu'il soit dépisté à temps. Dans la forme de début, l'ablation chirurgicale peut être pratiquée avec succès dans la majorité des cas, ou la tumeur peut être résolu au moyen du radium ou des rayons X, ou bien elle peut être jugulée par une combinaison de ces différentes méthodes de traitement.

Malgré cela, plus de femmes meurent du cancer de la matrice que du cancer de toute autre partie du corps.

Au début, le cancer de la matrice s'accompagne rarement de douleurs. Lorsque les symptômes précis font leur apparition, le cancer peut être déjà définitivement constitué, et, en général, il progresse, en l'espace de trois à six mois, du stade précoce, où la guérison est possible, à la phase avancée, où le danger est grave.

Comment la femme peut-elle se rendre compte si elle est atteinte d'un cancer en voie de formation ? Au moindre signe de quelque chose d'anormal, elle devra consulter sans tarder son médecin. En aucun cas elle ne devra remettre cet examen à la semaine suivante ou au mois prochain ; c'est immédiatement qu'elle devra se faire examiner.

Toute femme mariée ou célibataire, ayant dépassé 35 ans, devra se soumettre à un examen médical si elle observe la moindre irrégularité dans ses fonctions. Toute mère de famille devra se faire examiner minutieusement par son médecin, trois mois après la naissance de chacun de ses enfants, afin de s'assurer que ses organes ont bien repris leur état normal.

Beaucoup de femmes passent leur temps à se ronger inutilement d'inquiétude à la pensée qu'elles pourraient être atteintes d'un cancer. Par contre, il a été démontré que plus de 40 pour cent des cas de cancer de la matrice ayant eu une issue fatale, avaient été négligés, malgré l'évidence des signes physiques prémonitoires. La femme dont l'existence dépend d'une intervention rapide, se doit à elle-même de savoir exactement à quoi s'en tenir. Il en est de même de la femme qui s'inquiète sans raison.

En établissant les états précancéreux dès la période d'incubation, alors que les symptômes n'ont pas encore paru, on sauverait des milliers de vies humaines. Le temps est le facteur décisif. Le feuillet, publié par la Metropolitan sur le cancer, fournit des renseignements utiles sur les différentes formes qu'affecte cette maladie. Pour en recevoir un exemplaire gratuit, adressez-vous au Service des Brochures 10-S-38, Direction Générale au Canada, Ottawa.

METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

NEW-YORK

FREDERICK H. ECKER
Président du Conseil



LEROY A. LINCOLN
Président

DIRECTION GÉNÉRALE AU CANADA, OTTAWA

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

Le droit au bonheur cesse-t-il après 40 ans ?



LA FEMME qui double le cap de la quarantaine laisse-t-elle vraiment son bonheur derrière elle ? Les malaises qui l'assaillent sont-ils les symptômes d'un dépérissement inévitable ? ... Non ! Si elle suit un traitement aux pilules FEMOL, elle n'a rien à craindre du retour d'âge, ni pour sa beauté, ni pour sa santé, ni pour son bonheur !

FEMOL est mieux qu'un simple calmant : c'est un concentré végétal qui tonifie les organes particuliers au sexe féminin et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. FEMOL facilite à la femme l'épreuve mensuelle, l'allège de ses douleurs et lui permet de franchir en souriant les étapes difficiles de sa vie. Pourquoi souffrir sans raison ? ... Au moindre malaise, n'hésitez pas une seconde : protégez votre bonheur en prenant régulièrement des pilules FEMOL. Chaque boîte de FEMOL — en vente dans les pharmacies — renferme une brochure médicale que toutes les femmes, sans exception, liront avec profit. Essayez FEMOL aujourd'hui même.

Une brochure médicale dans chaque boîte FEMOL
POUR LA JEUNE FILLE POUR LA MAMAN
POUR LE RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

Joignez-vous à la foule des femmes heureuses

SOULAGEZ VOS
BRÛLEMENTS
D'ESTOMAC
INDIGESTION FLATULENCE
ACIDITÉ
avec la nouvelle formule
scientifique approuvée
POUDRE OUMENTHES DIGESTIVES
di-so-ma

ANTALGINE
Maîtrise douleurs périodiques,
rhumes, la grippe — n'affecte
pas le cœur.

La fille du doyen (Suite de la page 5)

un couple respectable et âgé. Il assiste à toutes les séances des Chambres, va de temps en temps au théâtre, joue au golf, au polo et, depuis quelque temps, au tennis. Il a choisi ses amis avec discernement. Le duc d'Exeter peut être fier de son fils.

— C'est fort bien, dit Faulkener. C'est tout ?

Goade mangea en silence pendant quelques instants.

— Malheureusement, il y a l'envers de la médaille, annonça-t-il. Sans le moindre doute, le 7 juillet, le lendemain du bal donné à Exeter Park, le jour où lord Geoffrey retourna à Londres, le pendentif d'émeraudes perdu par miss Followay fut mis en gage à Holborn pour mille livres par un jeune homme qui donna le nom de Geoffrey Fernell et qui répond au signalement de lord Geoffrey.

— Miséricorde ! s'écria Faulkener.

— Cela montre, continua Goade, en se baissant pour caresser Flip, qu'on rencontre de temps en temps des monstres d'hypocrisie. Cette histoire vous étonnera sans doute comme elle m'a étonné moi-même, mais j'imagine que tout finira par s'éclaircir.

Faulkener jeta à son compagnon un regard soupçonneux.

— Je crois que tout cela ne vous paraît qu'une blague, Goade ?

— Je n'ai jamais été plus sérieux de ma vie, se hâta de répondre l'autre. J'ai fait jusqu'à présent ce que vous m'aviez demandé. Mes enquêtes n'ont rien d'officiel et j'ai découvert ce que vous vouliez savoir. Le doyen est maintenant maître de la situation. Pour un homme juste comme lui, il n'y a qu'un parti à prendre.

— Vous voulez dire qu'il doit porter plainte ?

— Il y est obligé, affirma Goade. Ce jeune homme s'est affreusement mal conduit. Miss Followay lui a plu. Quand il a fait sa connaissance chez la princesse Shibolsky, il s'est imaginé qu'elle était riche. A la campagne, il s'aperçoit que c'est la fille d'un doyen sans fortune auquel sa famille accorde sa protection. Il s'empare du seul bijou que possède la jeune fille, convainc que le doyen n'osera jamais s'adresser à la police de peur d'offenser ses puissants protecteurs. Ce jeune homme, Faulkener, m'a été antipathique dès que je l'ai vu.

— Mais votre dossier ? Pourquoi aurait-il eu besoin de mille livres ? Il ne joue pas, ne boit pas, n'a aucun vice.

Goade hocha la tête.
— Les hommes ont parfois des moyens étranges de se débarrasser de leur argent, observa-t-il, et un dossier de Scotland Yard n'est pas toujours complet. Q'allons-nous faire ? M'accompagnez-vous chez le doyen ?

— Je suppose qu'il le faut, répliqua Faulkener sans enthousiasme. Rappelez-vous cependant, Goade, que pour le moment, vous ne vous occupez de cette affaire qu'à titre amical.

— Et c'est une simple visite de politesse que nous allons faire, convint Goade.

Au début de l'après-midi, un groupe solennel de visiteurs fut introduit par le maître d'hôtel dans la belle bibliothèque d'Exeter Park. Florence entra la première, pâle, mais résolue. Elle était suivie par le doyen, irrité et nerveux. Faulkener, très gêné, venait ensuite avec Goade et Flip, qui avait échappé aux serviteurs à la porte, fermait la marche.

Le maître d'hôtel leur indiqua des sièges. S'il éprouvait quelque surprise, son visage restait impassible.

— Je vais avertir Son Honneur, annonça-t-il avec un petit salut, et il se retira.

Tous quatre gardèrent un silence farouche en attendant les maîtres de la maison. Enfin, la porte s'ouvrit et une douairière, telle qu'on en voit dans les caricatures, entra accompagnée par un homme long et maigre, aux yeux sans expression, aux lèvres minces, à l'air glacial. Les visiteurs se levèrent. Le duc et la duchesse serrèrent la main du doyen et de sa fille sans chaleur, accordèrent un petit signe de tête au capitaine Faulkener et, après un regard de froide surprise, feignirent de ne pas voir Goade. La duchesse s'assit dans un fauteuil confortable. Le duc s'assit dans un fauteuil confortable. Le duc resta debout près d'elle.

— A quoi devons-nous l'honneur de cette visite inattendue ? demanda le duc en examinant le petit groupe à travers son monocle.

Le doyen prit la parole et le son de sa propre voix lui rendit quelque assurance : il avait l'habitude de s'adresser aux foules et c'était un excellent orateur.

— Votre Honneur, dit-il, je vous assure que je viens ici à regret. C'est un devoir impérieux qui m'oblige à vous déranger ainsi, et l'objet de notre entretien est aussi pénible pour moi qu'il le sera pour vous.

La duchesse leva son face-à-main et le referma avec un bruit sec.

— Votre fille vient réclamer ses verroteries ? demanda-t-elle avec froideur. Mes domestiques ont déjà reçu l'ordre de lui rendre son pendentif dès qu'il sera retrouvé.

— Ce que vous appelez des verroteries, madame, répliqua le doyen, est un précieux pendentif d'émeraudes légué à ma fille par sa marraine, la princesse Shibolsky. Vos domestiques, j'en ai peur, n'auront pas l'occasion de le lui rendre, car on l'a découvert dans un mont-de-piété de Londres. Je peux ajouter que, malgré le mépris que vous lui témoignez, ce bijou a été mis en gage pour mille livres.

— Et par qui ? demanda le duc.

— Par votre fils, Votre Honneur, je suis fâché de le dire, annonça le doyen, et il s'arrêta un moment pour que ses paroles eussent leur plein effet.

C'était vraiment un succès d'avoir surpris deux personnes qui semblaient incapables d'éprouver un sentiment quelconque. Le visage de la duchesse exprimait une horreur dédaigneuse. La mâchoire du duc s'était détendue et l'incrédulité était écrite sur tous ses traits.

— Mon fils, lord Geoffrey ! s'écria-t-il enfin. Je n'ai rien entendu de plus ridicule de toute ma vie. Monsieur le doyen, vous rendez-vous bien compte de ce que vous dites ? C'est un complot odieux ! Comment pouvez-vous y prendre part ?

— Votre Honneur, répondit le doyen, je ne dis, hélas ! que la vérité. Ma fille était consternée d'avoir perdu son pendentif. Elle n'a rien voulu dire chez vous, mais à son retour, elle m'a affirmé que le bijou avait disparu pendant que lord Geoffrey l'aidait à retirer une cape qu'il avait voulu absolument aller chercher, malgré la douceur de la soirée. Je comprends les sentiments de ma fille. Elle était sûre que votre fils s'était emparé du pendentif, mais elle n'a pas osé le déclarer.

— Je ne sais si je comprends bien interrompit la duchesse. Votre fille, en retournant chez vous, vous a dit que son pendentif avait disparu et que lord Geoffrey l'avait volé. C'est bien cela ?

— Exactement, reconnut le doyen. J'ai questionné longuement ma fille, mais sa conviction était inébranlable.

— Qu'elle parle elle-même, reprit la duchesse d'un ton solennel. Mademoiselle, êtes-vous venue ici pour accuser mon fils d'avoir volé votre pendentif ? Mon fils ! lord Geoffrey ! l'héritier de notre couronne ducal !

— Je ne voulais pas venir, répondit la jeune fille d'une voix tremblante. Si lord Geoffrey avait demandé le pendentif, je le lui aurais donné volontiers, mais il l'a pris. J'ai senti que ses doigts ouvraient le fermoir pendant qu'il m'enlevait ma cape. A peine s'était-il éloigné que je m'apercevais que je n'avais plus mon pendentif, et ce bijou a été découvert dans un mont-de-piété à Holborn, mais en gage au nom de Geoffrey Fernell.

Le duc traversa lentement la pièce et sonna.

— Il n'y a qu'une façon de mettre fin à cette scène désagréable, annonça-t-il, vous répéterez votre accusation devant lord Geoffrey lui-même.

Il y eut un bref silence.

Le maître d'hôtel entra et reçut l'ordre d'appeler lord Geoffrey. Quand il se fut retiré, la duchesse porta de nouveau son face-à-main à ses yeux :

— Qui est cet homme avec cet horrible petit chien blanc ? demanda-t-elle.

— Votre Honneur, répliqua Goade, je regrette de vous imposer ma présence et celle de mon chien. Je vous assure que je suis ici contre ma volonté. Peu de gens me reçoivent volontiers. Je m'appelle Goade, l'inspecteur Goade, de Scotland Yard.

La duchesse abaissa sa main tremblante et se tourna vers le doyen :

— Vous avez eu l'impertinence de faire appel à la police ? demanda-t-elle.

— J'avais assez de preuves pour le faire, répondit le doyen. Mais M. Goade n'est ici qu'en qualité d'ami du capitaine Faulkener. Notre seul désir est que tout s'arrange sans délai et sans scandale.

La duchesse demeura muette.

Le voleur

A ce moment, la porte s'ouvrit et lord Geoffrey entra. Il était en costume de tennis et portait une raquette sous son bras. Un moment il regarda avec surprise les visiteurs.

— Bonjour ! s'écria-t-il. Comment allez-vous, miss Followay ? Et vous, monsieur le doyen ? Voulez-vous faire une partie avec moi, Faulkener ? Quel bon vent vous amène tous ?

— Tu ne devines pas, Geoffrey, dit sa mère d'un ton lugubre. Tu te rappelles que c'est toi qui nous a demandé d'inviter miss Followay ?

— Mais oui, répondit le jeune homme.

— Tu te rappelles aussi, peut-être, continua son père, que miss Followay a déclaré qu'elle avait perdu quelque chose... un pendentif, je crois.

— Je me rappelle très bien. Nous avons cherché partout, mais le bijou n'a pas été retrouvé.

— Le doyen vient de nous dire que l'objet en question a été découvert dans un mont-de-piété d'Holborn, déclara la duchesse ; c'est ce

(Lire la suite page 29)



par Geneviève

IL Y A QUELQUES ANNEES, la mode et la bienséance étaient de faire des compliments exagérés. J'ai vu des hommes, par ailleurs intelligents, avaler, non seulement sans broncher mais avec un sourire du troisième ciel, certaine tartine beurrée de miel des deux côtés et ne pas sembler les trouver trop sucrées. J'en rougissais de honte pour eux, et peut-être de dépit pour moi-même parce que je me rendais compte que, s'il fallait user de semblables moyens pour parvenir, j'étais d'avance condamnée à végéter jusqu'à mon dernier souffle.

Actuellement la mode, du moins en certains milieux, est en faveur de la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. On rencontre des gens qui semblent convaincus que leur mission sur terre est d'en brandir le flambeau et d'éclairer la vie privée ou les défauts des autres, dans le but charitable de les aider à se corriger. Pour ce qui est de la vie privée, je ne m'étendrai pas sur ce sujet parce que je suis persuadée que toutes mes lectrices sont d'accord avec moi pour juger que c'est là un procédé indélicat et de nature à entraîner les pires catastrophes. Je crois, en outre, que si chacune de nous descendait en elle-même et considérerait certains actes connus d'elle seule du même oeil impartial qu'elle scrute ceux de sa voisine, elle serait plus réservée en parlant des autres, même si elle devait pour cela renoncer au mesquin plaisir de paraître mieux renseignée que ses bonnes amies.

Quand nous sommes jeunes nos parents et nos éducateurs son tenus de nous corriger. Ils s'en acquittent à l'ordinaire, surtout ces derniers, en toute conscience, et cela est excellent. Quelques-uns s'appliquent même à nous humilier publiquement, ce qui est souvent d'une cruauté inutile et susceptible de faire de nous, dès notre jeunesse, des vaincus de la vie.

En regardant derrière moi, maintenant que mes rancunes et mes ambitions sont émoussées, je puis dire avec une parfaite sincérité que les personnes qui m'ont vraiment rendu service ne sont pas celles qui se sont appliquées à appuyer le doigt sur mes faiblesses et mes incompétences, mais celles qui, sans me prodiguer des éloges démesurés, m'ont témoigné de l'intérêt, m'ont encouragée en remarquant mes efforts et en me montrant de la confiance. Car, si avec certains caractères la confiance est dangereuse, avec un plus grand nombre elle est aussi bienfaisante, — excusez cette archi-vieille comparaison, — que la rosée du ciel. Elle relève le courage abattu, décuple l'énergie, stimule au travail,

donne un précieux sentiment de solidarité et, comme dans la vie l'essentiel n'est pas de réussir mais de tenir bon, peut-on demander davantage ?

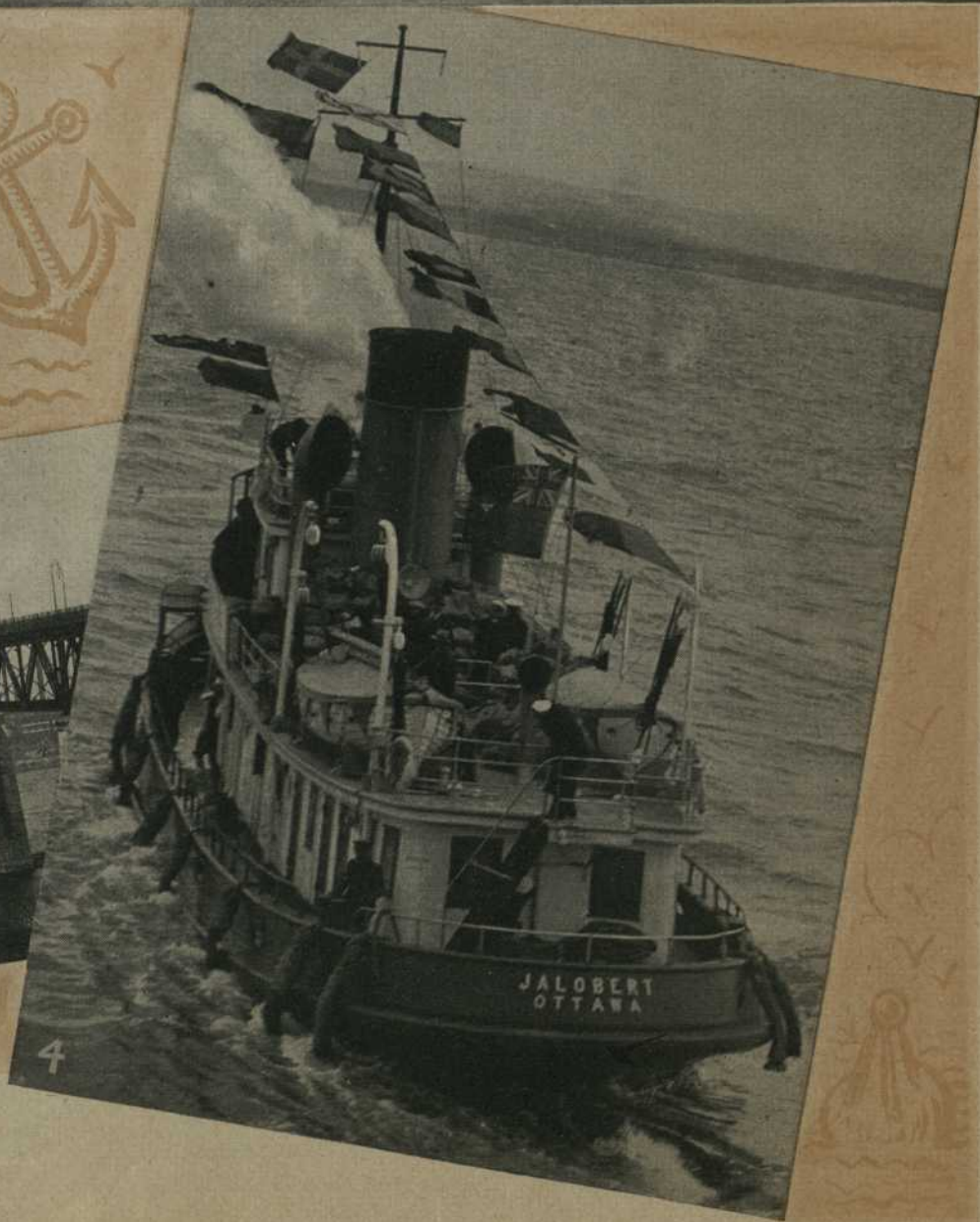
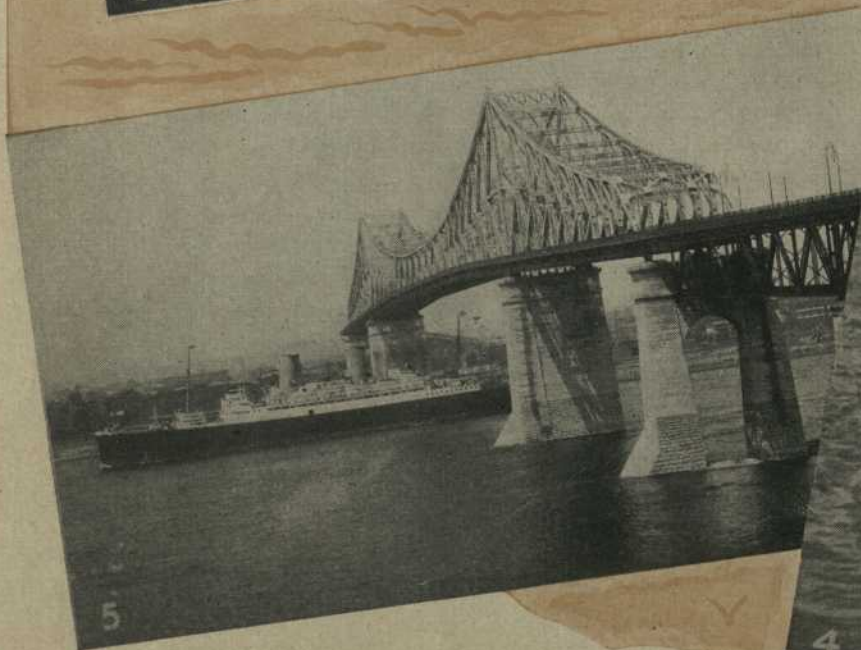
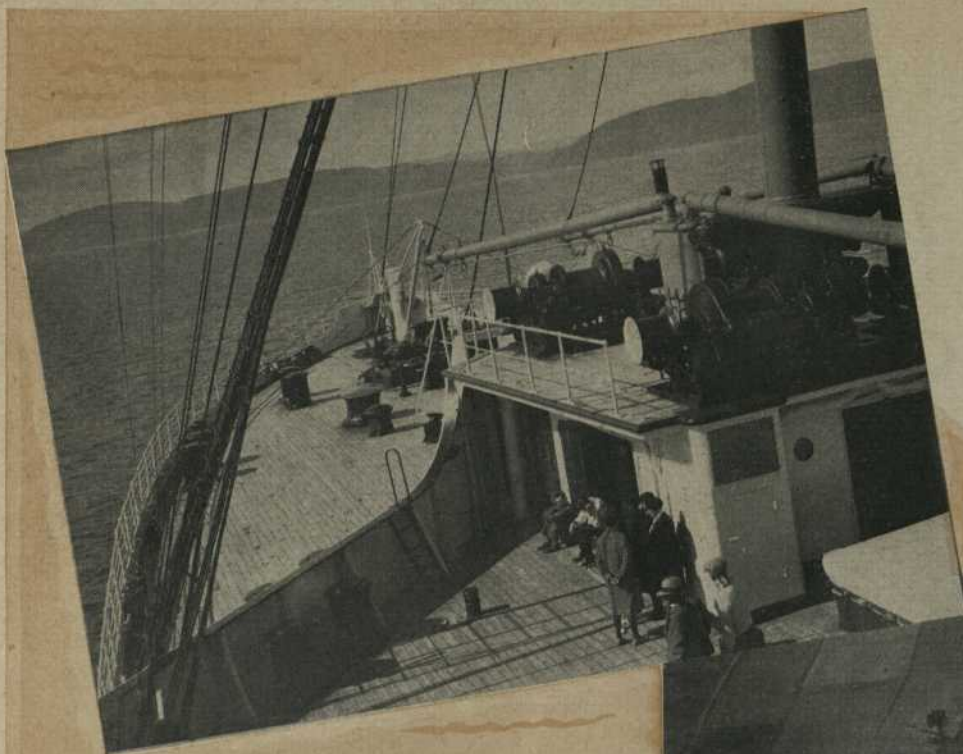
Il arrive aussi, en certains cas, que des compliments pas tout à fait mérités sont devenus par la suite des réalités. Réfléchissez un moment, chères lectrices : vous a-t-on déjà dit que vous étiez hospitalières, dévouées, généreuses et obligeantes ? Vous avez senti alors au fond de votre coeur que ces éloges étaient loin d'être exacts. Vous en avez été d'abord un peu gênées, puis vous avez éprouvé le besoin de transformer cette affirmation pour le moins hasardeuse en véritable certitude. C'est pourquoi vous avez invité une cousine de condition modeste à faire un séjour chez vous à la campagne, rendu visite à une vieille dame invalide et quelque peu radoteuse, prêté votre voiture à une amie livrée, elle et ses cinq enfants, aux horreurs d'un déménagement, ou expédié un panier de provisions à une famille pauvre. Et c'était à un petit compliment de rien du tout qu'il fallait remonter pour découvrir l'origine de cette action méritoire !

Supposez, au contraire, qu'on dise à une débutante des amabilités dans le genre de celles-ci : " Ne soyez pas si gauche. Quand vous entrez dans un salon on a toujours peur que vous renversiez un objet sur votre passage. " Ou encore : " Surtout n'ayez pas l'air figée, ne soyez pas timide, car alors vous ne serez jamais le type qui plaît aux hommes. " Et vous croyez-vous obligée de dire à une amie que : " le nouveau papier de tenture de votre salon n'avantage pas du tout vos meubles, " ou " cette nouvelle toilette n'est pas votre genre. " Vous n'êtes pourtant pas sans savoir que les moyens de cette personne sont modestes et qu'elle devra, bon gré mal gré, la porter pendant plusieurs saisons. Croyez-vous vraiment lui avoir rendu service en lui faisant une remarque aussi désobligeante ?

Sans vouloir devenir bêtes, ni même seulement bonasses, il va sans dire qu'une vision indulgente de nos semblables rend les relations familiales ou mondaines beaucoup plus agréables. Il faut avouer, d'ailleurs, que cette conception de la vie est à base de pessimisme et repose sur les deux principes suivantes : ne jamais espérer corriger les gens de leurs défauts ou de leurs manies ; ne jamais s'attendre à ce qu'ils se croient tenus de faire quoi que ce soit pour nous. Quand on a, une fois pour toutes, accepté sans amertume ni révolte ces deux faits confirmés par l'expérience, nos rapports avec autrui courent moins le risque de nous peiner ou de nous heurter.

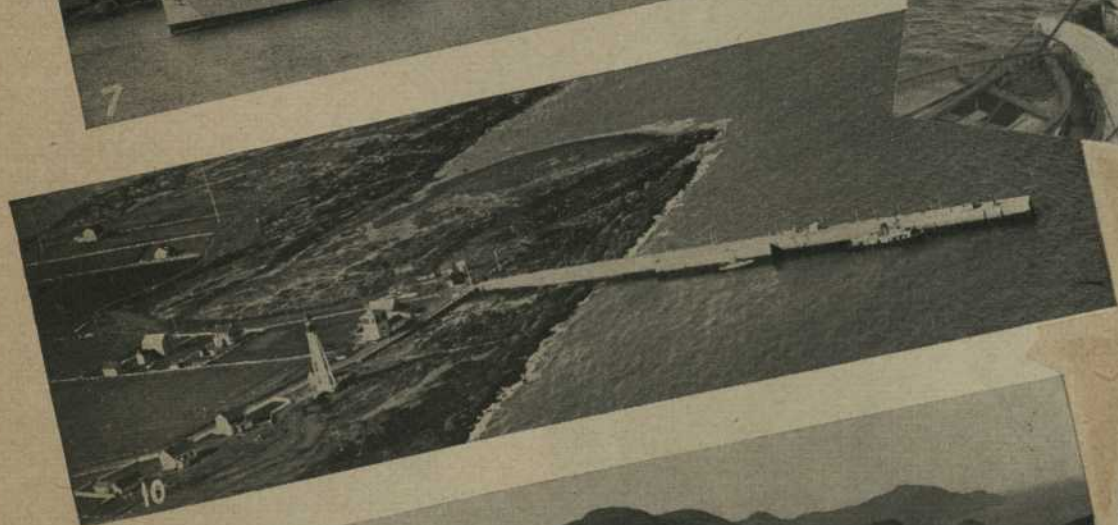
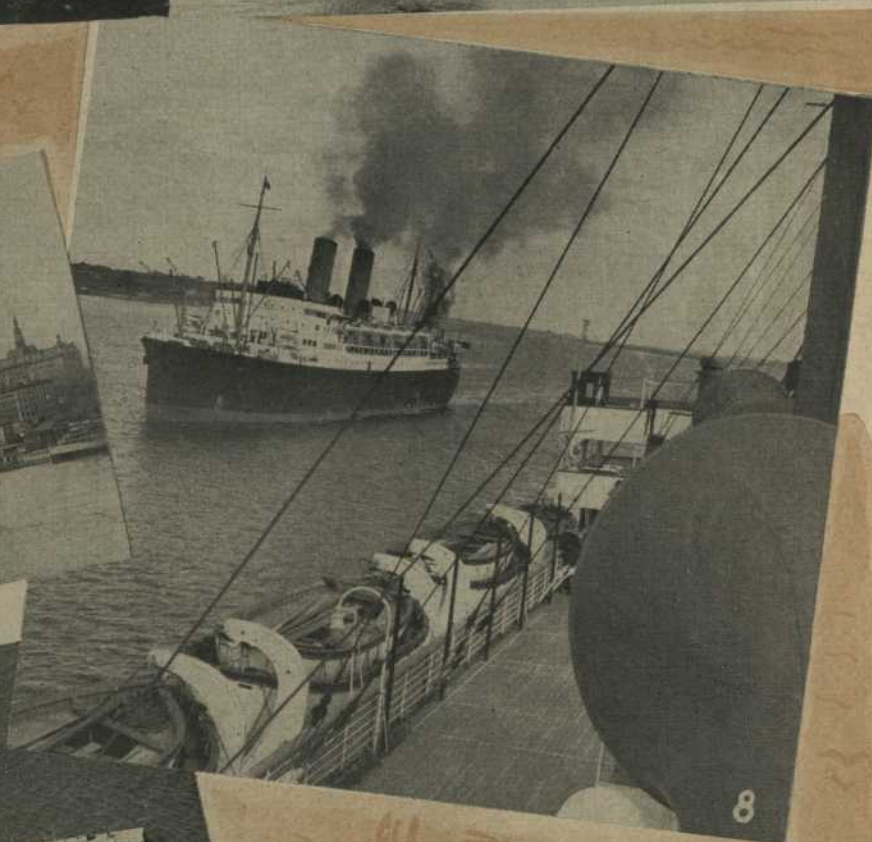
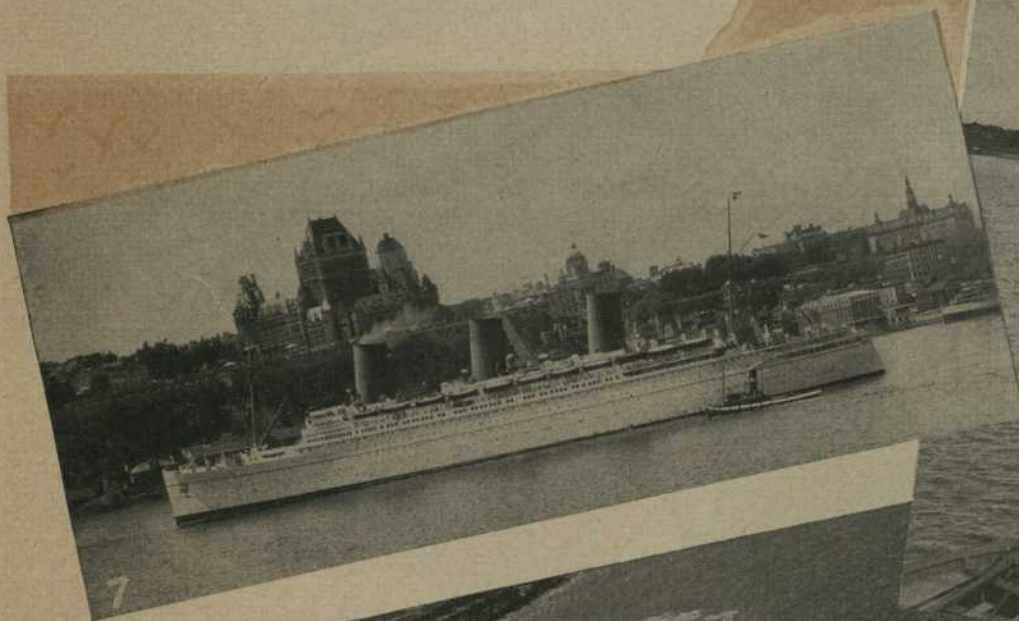
LA ROUTE *du St-Laurent*

1. Un navire passant au large de la côte Nord du St-Laurent ; 2. Un village entre Montréal et Québec ; 3. La dernière terre avant de prendre la mer ; 4. Le bateau des pilotes à la Pointe-au-Père ; 5. Un paquebot passant sous le pont Jacques-Cartier, à Montréal ; 6. Le *Duchess of Bedford* sous le pont de Québec ;



7. L'*Empress of Britain* arrive à Québec ; 8. Deux paquebots se rencontrent sur le Saint-Laurent ; 9. Un transatlantique va s'engager dans le lac Saint-Pierre ; 10. Le phare et le quai de la Pointe-au-Père ; 11. Les collines du Bic. (Photos du *Pacifique Canadien*)

LE SAINT-LAURENT n'est pas comme ces fleuves nains des « vieux pays ». Drainant la moitié du vaste Canada, il s'épanouit en un long estuaire puis en une véritable mer intérieure. Pour en comprendre vraiment la puissance, il faut l'avoir vu à bord d'un de ces paquebots qui partent de Montréal : à mesure que le navire descend dans le chenal sinueux, les rives s'élèvent graduellement jusqu'aux falaises de Québec ; et nous longeons ensuite l'île d'Orléans festonnée d'arbres et quadrillée comme une catalogue, le cap Tourmente et toute une kyrielle de falaises rognées, l'île aux Coudres verdoyante et piquée de maisons blanches, le gouffre de la baie Saint-Paul ; à la hauteur du Saguenay gobe-touristes, le navire oblique vers la rive sud ; peu à peu la côte nord s'estompe ; à droite, ce sont des montagnes de plus en plus hautes et, en entrant dans le golfe, la courbe ravinée de la Gaspésie avec ses petits havres et ses barques.



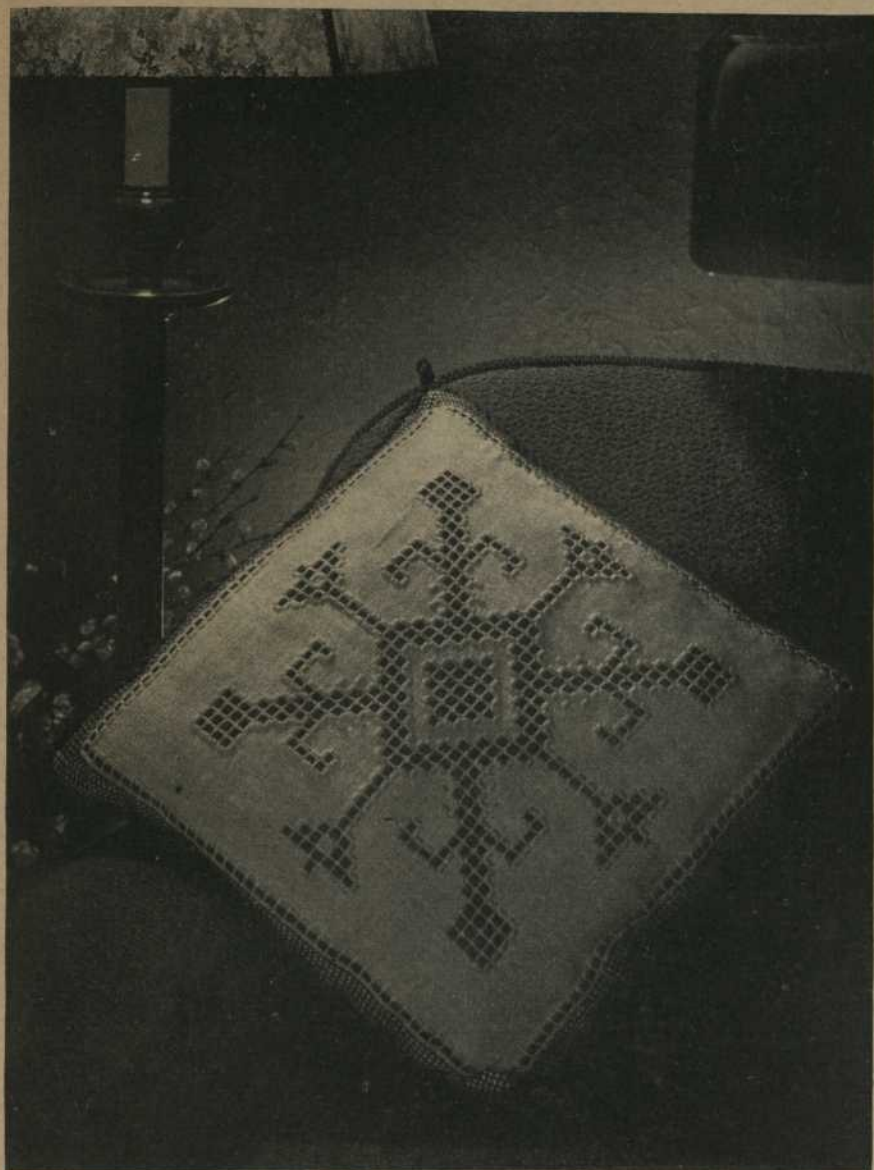
L'AMOUR

a son côté joyeux



POÈTES et romanciers nous montrent trop souvent des amoureux malheureux et nostalgiques ; l'amour est-il chose si amère ? Aimer sans larmes, joyeusement, avec quiétude, n'apporte-t-il pas plus de contentement ? Jugez-en par ces quelques photos qui n'inspirent pas la mélancolie ni le romantisme fatigué...

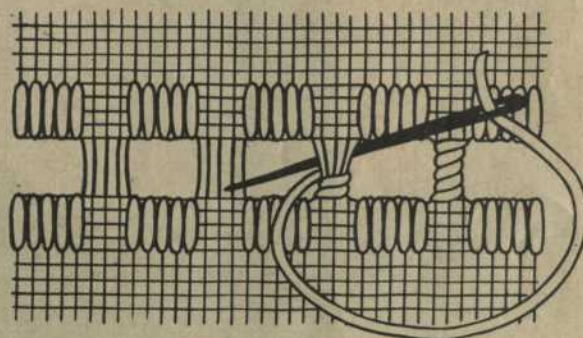
1. ANNIE DUCAUX et JACQUES DUMESNIL.
2. NITA RAYA et TINO ROSSI
3. MILA PARELY et SERGE ROLLEN
4. YVONNE PRINTEMPS et PIERRE FRESNAY
5. TANIA FEDOR et FERNANDEL



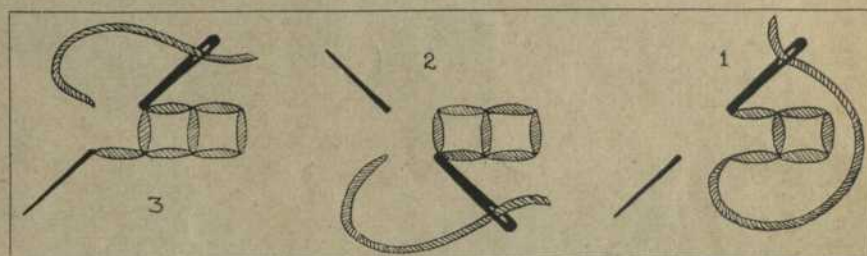
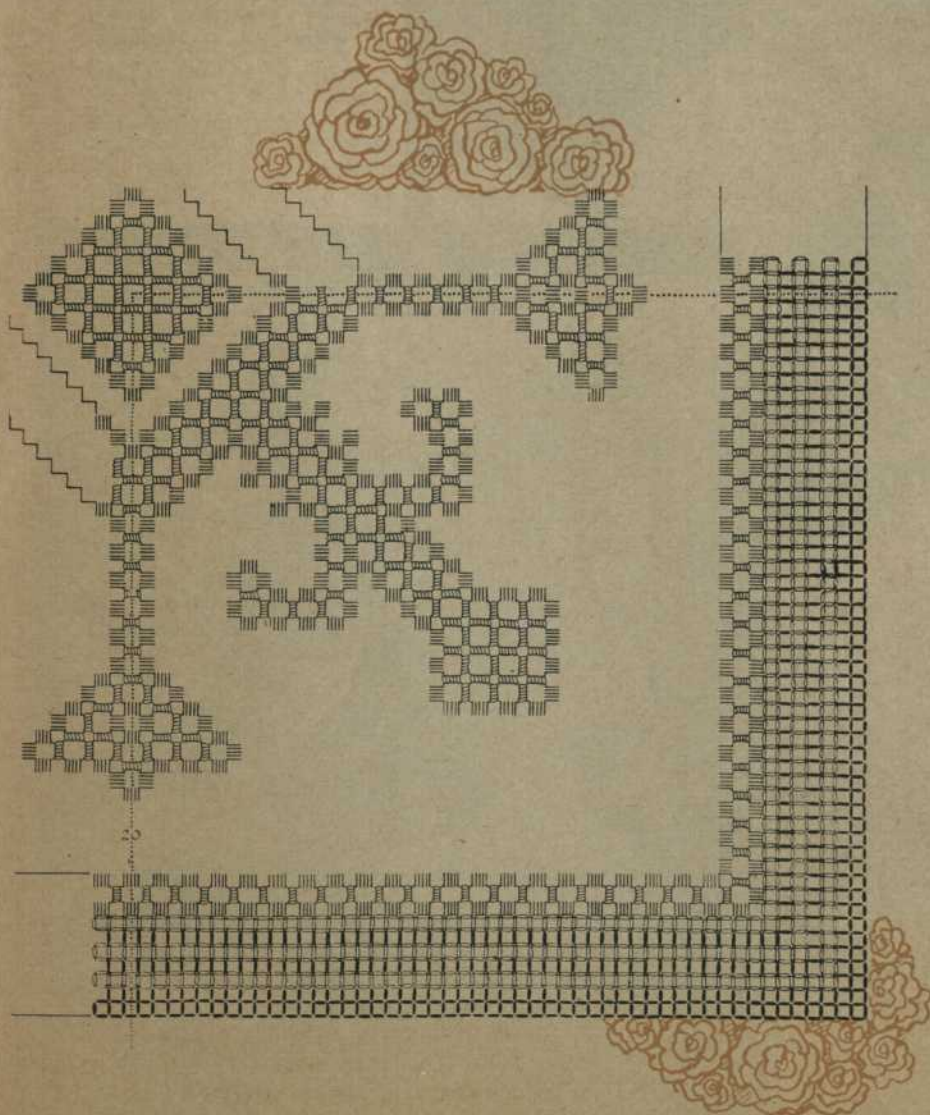
COUSSIN en broderie norvégienne

MATERIEL REQUIS

- 17 écheveaux de Coton en Brins ANCHOR F. 731
(Vert Émeraude Foncé)
- 12 écheveaux de Coton en Brins ANCHOR F. 444
(Jaune Brun)
- 4 écheveaux de Coton en Brins ANCHOR F. 408
(Vert Gobelins Foncé)
- 2 morceaux de satin vert foncé 24" x 24"
- 1 morceau d'étamine 24" x 24" (14 brins au pouce)
- 1 bobine de fil "Sheen" de Coats de même couleur que l'étamine.
- Une aiguille à tapisserie de Milward, No 19



Barrettes au point de surjet.



Point quadrillé.

PASSER un fil au milieu du canevas dans les deux sens. Voir diagramme No 1 pour la disposition des couleurs et des points.

Le diagramme donne un quart du dessin (compris dans la ligne pointillée) et le nombre de fils entre le motif du milieu et la bordure. Les parties ombrées indiquent les endroits où les fils doivent être coupés et tirés. Couper 4 fils et en laisser 4 alternativement. Faire tous les carrés pleins avant de couper les fils. Les carrés pleins consistent en 5 points passés par-dessus 4 fils dans les deux sens du tissu, un point entre chaque fil. Faire 4 rangs de points quadrillés ajourés tout le tour, tra-13 brins de coton de vert émeraude et coudre tout le tour du entre chaque rang. Faire un rang de points simples entre les rangs de points ajourés.

MONTAGE

Doubler le dessus de canevas du coussin avec l'un des morceaux de satin vert et couvrir l'envers du coussin avec l'autre morceau, en le cousant aussi près que possible du bord extérieur du contour au point quadrillé. Faire une cordelière avec 13 brins de coton de vert émeraude et coudre tout le tour du coussin à points perdus; dans chaque coin, faire des bouclettes de 1".



Connaissez-vous **OLYMPE BRADNA?**

Etoile à dix-sept ans. — Elle termine ses études aux studios Paramount. Olympe Bradna désire visiter le Canada. — Son amour de l'étude.

par Louise GILBERT-SAUVAGE
 (Correspondante du "Samedi" à Hollywood)



1. Olympe Bradna et son perroquet "Mimi" qu'elle a rapporté de France.

2. Cette photo fut prise lorsque la jeune artiste reçut ses diplômes universitaires aux Etats-Unis.

3. Très sportive, Olympe s'est fait construire une vaste piscine où elle s'entraîne au plongeon.

4. Vedette à dix-sept ans, Olympe Bradna reçoit un énorme courrier; malheureusement elle ne peut répondre qu'aux lettres de ses intimes.



C'EST à l'heure du lunch que j'ai rencontré pour la deuxième fois la jeune actrice française. Coiffée d'un bonnet normand à la Chaperon Rouge et vêtue d'une de ces nouvelles créations dite robe paysanne, Olympe me sembla ce jour-là plus captivante que la première fois, alors que je ne l'avais qu'entrevue.

« En vérité », m'avoua son directeur qui déjeunait avec nous, « cette jeune étoile possède toutes les qualités qui font la renommée de vedettes beaucoup plus âgées. Son amour de l'étude et sa pondération contribuent à hâter son ascension vers les sommets de l'art. »

« Si j'étais plus jeune », continua-t-il, « il me serait facile de devenir sérieusement amoureux de notre gentille amie. Elle est simple et possède cette coquetterie inconsciente, innée chez les Françaises, qui fait qu'elles sont naturellement attrayantes sans se donner la peine d'être jolies. »

Avec son nouveau film : *Stolen Heaven*, Olympe Bradna est classée « étoile ». Elle vient en plus de terminer ses études de latin, de français et d'anglais aux studios Paramount. Le jour de la collation des diplômes, elle m'avoua qu'elle avait bien conscience de son ignorance malgré ses parchemins et que son désir était de continuer à étudier.

— Et depuis quand avez-vous ainsi le goût de l'étude ? lui demandai-je.

— Sans doute depuis mon plus jeune âge. Je suis née, voyez-vous, dans une loge de music-hall où chacun me souriait en répétant son rôle. C'est ainsi que j'ai appris les premiers pas de danse, en regardant faire les autres.

« Mon père faisait de l'acrobatie et je m'appliquais à devenir aussi habile que lui. Entre les leçons de danse, mon passe-temps favori était la lecture. Ce que j'en ai lu des bouquins alors, souvent sans les comprendre ! »

« A douze ans, j'étais pensionnaire des *Folies Bergères*. Et presque tout de suite je signais un contrat pour l'Amérique, Hollywood, le cinéma enfin. Je ne fus pas satisfaite de mon premier film : *Souls of Sea*. Je préfère le dernier dans lequel mon directeur m'a un peu plus guidée. Je n'aime pas à être laissée à moi-même, j'aime la critique, car l'on y apprend quelque chose, et je sais que je suis à l'âge d'apprendre. J'espère que je jouerai un jour le rôle de *La Dame aux Camélias*. Et j'aimerais aussi interpréter le magnifique rôle de *Jeanne d'Arc*. »

— Il me semble que vous incarneriez une pucelle d'Orléans parfaite.

— Pour le moment je désire voyager, car avec la lecture, le voyage est ma distraction préférée.

— Projetez-vous un prochain voyage en France ?

— Oui, je voudrais revoir mon pays, la France que j'ai quittée il y a quatre ans. Puis, j'étudierai les mœurs des autres pays, tout en me familiarisant avec les grands classiques français. Puisque l'on ne peut tous les jours être en voyage, il n'est rien de plus intéressant, me semble-t-il, que de visiter par l'étude les contrées lointaines, les divers pays que l'on connaît si mal. Je crois qu'une femme n'a plus le droit de rester ignorante de la situation politique ou économique, non seulement de son propre pays, mais des principales nations du monde. Tous les problèmes d'actualité sont des choses auxquelles chacun de nous doit s'intéresser.

— Vous feriez une excellente rédactrice d'éditoriaux.

— J'aurais beaucoup aimé la profession de journaliste si je n'avais pas déjà ma carrière.

— Et cette voix d'or que l'on vous a découverte ?

— Je crois bien que l'on me guidera vers l'opéra. Ce qui me rend très heureuse. Je n'avais jamais rêvé me rendre jusque-là.

— Avez-vous l'intention de vous fixer aux Etats-Unis ?

— J'aimerais tourner quelques films en France, afin d'avoir l'occasion d'y demeurer quelques mois par année. J'étais si jeune lorsque j'en suis partie que je ne veux pas demeurer trop longtemps étrangère à mon pays. Puis, je désire connaître le Canada, Québec dont on m'a dit beaucoup de bien. Est-il vrai que votre province française est une copie de celles de France ?

— A peu près. Le vieux Québec a conservé son visage français. Dans la Gaspésie, la Baie des Chaleurs, la vieille Acadie, il se trouve des villages où tout est resté français. Je crois que, partout dans la province de Québec, vous vous sentirez en terre française et que vous découvrirez en général chez les Canadiens-français les sentiments et les goûts qui nous rattachent à la vieille France.



5



6



7

5. Ce n'est pas pour le photographe qu'Olympe se mêle de jardinage ; c'est pour elle un véritable sport.

6. La jeune Française dans le salon de la villa qu'elle habite avec ses parents, dans la banlieue de Hollywood.

7. Cette villa n'a nullement les prétentions d'un château ; c'est une simple maison de bois entourée d'un parc fleuri et bordé d'arbres.

LES BEAUX ATOURS D'AUTOMNE



Simplicity
2863

2863 — Manteau princesse pour gr. 14 à 42. Pour un 16 : $3\frac{1}{4}$ v. de 54". Col de fourrure : $\frac{1}{2}$ v. de doublure de 35"-39" ; $\frac{1}{2}$ v. d'entredoublure de flanelle de 54". Doublure du manteau : $3\frac{1}{2}$ v. de 35" ou $3\frac{3}{8}$ v. de 39" ; entredoublure : $2\frac{1}{2}$ v. de 54". $1\frac{3}{8}$ v. de canevas de 24" ou $1\frac{3}{8}$ v. de mousseline de 35". 25 cents.

Simplicity
2872

2872 — Robe deux-pièces, gr. 12 à 40. Pour un 14 : $3\frac{3}{8}$ v. de 39" ou $2\frac{3}{8}$ v. de 54". $\frac{1}{2}$ v. de contrastant de 35"-39". Une fermeture-éclair de 7" et une autre de 15". 25 cents.

Simplicity
2876

2860 — Jupe avec bretelles, et blouse, gr. 10 à 18. Pour un 10 : la blouse, $1\frac{3}{4}$ v. de 35" ou $1\frac{3}{4}$ v. de 39" ; la boucle, $\frac{5}{8}$ v. de ruban de $1\frac{1}{2}$ ". Jupe avec bretelles : $1\frac{7}{8}$ v. de 39" ou $1\frac{1}{2}$ v. de 54". Fermeture-éclair de 7". 25 cents.

2876 — Robe charmante pour gr. 12 à 40. Pour un 18 : $3\frac{7}{8}$ v. de 39" ou $2\frac{3}{4}$ v. de 54". Fermeture-éclair de 9". 20 cts.

Simplicity
2864

2864 — Jolie robe de jeune fille, gr. 12 à 20. Pour un 17 : $3\frac{1}{2}$ v. de 35", $3\frac{1}{4}$ v. de 39" ou $2\frac{1}{2}$ v. de 54" ; le collet : $\frac{1}{4}$ v. de 35"-39". Ceinture de votre choix. Fermeture-éclair de 6" pour le devant ; une autre de 9" pour le côté. 20 cents.

La Fille du Doyen

(Suite de la page 20)

monsieur à qui appartient ce chien blanc qui a fait cette découverte. Il est de Scotland Yard. Ces gens-là assurent que le bijou a été mis en gage par un jeune homme qui a donné le nom de Geoffrey Fernell.

Geoffrey garda quelques instants l'immobilité d'une statue, puis jeta sa raquette sur une chaise.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il.

— Nous ne savons pas encore, interrompit le duc, si nous devons nous fâcher ou croire que ces braves gens sont pris de folie. Quel est ton avis ?

Lord Geoffrey ne répondit pas. Il garda le silence une minute, les mains dans ses poches, puis il se tourna brusquement vers Florence.

— Croyez-vous que c'est moi qui ai pris votre pendentif ? demanda-t-il.

Elle lui fit face avec courage.

— Oui, répondit-elle. Je n'avais pas besoin de vêtement, vous avez voulu absolument aller chercher ma cape et quand vous me l'avez enlevée, j'ai senti vos doigts sur le fermoir du pendentif. Vous avez emporté la cape et je crois que le bijou était dedans. En tout cas vous êtes allé à Londres le lendemain et le pendentif a été découvert : il avait été mis en gage pour mille livres à votre nom.

Il la regarda fixement et semblait avoir oublié la présence des autres.

Florence soutint ce regard sans broncher.

— Si vous me soupçonniez, pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? demanda-t-il.

Elle hésita.

— C'était la première fois que je venais ici, expliqua-t-elle. Je ne voulais pas faire des histoires. J'espérais que mon pendentif me serait rendu.

— Je crois, suggéra la duchesse avec hauteur, que mieux vaut mettre fin à ce désagréable entretien. Avez-vous encore quelque chose à demander à mon fils ?

Goade, qui caressait Flip, intervint.

— J'aimerais, si vous le permettez, lui poser une simple question, dit-il. Je voudrais lui demander s'il a volé le pendentif de miss Followay.

— Je croyais que vous le saviez déjà, répondit Geoffrey. Oui, je l'ai volé.

— Et vous l'avez mis en gage à Holborn ?

— C'est exact.

Il y eut un silence profond. Le doyen lui-même était accablé de surprise. La duchesse avait perdu l'usage de la parole ; le duc, bouche bée, contemplait son fils.

— Puis-je vous demander pourquoi vous l'avez volé ? continua Goade.

— J'avais besoin d'argent, répondit brièvement l'accusé.

Le jeune homme se tourna vers son père et sa mère complètement effondrés.

— Je suis désolé d'avoir agi ainsi, répliqua-t-il, mais, après tout, je ne suis pas le seul à blâmer. Je vous ai écrit maintes et maintes fois, père ; je vous ai dit qu'il m'était impossible de garder mon rang avec une pension de deux mille livres. Il me fallait à tout prix mille livres, et j'ai cru que j'avais le moyen de me les procurer sans aucun risque. J'avais l'intention de rendre le bijou à miss Followay plus tard.

La duchesse, les yeux hagards, semblait avoir perdu la raison.

— Tu as volé ! murmura-t-elle.

Geoffrey ! Mon fils ! Tu as volé cette fille !

— Le bijou sera rendu, annonça le duc d'une voix tremblante.

— Ça ne suffit pas, dit Florence, froidement. Vous ne savez peut-être pas pourquoi lord Geoffrey a voulu que je sois invitée chez vous. Je vais vous le dire : je l'ai vu très souvent à Londres. Depuis qu'il est ici, il a changé à mon égard. Il paraît qu'il est amoureux d'une jeune actrice de Londres. Avez-vous volé mes émeraudes pour lui faire des cadeaux, lord Geoffrey ?

Le jeune homme se tourna vers la porte.

— Je commence à avoir assez de cette histoire, déclara-t-il.

Il allait quitter la pièce, mais Goade intervint.

— Je ne puis vous permettre de sortir, lord Geoffrey, annonça-t-il.

— Que voulez-vous dire ? s'écria la duchesse.

— Madame, répliqua gravement Goade, votre fils avoue qu'il a commis un vol. Si miss Followay veut porter plainte...

— Porter plainte ? cria la duchesse.

— Porter plainte ? gémit le duc.

— Pourquoi pas ! riposta Florence. Votre fils s'est très mal conduit avec moi ; il m'a comblée d'égards à Londres, et ici il a fait comme si je n'existais pas. Je ne vois pas pourquoi je ne porterais pas plainte.

Lord Geoffrey s'approcha d'elle :

— Si vous voulez bien me le permettre, dit-il en se tournant vers son père, je discuterai cette question avec miss Followay. Je donnerai ma parole d'honneur à ce monsieur, ajouta-t-il en indiquant Goade d'un geste, de ne pas quitter la maison.

L'inspecteur ouvrit la porte et les deux jeunes gens sortirent ensemble.

La duchesse jeta un regard suppliant au doyen :

— Monsieur le doyen, supplia-t-elle, ajoutez vos prières à celles de mon fils. Persuadez à votre fille de ne pas se montrer inexorable. Si Geoffrey a vraiment pris le pendentif, il l'a fait par plaisanterie.

— Dans ce cas, il ne l'aurait pas mis en gage, fit observer le doyen.

Il y eut un silence embarrassé, puis la porte s'ouvrit. Florence et lord Geoffrey entrèrent. Le jeune homme semblait rasséréné.

— Tout est arrangé, déclara-t-il. Florence reconnaît que c'était une plaisanterie. Elle accepte de ne rien dire. Demain la *Morning Post* annoncera nos fiançailles.

La duchesse jeta à Florence un coup d'œil méprisant.

— Voici donc votre prix ! s'écria-t-elle.

Le doyen se leva avec dignité.

— Votre Honneur, dit-il, si vous le prenez ainsi...

Le duc intervint :

— Ma femme a eu un petit mouvement d'humeur, expliqua-t-il. Tout vaut mieux que ce qui aurait pu arriver. Ma chère enfant, continua-t-il en prenant la main de Florence, je vous souhaite beaucoup de bonheur... Geoffrey, je vous félicite.

Geoffrey posa la main sur l'épaule de son père et murmura un mot à son oreille. Le duc fit un signe affirmatif.

— Je verrai mon homme d'affaires demain, promit-il. Tu auras une maison à Londres et un revenu convenable.

Le capitaine Faulkner se leva. Goade l'imita. Le duc le regarda anxieusement.

(Suite à la page 40)

La Propreté

EST INTIMEMENT LIÉE AU CHARME



LE CHARME féminin est presque indéfinissable. D'abord il y a cette fraîcheur si délicate qui est l'apanage de toutes les jeunes filles et de toutes les épouses vraiment heureuses. Car les maris ne manquent pas de remarquer la moindre négligence dans la propreté intime de leurs femmes, et ils s'en offusquent. Trop de femmes ne comprennent jamais que la fraîcheur si naturelle de leur jeunesse, exige des soins constants, si elles veulent la conserver. Une douche de propreté faite avec du désinfectant "Lysol", dilué dans une quantité d'eau appropriée, est une habitude d'hygiène fréquente et régulière chez les femmes modernes et difficiles à contenter. Elles savent qu'une solution de "Lysol" nettoie complètement et désodorise d'une façon sûre. Beaucoup d'hôpitaux emploient "Lysol" ; beaucoup de médecins le recommandent pour l'hygiène féminine. Les instructions complètes sont données sur chaque bouteille... dans toutes les pharmacies. Essayez aussi le Savon Hygiénique Lysol pour les mains et le visage. Il nettoie et désodorise.

Il faut que vous lisiez ces six raisons pour lesquelles "Lysol" est recommandé pour votre hygiène intime — pour vous assurer la propreté intime.

1 — Non caustique... "Lysol", en solution appropriée, est doux. Il ne contient aucun alcali caustique nuisible.

2 — Efficacité... "Lysol" est un germicide puissant, qui agit d'une façon pratique et qui est efficace en présence de toute substance organique (telles que poussière, mucosités, sérosités, etc.)

3 — Diffusion... La solution "Lysol" se diffuse bien et, pour ainsi dire, va dénicher les germes.

4 — Economie... "Lysol", étant concentré, une solution convenable pour l'hygiène féminine coûte seulement environ un sou.

5 — Odeur... L'odeur du "Lysol" disparaît après l'usage.

6 — Stabilité... "Lysol" garde toute sa force, qu'importe combien de temps vous l'avez ou combien de fois vous débouchez la bouteille.



Ce que toute femme devrait savoir
ENVOYEZ CE COUPON POUR RECEVOIR
LA BROCHURE "LYSOL"

Lysol (Canada) Limited,
Dépt. 10 LS 22,
Toronto, Ontario.

Veuillez m'envoyer la brochure gratuite intitulée "Lysol vs. Germes", dans laquelle il est question des nombreux usages du "Lysol".

Nom _____

Rue _____

Ville _____ Province _____



Les deux jeunes filles se regardèrent et jetèrent un cri de surprise.

Mortes et Vivantes

par Charles Mérouvel

Dessin de SAINT-LOUP

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Blanche de Charnay appartient à une vieille famille de l'aristocratie. Cette demoiselle retient l'attention moins par sa richesse que par sa beauté et son intelligence. Elle a donné son cœur à Georges Dambert. L'amour pousse à commettre bien des bêtises. Quand on a pour soi la jeunesse et l'enthousiasme, on comprend aisément qu'une Blanche de Charnay puisse s'éprendre d'un Georges Dambert. Ce n'est que trop tard qu'ils s'aperçoivent de la faute commise. A Blanche séquestrée, Georges offre la fuite et le mariage. Mais Gilles Pourcain, régisseur du domaine de Boissy et du château de la Jonchère, surveille les tourtereaux. Par ordre de la duchesse, mère de Blanche, il prépare à Georges une surprise...

A la suite d'une entrevue avec Blanche, Georges est attaqué par deux chiens. Il les tue au cours d'une bataille sanglante. Gravement blessé lui-même, il est recueilli par M. de Vaunoise, et soigné par le major Campayrol, un médecin de campagne doublé d'un aventurier peu scrupuleux.

Le major Campayrol est un être abject, un criminel; sans conscience, prêt à vendre son âme au diable pour un peu d'argent et ne respectant rien. Lui et Vaunoise conspirent pour mieux tromper et Blanche de Charnay et Georges Dambert. Campayrol, expert en faux, contrefait les lettres des deux amoureux et promet à la duchesse, moyennant finance bien entendu, un dévouement aveugle.

La duchesse, secondée par le major Campayrol, fait accroire à Blanche que les deux enfants sont morts. La vérité, c'est qu'on les a fait enlever. Quant à Campayrol, il pactise avec Vaunoise et arrange un mariage avec Blanche. La duchesse, tardivement repentante, meurt d'une mort affreuse lors de l'incendie du château de Boissy.

Les deux petites filles que Blanche de Charnay croit mortes sont pourtant vivantes. Elles ne se connaissent pas. L'une est une petite ouvrière, l'autre une artiste illustre. Les deux sont d'une éblouissante beauté. Leur vie à chacune est un roman passionnant.

Georges Dambert, qui a fui la France pendant de nombreuses années, a fait en Amérique une fortune colossale. Il revient au pays afin de retrouver ses filles et afin d'éclaircir le mystère qui a été la tragédie de sa vie...

AU CONTRAIRE... Elle devenait un but pour sa vie qu'il trouvait si vide dès que son amour, son unique passion, ne la remplissait pas.

Et puis il y avait l'autre amour, tout puissant aussi, celui de ces enfants perdues qu'il fallait chercher et qu'il retrouverait, il s'en croyait certain.

D'ailleurs n'obtiendrait-il pas dans le pays même, avant de se mettre à leur poursuite, des indices précieux qui lui permettraient de marcher droit, à l'aide d'un fil d'Ariane, et d'arriver sûrement au but?

Les vieux proverbes résument le bon sens de tous les siècles.

Il n'y a pas de feu sans fumée.

Le feu de la Jonchère avait dû être aperçu de quelques points du pays. On n'enlève pas, deux enfants sans laisser au moins quelques traces de leur passage.

Preuilly était le bourg le plus rapproché de la vieille et imposante demeure des Charnay.

Georges Dambert voulait fouiller Preuilly avant de regagner Paris.

Il y arriva vers minuit.

Preuilly dormait profondément.

Vous n'auriez pas aperçu une lueur aux fenêtres, pas une chandelle dans les étables, pas un passant dans l'unique rue du bourg. Où aller?

Au Soleil-d'Or Les voyageurs qui se remisaient à Preuilly de jour ou de nuit n'avaient pas le choix du gîte.

A minuit, le Soleil-d'Or ronflait, obscurément, comme les autres maisons du voisinage.

Les deux rosses de la calèche vinrent donner d'elles-mêmes dans la grande porte.

Le cocher, aux trois quarts endormi sur son siège, s'éveilla en sursaut et fit claquer son fouet.

On entendit dans la cour des sabots traîner sur le pavé; une voix enrouée grommela: On y va. Des barres de fer furent tirées à l'intérieur, et les deux battants s'écarterent en rabotant le sol de leurs planches vermoulues.

Tous les loueurs de Châteauroux connaissent le Soleil-d'Or de Preuilly et tous y sont connus, mais à minuit les conversations manquent d'entrain.

— C'est toi, Louis? dit le garçon d'écurie au conducteur.

— Oui, un voyageur que je vous amène...

Le cocher descendit lourdement de son siège, et glissa dans l'oreille du garçon ces mots encourageants:

— Et un calé, ma vieille!

— Bon.

Le conducteur, excité par les pourboires qu'il avait déjà reçus et par ceux qu'il espérait, se mit à la recherche d'une chambre pour son client.

"L'INDIGESTION ACIDE" DISPARAIT VITE

SI, AU MOYEN DU LAIT "PHILLIPS", ON ALCALISE
L'EXCÈS D'ACIDITÉ STOMACALE.



**SYMPTÔMES DE
L'INDIGESTION ACIDE**

Douleurs après les repas	Insomnie
Indigestion	Acidité buccale
Nausée	Aigreurs
Inappétence	d'estomac
Défaillance	Maux de tête fréquents

IL est clair que, plus l'acidité stomacale est négligée, plus elle devient grave — et plus il est difficile de s'alcaliser. Il sera donc sage d'agir dès les premiers maux.

Pour soulager, et enrayer, les nausées, aigreurs, dérangements et gaz d'estomac, il faut alcaliser immédiatement.

A cette fin, 2 comprimés de Lait de Magnésie Phillips (ou 2 cuillerées à thé du liquide, qui auront le même effet alcalisant) agiront en un tournemain.

Un soulagement vraiment extraordinaire se manifeste presque immédiatement — maux de tête, haleine fétide, douleurs — tout le cortège de l'acidité stomacale est bientôt oublié. On se sent tout revivifié!

On devrait toujours avoir sur soi cet alcalin — commodément présenté sous

forme de comprimés aromatisés à la menthe. Exigez la Marque PHILLIPS — 25¢ les 30.

SOUS FORME DE COMPRIMÉS

Chaque petit comprimé est l'équivalent d'une cuillerée à thé de véritable Lait de Magnésie Phillips.



FABRICATION CANADIENNE

Lait de Magnésie PHILLIPS

Souffrez-vous d'Indigestion — Essayez le Sirop BEE HIVE

Savez-vous que le Sirop Bee Hive, outre qu'il est le plus facile à digérer de tous les produits sucrés, vous aide vraiment à digérer tout votre repas? Le Bee Hive anime les estomacs paresseux — vous fournit



de l'énergie. Une bonne façon de découvrir cela vous-même, c'est d'essayer le Sirop Bee Hive, le matin, pour sucrer votre souper et autres céréales. Achetez-en une boîte de 2, 5 ou 10 livres. L

SOULAGE LES YEUX FATIGUÉS

● Pourquoi tolérer la fatigue des yeux ? Murine soulage et rafraîchit les yeux fatigués, brûlants — leur redonne de l'éclat et de la vivacité. Facile à appliquer, matin et soir.



MURINE
POUR VOS YEUX

DANS TOUTES LES PHARMACIES

MAINTENANT 15 COMPRIMÉS AU MÊME BAS PRIX VOUS ÉPARGNEZ 20% et

SOULAGEZ PROMPTEMENT

MAUX DE TÊTE

NÉURALGIES DOULEURS RHUMATISMALES OU PÉRIODIQUES - LA GRIPPE LES RHUMES, ETC.

en Prenant toujours
COMPRIMÉS ANTI-DOULEURS

di-so-ma

AUSI EN FORMAT ÉCONOMIQUE DE 100 COMPRIMÉS

POINTS NOIRS

Ne pressez pas les points noirs — faites-les dissoudre. Achetez dans n'importe quelle pharmacie deux onces de peroxyde en poudre et frottez-en doucement les points noirs avec un linge mouillé d'eau chaude. Cette méthode sûre les dissout et les fait disparaître. Ayez un teint de Hollywood.

Agents demandés pour vendre des cravates. Profits de 140%. Nous avons un choix très considérable. Les prix les plus bas. Commandes remplies par retour du courrier. Échantillons gratuits. Ontario Neckwear Company, Dépt. 23, Toronto.



Poils PARTIS Figure Lèvres Menton Bras Jambes

Heureuse ! J'avais de vilains poils... ça m'enlaidissait... et je me décourageais. J'essayai différents produits... même un rasoir. Mais rien ne me satisfaisait. Je découvris alors une méthode simple, sans douleur, bon marché. Elle réussit. Ce secret a rendu la beauté, l'amour, le bonheur à des milliers. Mon livre GRATUIT : "Comment se débarrasser des poils superflus" explique cette méthode et ses succès. Adressé sous enveloppe blanche. Aussi offre d'essai. Aucune obligation. Écrivez à Mme Ann-tie Lanzette, 93-95 rue Church, Dépt. C-811, Toronto, Canada.

Avez-vous des cadeaux à faire...

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

REMPLEZ-NOUS NOS COUPONS D'ABONNEMENT

Après quelques minutes de courses dans le logis, il dénicha une petite servante qui accourut en se frottant les yeux.

Un quart d'heure plus tard, Georges Dambert était en possession d'un local qui ne ressemblait pas au boudoir de la Jonchère où il venait d'avoir une entrevue avec madame de Vaunoise, mais dans lequel on pouvait passer une nuit sans être incommodé, si ce n'est par les incursions de ces souris qui pullulent dans les auberges de village, en dépit des chats, à cause des écuries, des greniers à fourrage, et des granges à blé.

Le voyageur ne se souciait guère de son bien-être et des questions de luxe. A la guerre, on se loge comme on peut, et la guerre commençait pour lui.

Le lendemain, dès le point du jour, il fut éveillé par le bruit des coqs, le gloussement des poules, les cris harmonieux des canards, le piétinement des chevaux dans les écuries et les allées et venues des garçons de ferme passant sur la route avec leurs attelages de boeufs conduits au labourage.

Si les soirées sont silencieuses aux champs, le matin ne leur ressemble pas.

A sept heures, Georges Dambert était sur pied et se promenait devant le Soleil-d'Or en examinant les maisons du bourg quand il fut rejoint par l'aubergiste.

Gironnet n'avait pas beaucoup changé.

Dix-huit ans ne pèsent lourdement sur la tête d'un campagnard qu'aux limites de la décrépitude et aux environs de la fin.

C'était toujours le cuisinier gras et fleuri, rond et familier, des beaux jours du major Campayrol.

Seulement ses cheveux étaient blancs sous sa calotte de chef de bonne maison dont il conservait les allures.

— Monsieur prend l'air de bonne heure, dit-il en abordant son client. Une triste capitale que Preully.

— Mais pas du tout, joli pays ! — Oh ! en été, monsieur, mais l'hiver est rude. La Brenne n'a pas bonne réputation. Monsieur voudrait peut-être y acheter quelque chose. Monsieur n'a pas l'air de voyager pour les affaires ?

Georges Dambert sourit : — En effet, dit-il. Je voyage pour mon plaisir... pour voir... Et puis, je connais quelques-uns de vos voisins... par exemple, la comtesse de Vaunoise.

— Une excellente personne, monsieur, et qui fait beaucoup de bien dans la contrée. On n'a qu'à s'adresser à elle pour obtenir tout ce qu'on veut. Au reste, c'est de famille. La duchesse, sa grand-mère, et madame la marquise, sa mère, donnaient beaucoup. Il n'y avait point de malheureux aux environs.

— Et monsieur de Vaunoise ? — L'aubergiste éluda la question ; mais à une légère grimace de ses lèvres, il était facile de voir que le comte n'était pas en odeur de sainteté auprès de lui.

— Toujours à Paris, dit-il, excepté en automne, où il amène un tremblement d'amis ; mais alors madame la comtesse n'est plus à la Jonchère. C'est un chassé-croisé.

Il baissa la voix : — Entre nous, dit-il, le ménage cloche, M. de Vaunoise fait la fête et va bon train. Il est pourtant bien heureux d'avoir épousé la demoiselle de Charnay. Il lui doit un beau cierge.

— On dit qu'il était criblé de dettes au moment de son mariage.

— Criblé, c'est le mot. Sans elle, il aurait passé un fichu quart d'heure.

Le cuisinier fit le geste de saigner un poulet.

— Il était cuit, reprit-il, comme du veau à la casserole ; mais vous comprenez, avec la fortune de la petite... c'est une autre paire de manches ! Il a beau être dépensier comme dix, il n'en veria jamais la fin.

Un corps long et mince, courbé comme un jonc, sortit d'une maison basse à l'extrémité du bourg et, se retournant vers la salle d'où il sortait donna quelques ordres à une vieille femme qui se penchait à la fenêtre.

— Tenez, fit l'aubergiste, si vous avez besoin de renseignements, vous ne pouvez pas mieux tomber. Adressez-vous à ce grand garçon que vous voyez là-bas.

— Comment s'appelle-t-il ? — Victurnien Sagot.

— Qu'est-ce qu'il fait ? — C'est le clerc de notaire.

— Ah ! — Il est aussi un peu avocat. Tout le monde le consulte, et pas de danger qu'il donne de mauvais conseils.

— C'est un honnête homme ? — Une crème, monsieur.

Victurnien causait toujours avec la femme de la fenêtre.

— C'est sa mère, dit l'aubergiste. Ils vivent tous deux dans cette petite maison.

— Il n'est pas riche ? — Oh ! monsieur, fit Gironnet, il ne le deviendra jamais... D'abord il est trop désintéressé... Il aime à rendre service et puis... on ne s'enrichit pas vite à Preully.

— Pas toujours, mais quelquefois... Le maître du Soleil-d'Or ouvrit de grands yeux.

Il ne comprenait pas.

— N'avez-vous pas eu autrefois ici un certain médecin qui s'appelait... ? — Campayrol ?

— Justement.

L'aubergiste se mit à rire.

— Je vois ce que monsieur veut dire, observa-t-il. Ce Campayrol a fait fortune, lui !

— C'est vrai... Et une belle fortune !

— Oui, puisqu'il est allé demeurer à Paris où il en coûte gros pour mener un train.

— Vous voyez donc qu'on s'enrichit chez vous, dit Georges Dambert.

— Peuh ! fit Gironnet, voyez-vous, monsieur, il ne faut pas tirer parti de l'affaire du major...

— Pourquoi ? — On ne sait pas bien au juste comment c'est arrivé...

— Vous le connaissiez ? — Il était mon pensionnaire et il avait bon appétit, je vous assure. Quelle fourchette !

— Quel homme était-ce ? — Un homme comme un autre... très gai... qui semblait très serviable... très obligeant... mais au fond...

— Au fond ? — Eh bien, je crois qu'il n'était prudent, bon de s'y fier, sans quelques petites précautions.

Le clerc avait terminé sa causerie.

Il se dirigea du côté de l'auberge avec un rouleau de papiers sous le bras.

Gironnet reprit : — Je ne devrais pas dire du mal de mes clients, mais l'argent gagné trop vite n'est pas sans occuper les langues. Le médecin s'est enrichi à la vapeur et ça donne à penser à quelques-uns. Voilà. Si le clerc voulait parler...

Victurnien était tout près des deux hommes.

Il tendit la main à l'aubergiste, en voisin.

— Va bien, ce matin, Gironnet ? — Pas mal, et vous ? — Comme d'ordinaire.

— Voilà un monsieur qui désirerait quelques renseignements sur le pays... un ami de madame la comtesse de Vaunoise.

Le clerc s'inclina.

— A votre service, monsieur, dit-il.

— Où pourrais-je vous voir, monsieur Sagot ? demanda Dambert.

— Vous savez mon nom ? — M. Gironnet me l'a dit en faisant votre éloge ; il m'assure que je peux avoir toute confiance en vous.

Victurnien s'inclina avec modestie ; une aimable rougeur colora ses joues ridées comme une vieille pomme.

— Gironnet est mon ami, dit-il, et les amis sont indulgents.

— Êtes-vous libre en ce moment ? — A vos ordres, monsieur. Si vous voulez venir chez moi, personne ne nous dérangera. Deux minutes seulement pour déposer ces papiers à l'étude et je suis à vous.

Les deux hommes s'acheminèrent ensemble vers une maison à peu près pareille à un bon presbytère de campagne, avec un étage et quatre fenêtres de façade.

Des panonceaux ornent la grille d'entrée, à droite de laquelle un bâtiment bas et long sert d'étude.

En face, une autre construction à peu près pareille contient l'écurie et la remise indispensables à la campagne au notaire qui veut soigner sa clientèle.

Victurnien s'engouffra sous la petite porte qui donne accès de la route dans l'étude.

Presque aussitôt il reparut à peu près tel qu'on l'a connu au moment où son ami Campayrol habitait Preully.

Seulement, il se voûtait et sa peau se parcheminait de plus en plus.

Il retourna sur ses pas avec l'étranger, et bientôt il arriva à la maison d'où il était sorti.

Il retourna sur ses pas avec l'étranger, et bientôt il arriva à la maison d'où il était sorti.

Un jardinet à bordure de buis l'entoure en se prolongeant à l'arrière comme un long boyau fermé de deux côtés par de grandes haies d'épines.

Le clerc ouvrit une petite porte donnant sur un corridor pavé de carreaux rouges et ensuite celle de son cabinet pavé comme le corridor et meublé d'une table de chêne, de chaises à fond de paille et d'une bibliothèque de maître d'école, ami de l'austérité simplicité des âges primitifs.

De toute évidence, le maître de ce logis n'était pas harcelé par les démons de l'envie et de la cupidité.

Il offrit une chaise à son visiteur en lui disant :

— Et maintenant, monsieur ?

XVIII

OU IL EST PROUVÉ QUE L'ORDRE EST UNE VERTU QUI RAPORTE

GEORGES DAMBERT n'était peut-être pas un aigle, mais dans ses courses à travers le monde, il avait appris à connaître les hommes.

Il devina sans peine que celui qui se trouvait en face de lui était droit et loyal.

Il lut aussi dans ses yeux une vive intelligence.

— Monsieur Sagot, commença-t-il, il y a longtemps que vous habitez Preully ?

— J'y suis né, monsieur.

— Vous avez une quarantaine d'années ?

— Quarante-sept, monsieur.

— Êtes-vous ambitieux ?

— Je ne me suis jamais interrogé là-dessus. A quoi, d'ailleurs, cela m'eût-il servi ?

— C'est donc que vous n'avez jamais eu de passion. Moi j'en ai ressentie une des plus violentes. Et pour

la satisfaire, comme il est toujours bon d'être riche, j'ai voulu le devenir.

— Et vous avez réussi ?

— Au-delà de mes espérances. Seulement je suis allé chercher la fortune très loin. J'étais comme vous né en France... et c'est en Amérique que je l'ai rencontrée.

— Mes félicitations, monsieur, mais...

— Vous voulez dire que ce que je vous raconte ne vous offre qu'un médiocre intérêt.

— Monsieur !...

— Soyez patient, je vous en supplie. Vous ne perdrez pas votre temps en m'écouter. La passion à laquelle je fais allusion m'est venue il y a dix-huit ans et quelques mois... Cette date ne vous rappelle-t-elle rien ?

Victurnien écarta les bras et son front se plissa comme celui d'un homme qui cherche une idée et ne la trouve pas.

Dambert reprit :

— J'ai oublié de vous dire le nom de cette passion. Elle s'appelle la haine. Auparavant, je n'en avais qu'une très profonde et qui était justement le contraire de la seconde. C'était un amour très profond, très inaltérable, car les années ont passé sur lui sans le diminuer, et je suis forcé de vous en désigner l'objet. La femme qui me l'inspirait s'appelait alors Blanche de Charnay. Elle est aujourd'hui comtesse de Vaunoise. Commencez-vous à comprendre ?

Le clerc s'inclina.

— Un peu, monsieur, dit-il.

— Vous penserez certainement que ce sont des secrets sur lesquels un galant homme jette un voile. Je me crois galant homme. Il faut donc que j'aie des motifs très puissants pour rompre le silence, bien que je me croie certain que vous ne trahirez pas cette confidence quand vous en saurez la cause. Ces motifs, je vais vous les faire connaître.

Le clerc s'accouda à la table, posa sa tête maigre sur ses doigts longs et décharnés et darda ses petits yeux sur le visage de l'étranger.

Le récit devenait évidemment intéressant pour lui.

Georges Dambert continua :

— En ce temps-là, j'étais étudiant en droit. Sans être riche, mon père possédait une certaine aisance. Il passait pour un des plus gros cultivateurs de Seine-et-Oise et occupait une grande ferme à Boissy. Boissy appartenait à la duchesse de la Roche-Villars. La ferme est auprès du château. J'étais donc le voisin de mademoiselle de Charnay. Il est inutile d'entrer dans les détails de notre liaison. Elle avait dix-sept ans; j'en avais vingt-trois. Il y eut de sa part un moment de faiblesse, de la mienne une minute de folie. La pauvre enfant devint enceinte. Sa grand-mère comprit tout d'un coup d'oeil. Elle l'enleva brusquement et vint la cacher à la Jonchère.

Les yeux de Victurnien s'agrandirent comme pour mieux distinguer la vérité qui éclatait devant lui.

Ces quelques mots lui donnaient la clef des événements dont jusque-là il n'avait pu pénétrer l'obscurité.

Georges Dambert fut si vivement frappé de son changement d'attitude qu'il lui posa cette question :

— Croyez-vous, monsieur Sagot, qu'il vous soit possible de me fournir quelques éclaircissements sur ce qui s'est passé alors à la Jonchère ?

— Quelques-uns... je le crois, monsieur.

— J'en étais sûr. Vous servirez en même temps la cause de madame de Vaunoise et la mienne, et cette cause est juste. Voici pourquoi : mademoiselle de Charnay est accouchée dans la nuit du cinq au six janvier 1868 de deux petites filles.

— En effet, monsieur.

— Vous le saviez ?

— Je l'ai su quelques jours après.

— Ce fut le docteur Campayrol qui assista à cette naissance.

— C'est vrai.

— Il vous l'a dit ?

— Non, mais j'en suis certain.

— Ces filles étaient vivantes. Par quel subterfuge a-t-on persuadé le contraire à la mère ? Je l'ignore; mais elle a cru à leur mort. Elle y croyait encore il y a quelques heures. C'est moi qui l'ai détrompée.

— Si vous étiez en Amérique, comment l'avez-vous appris ?

— Par un miracle. A mon arrivée en France, il y a quelques jours, j'ai acheté le domaine de Boissy. Dans les ruines du château, j'ai trouvé une pièce écrite de la main de la duchesse et contenant l'aveu de son mensonge; la mort l'a surprise avant l'achèvement de cette confession. Elle ne dit pas où ces enfants ont été transportées.

— Ah !

— Voici donc ce que je viens vous demander : savez-vous à qui ces deux malheureuses ont été confiées ?

— Non; mais deux hommes pourrions sans doute vous le dire.

— Qui ?

— Gilles Pourçain, le régisseur de la Jonchère, et le docteur Campayrol.

— Le docteur Campayrol a tout intérêt à se taire...

— Le pensez-vous ?

— J'en suis sûr.

— La raison ?

— C'est qu'il a reçu une somme de deux cent mille francs environ pour ces enfants, et ma conviction est qu'il les a volés.

— Etes-vous certain qu'il les ait touchés ?

— C'est la duchesse qui l'affirme elle-même.

Victurnien serra les lèvres et hocha la tête.

— Il faudra le voir, dit-il.

— Il demeure à Paris ?

— Rue Montaigne, 37.

Georges Dambert nota l'adresse.

— Ce n'est pas tout, reprit-il.

Victurnien redoubla d'attention.

— Mademoiselle de Charnay possède un coeur loyal et droit. Mademoiselle de Charnay m'était attachée, j'ose le dire. Dès qu'elle fut enfermée à la Jonchère, elle m'écrivit. J'ignore par quel moyen elle put me faire parvenir sa lettre, mais elle m'arriva. Dans cette lettre, elle me priait de venir à la Jonchère où elle m'attendait la nuit. Un signal facile à reconnaître devait m'indiquer sa fenêtre. Sur un ordre d'elle, j'aurais traversé un brasier. J'obéis à son appel, et le lendemain j'étais à la Jonchère vers dix heures et demie du soir. Je pénétrai sans difficulté dans le château. Mademoiselle de Charnay m'attendait en effet, comme elle me l'avait promis. Je la suppliai de fuir avec moi. J'avais tout à redouter de l'orgueil de sa grand-mère, non pour moi — je le supposais du moins — mais pour l'enfant qui allait venir. Blanche résista. L'honneur, le désir d'éviter un scandale, le respect de l'autorité de son aïeule l'arrêtaient; mais elle me jura de n'être à personne si elle n'était à moi et de me tenir sa parole à moins d'en être relevée par moi-même. Je dus partir avec cette promesse. La nuit était affreuse. Un véritable ouragan se déchaînait sur le parc de la Jonchère. Je repris le chemin par lequel j'étais arrivé. Je sautai du balcon de mademoiselle de Charnay sur la terrasse et de là je gagnai les pelouses. J'étais à peine à trois cents pas du château quand je compris qu'un guet-apens m'avait été tendu par la duchesse et qu'elle s'était servi de sa petite-fille, ignorante de ses desseins, pour m'attirer dans un piège

PURE comme la bise

Assurez-vous d'un démarrage rapide et d'une lubrification parfaite cet hiver. Faites remplacer votre huile par de la **Quaker State Sans-Acide** avant les premiers froids. Elle est préparée pour résister au froid et rend le départ facile. Sa pureté vous évite les ennuis causés par la boue, le charbon et la corrosion. Donc, adoptez Quaker State et soyez sans soucis. Quaker State Oil Refining Company of Canada Ltd., Toronto, Ontario.



Vin St. Georges

TYPE PORTO - TYPE SHERRY

... Ce soir, au dîner, réservez une place au Vin St. Georges... et préparez-vous à mieux vous régaler de tous les plats. Le goût de ce vin est exquis et son prix vous permet d'en jouir à tous les repas.

26 oz.	.40
40 oz.	.60
1 Gal.	\$1.75

VINS DE FAMILLE POUR TOUTE LA FAMILLE

"MES NERFS" DISAIT-ELLE

Plus d'intérêt — plus d'amies — elle ne sortait jamais plus — toujours trop fatiguée. Elle attribuait cela à ses nerfs — mais c'était ses reins, les filtres de son sang qui exigeaient des soins. Délai voulait dire danger. Elle prit de suite des Pilules Dodd pour les Reins. Il en résulta que ses reins fonctionnèrent mieux et débarrassèrent son sang des impuretés et de l'excès d'acides. Fatigue, mal de tête, mal de dos, tout disparut. 117F



Pilules Dodd pour le Rein



MAL DE REINS

Le rhumatisme et le lumbago proviennent également de l'acide urique laissé dans le sang par des reins défectueux. Le soulagement permanent s'affirme lorsque le foie, les reins et les intestins reprennent leurs fonctions normales grâce aux

Pilules du Dr Chase
Pour les Reins et le Foie

LA BEAUTÉ PHYSIQUE C'EST LA JOIE DE VIVRE

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? De vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront plus fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A»

CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

HEURES DE BUREAU

Le samedi, de 3 heures à 6 heures

Mme CLAIRE LUCE

LES PRODUITS SANO ENRG
5920 Ave Durocher

Caster Postal, 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom

Votre adresse

horrible. Je ne l'accuse pas. Elle devait me haïr. Je raconte. Deux énormes chiens, retenus par un garde, furent lancés à ma poursuite. J'étais sans armes. Ce fut une lutte dont vous ne pouvez comprendre l'horreur. Je sortis vainqueur mais criblé de blessures, et je restai à demi mort dans les bois au delà des murs du parc. Le lendemain, M. de Vaunoise me releva et me donna asile dans sa maison avec une apparente générosité qui me gagna. Le docteur Campayrol me soigna, non sans habileté, et au bout de trois mois j'étais en pleine voie de guérison. J'avais l'âme alors plus malade que le corps, c'est vous dire qu'elle souffrait cruellement. Un incident m'acheva. Je reçus une lettre de mademoiselle de Charnay; elle me redemandait sa liberté en termes qui ne pouvaient me laisser aucun doute sur ses sentiments. Je lui répondis selon son désir, en désespéré, mais avec une affection dont je ne pouvais me défaire. Plus tard, toujours par l'intermédiaire du docteur Campayrol, je reçus une seconde lettre qui contenait un adieu définitif et m'annonçait en deux mots la mort de nos deux filles. Celle-là, la duchesse l'avait dictée. Je partis le cœur déchiré et je m'expatriai. Je suis resté depuis en Amérique, d'où je ne suis revenu que récemment attiré par cette toute-puissante passion qui ne m'a jamais quitté et avec laquelle je mourrai. J'ai retrouvé mademoiselle de Charnay mariée à M. de Vaunoise et malheureuse autant que moi. Alors une trame d'infamies m'est apparue. Nous avons été l'un et l'autre victimes d'étranges machinations. Je ne vous cacherai pas que j'ai un double but à poursuivre.

— Lesquels?
— Retrouver mes enfants d'abord.
— Et ensuite?
— Découvrir l'auteur des infamies qui nous ont perdus.

— Avez-vous un indice au moins?
— J'en ai deux. La fortune subite de ce Campayrol en première ligne.

— Et après?
— Je vous ai parlé de lettres qui nous ont été transmises par lui. Ces lettres étaient fausses.

— En vérité?
— Mademoiselle de Charnay n'a jamais écrit celle qui m'a été remise. Je n'ai jamais écrit celle qu'elle a reçue.

— Votre mémoire ne vous trompe pas?

— Tous les détails de cette histoire qui est ma vie sont gravés en traits de feu dans ma tête.

— Qui accusez-vous?
— M. de Vaunoise était ruiné à cette époque.

— De fond en comble.
— Il devait considérer son mariage avec mademoiselle de Charnay comme un moyen de salut.

— C'est évident.
— Pour l'épouser, il fallait lui persuader que je renonçais à tout espoir et me forcer à laisser le champ libre à d'autres en croyant à son indifférence ou à son mépris.

— En effet.
— M. de Vaunoise a donc dû combiner cette infamie... et l'exécuter, peut-être avec la complicité du docteur.

— Mais comment?

— Nos lettres ont été confiées à ce Campayrol... On pouvait donc les imiter et les contrefaire.

— Vous croyez?...
— A Paris, d'habiles faussaires...

Le clerc regarda l'étranger avec des yeux qui annonçaient une nouvelle.

— Vous savez quelque chose? dit Georges Dambert, frappé de ce regard.

— C'est vrai.

— Livrez-moi le nom du coupable et votre fortune est faite.

— Je ne vous le vendrai pas monsieur... Je vous le donnerai pour rien.

— Vous ne me connaissez pas...

— Votre cause est juste... Il me semble que je dois vous venir en aide à peu près comme si des malfaiteurs vous débarrassaient de votre montre au milieu de la route devant ma maison. Nous sommes d'honnêtes gens à Preuilley. Et puis votre visage me plaît... On a de la sympathie ou on n'en a pas!

Dambert sourit.
Le clerc ouvrit une sorte de pupitre grossier tout maculé d'encre et fermé par une forte serrure.

— Un jour dit-il, j'entrai dans une maison du bourg, et dans un panier à vieux papiers, j'en pris un pour allumer ma pipe... En le déroulant, il m'a paru si singulier que je l'ai fourré dans ma poche au lieu de le jeter au feu. Ce papier, le voici.

Il l'offrit à son visiteur qui l'examina avec stupeur.

C'était le brouillon de la lettre qu'il avait reçue de mademoiselle de Charnay.

— Et cette maison?... demanda-t-il.

— Vous la voyez d'ici... de l'autre côté de la route. En ce temps-là, le docteur Campayrol l'habitait... Il la trouverait sans doute bien misérable aujourd'hui.

— Alors c'était lui?...

— Le contrefacteur de vos lettres?

— Oui.

— Lui-même...

— Vous en êtes certain!...

— Il n'en était pas à son coup d'essai. Ce Campayrol avait été aide-major dans un régiment et peut-être major au bout de quelques années. On ne sait trop. Et lorsqu'il habitait Preuilley, nous ignorions son passé. Depuis, il nous est revenu des histoires sur son compte. Il avait dû donner sa démission à la suite d'histoires de faux... à Bordeaux. Vous pourriez obtenir là-dessus des renseignements précis... au ministère. Il n'est donc pas étonnant

— C'est juste

— Ainsi tout s'explique... L'erreur de mademoiselle de Charnay et la vôtre. Vous étiez dupe de ceux que vous deviez supposer vos meilleurs amis...

— Vous consentez à me céder cette pièce?...

— Oh! mon Dieu! si vous y tenez. Elle m'est tout à fait inutile.

— Merci.

Le pupitre contenait bien autre chose.

Victurnien en tira un dossier relatif à l'affaire de la Jonchère. Un juge d'instruction n'aurait pas réuni plus de documents sur une cause cassée dans ses paperasses.

— Tenez, dit-il, vous prendrez connaissance de ces détails. S'ils peuvent vous servir, j'en serai bien aise. Ces papiers sont à vous, puisque vous êtes le père... Ils ne disent pas grand-chose, mais enfin vous y verrez qu'une des nourrices avait pris un billet pour Limoges... Et puis vous avez un moyen de reconnaissance...

— Lequel?

— Puisqu'il s'agit de deux petites filles, deux jumelles, si elles vivent encore, elles doivent se ressembler... on peut le supposer, du moins...

— C'est tout ce que vous savez? demanda Dambert.

Victurnien posa le doigt sur le dossier.

— Toute ma science est là, dit-il. Il ne s'est pas dit un mot important dans le pays qui n'y soit consigné. Cette aventure m'intriguait et il me semblait impossible qu'elle ne revint pas sur l'eau un jour ou l'autre. Je

suis heureux de pouvoir vous être utile.

On lisait tant de bonhomie, tant de désintéressement dans l'accent et l'attitude du clerc, que Georges Dambert en fut profondément touché.

— Monsieur Sagot, dit-il, s'il y a des coquins dans le monde, on y voit aussi de braves gens. C'est entre nous à la vie, à la mort. Donnez-moi votre main.

Il la serra énergiquement dans les siennes.

— Ne m'avez-vous pas indiqué un certain Gilles Pourçain? reprit-il.

— Le régisseur de la Jonchère. La duchesse ne devait pas avoir de secrets pour lui.

— Bon. Je le verrai.

Une carriole arrivait sur la route. Elle s'arrêta à la porte de la petite maison.

XIX

LA CHÈVRE ET LE CHOU

UN HOMME descendit de cette carriole. Tous ceux qui avaient connu maître Gilles Pourçain dix-huit ans plus tôt pouvaient le reconnaître sans difficulté.

C'était le même fourré de poils, la même taille exiguë, les mêmes épaules larges et osseuses; seulement les poils, de roux étaient devenus gris, la taille se voûtait et les épaules rondes auraient fléchi sous un poids un peu lourd.

Les yeux seuls restaient ardents et pleins de ruse et de vivacité.

— Voilà votre homme, dit le clerc à voix basse.

— Le régisseur?...

— Lui-même, Gilles Pourçain

— Je suis un Américain, Georges Davidson, et je viens dans le pays acheter un domaine, dit vivement Dambert.

— Compris.

Le régisseur entra.

Il était sur le qui-vive.

Tout ce qui se passait d'insolite dans le pays, la moindre visite d'un étranger, lui mettait la puce à l'oreille et lui causait des frissons d'inquiétude.

C'était surtout depuis les événements dont il avait été l'un des acteurs principaux que le maître de la Jonchère était devenu ombrageux.

L'arrivée au château près de deux heures et qui était parti ensuite pour Preuilley, le jetait dans des transes.

Quel était cet homme? Que venait-il faire dans le pays?

Maître Pourçain n'était pas fâché de prendre un peu l'air et de s'informer à tout hasard.

Or, à qui s'adresser, si ce n'était à son ami Victurnien Sagot, qui lui servait à l'occasion de conseil comme à tout le monde?

En entrant dans le cabinet du clerc, il darda sur la figure de l'inconnu des yeux perçants enfoncés dans les broussailles de ses sourcils.

Il y chercha une ressemblance que sans doute il ne trouva pas, car sa physionomie, fort méfiante en arrivant, s'éclaircit tout d'un coup.

— Pardon si je vous dérange, dit-il, en saluant avec embarras, mais je vous apporte en passant un petit cadeau, monsieur Victurnien, pour entretenir l'amitié.

Le petit cadeau, c'étaient deux canetons de belle venue que Pourçain avait donnés à la mère du clerc en entrant.

— C'est monsieur qui est venu hier chez nous, je crois? reprit-il. Monsieur ne connaît pas notre pays?...

— J'espère le connaître sous peu, dit Georges Dambert.

— Ah!

— Je compte y acquérir quelque chose.

— Quelque chose de grand ?
— Ce que je trouverai...
— Monsieur est des amis de madame la comtesse ?

— J'ai eu l'honneur de voir madame de Vaunoise autrefois... il y a bien longtemps... Elle a eu la bonté de se souvenir de moi et de me fournir quelques renseignements...

— Si monsieur en a besoin, nous sommes à son service, insinua timidement Pourçain; monsieur, du reste, trouvera ici tout ce qu'il lui faut... Il ne pouvait pas mieux s'adresser... M. Sagot connaît la Brenne d'un bout à l'autre...

En parlant, le régisseur observait l'étranger avec plus d'attention.

Une idée lui venait, il se disait qu'il avait vu cette tête ailleurs. Ce n'était pas qu'elle éveillât chez lui le souvenir de Georges Dambert plutôt qu'un autre. Il l'avait à peine aperçu et encore dans la nuit, aux clartés de la lune et des étoiles... Et pourtant comme ce souvenir ne le quittait guère, il n'était pas étonnant qu'il le frappât avec plus de vivacité devant cet étranger qui venait de rendre visite à la comtesse et qu'elle avait aussitôt reçu malgré l'heure avancée, dans la nuit, comme l'autre, dix-huit ans auparavant.

On n'a pas lancé deux chiens féroces sur un jeune homme; on ne l'a pas vu à moitié dévoré sous ses yeux; on ne l'a pas vainement cherché ensuite pendant plusieurs jours à travers bois, pour l'oublier si vite.

C'est une de ces visions qui restent gravées dans la pupille des yeux et dont on ne se débarrasse pas aisément.

A ce moment, avec intention ou sans y songer, Georges Dambert étendit la main droite et la posa à plat sur le bureau du clerc.

Une large cicatrice violette s'y dessinait aussitôt.

Gilles Pourçain la vit distinctement, et tout son corps éprouva un tressaillement qui n'échappa pas à l'inconnu.

— Monsieur habite Paris, sans doute ? dit le régisseur après un moment de silence.

— J'y suis pour quelques jours, mais j'arrive d'Amérique.

— Vous y êtes né ?

— Non. Je m'y suis établi avec un ami, il y a longtemps... dix-huit à vingt ans... et je n'en étais pas revenu. J'ai quelques affaires à terminer en France... assez graves. J'ignore ce que je ferai... plus tard.

L'étranger ne jugea pas à propos de pousser la conversation plus loin.

Il glissa au clerc, en lui désignant Pourçain d'un geste imperceptible, un signe d'intelligence qui signifiait clairement :

— Pendant que vous le tenez, confessez-le !

Et il ajouta :

— J'espère que nous aurons le plaisir de déjeuner ensemble au Soleil-d'Or. Je partirai ensuite pour Châteauroux. A bientôt, monsieur.

Resté seul avec le régisseur, Victurnien le regarda d'un air de compassion.

— Qui croyez-vous que soit cet inconnu ? demanda-t-il.

— Hen ! fit le régisseur.

— Dix-huit ans... il y a dix-huit ans qu'il est parti pour l'Amérique.

— Dix-huit ans... il l'a dit.

— Cette date ne vous rappelle-t-elle rien, maître Pourçain ?

— Que voulez-vous qu'elle me rappelle ?

— N'était-ce pas l'année où la duchesse vint s'enfermer l'hiver à la Jonchère ?

— Possible !

— Vous savez qu'on a jassé là-dessus...

— On ne peut pas tenir les langues.

— C'est à la suite de cette retraite à la Jonchère qu'il s'est produit deux faits étonnants.

— Je sais ce que vous allez dire.

— Le mariage du comte de Vaunoise et la fortune subite du major Campayrol.

— J'y pensais.

— En ce temps-là, des histoires ont couru le pays ?

— Lesquelles ?

— Celles d'enfants qu'on aurait enlevés dans la nuit et conduits à Châteauroux.

— Qui peut le savoir ?

— Qui ? Bien des gens... Si on voulait s'informer de divers côtés !...

Il y a Léonard, le voiturier... les facteurs de la gare, l'aubergiste du Cheval-Noir... d'autres encore...

— Propos en l'air !

— Et aussi l'aventure du jeune homme sur lequel la duchesse a fait lâcher ses chiens... et qu'on n'a pas revu depuis. Ce jeune homme, c'était le père, sans doute... sans aucun doute, ami Pourçain.

— Inventions !

— Nous sommes entre nous... Quand vous me diriez la vérité, où serait le mal ? Je ne vous trahirai pas, moi... Et puis, la justice n'a plus rien à faire... il y a trop de temps de passé là-dessus. Je ne vous ai jamais donné de mauvais conseils, ni à personne... et n'ai pas envie de commencer... Une supposition !

— Laquelle ?

— Avez-vous une minute à m'accorder ?

— Avec plaisir, monsieur Victurnien.

— Si, par hasard, cet homme que vous avez vu tout à l'heure était celui que vous avez chassé avec vos dogues !

— Il vous l'a dit ?

— Vous voyez bien ! Vous avouez ! Je continue. Si cet homme revenait, puissamment riche, exaspéré par la guerre qu'on lui a faite jadis... furieux comme un animal sauvage auquel on aurait enlevé ses petits, décidé à tout pour les retrouver et ensuite pour tirer vengeance de ceux qui se sont mis contre lui, ne vaudrait-il pas mieux être de son parti que du parti contraire. Car enfin, ami Pourçain, il est sans reproche et les autres n'en pourraient pas dire autant !...

— Quels autres ?

— Ceux qui ont contribué à la disparition de ces enfants ! Ceux qui ont si cruellement traqué ce malheureux dont le plus grand crime était d'être jeune, beau, et surtout aimé de mademoiselle de Charnay ! Ceux enfin qui ont trompé votre maîtresse en lui persuadant que ses filles étaient mortes quand elles vivaient bel et bien et supprimé ainsi le lien qui attachait la mère à ce jeune homme.

— Réveries ! murmura Pourçain sans conviction, pour dire quelque chose.

Victurnien n'eut pas l'air d'entendre.

— Vous comprenez bien, reprit-il, que le gaillard qui s'est tiré d'affaire avec vos molosses ne sera pas embarrassé s'il s'agit d'une lutte avec des gens comme le major Campayrol ou même le comte de Vaunoise, d'autant mieux qu'il aura des intelligences dans la place...

— Lesquelles ?

— La comtesse, d'abord ! Elle l'aimait autrefois... elle lui en a donné les preuves; elle l'aime sans doute encore, à moins qu'elle ne nourrisse une passion inexplicable pour son mari, ce qui m'étonnerait fort... et vous autant que moi... Vous pensez bien que dès qu'elle saura que ses filles vivent, elle n'aura qu'une idée, les retrouver, et se mettra du parti du père, qui les cherche avec elle.

contre ceux qui les ont fait disparaître. Or, c'est sans doute ce qu'il est allé lui dire hier à son arrivée...

— C'est donc lui ? demanda vivement Pourçain.

— Qui, lui ?

— Georges Dambert.

— Tiens ! vous saviez jusqu'à son nom ? fit railleusement le clerc.

— Je l'ai entendu prononcer autrefois...

— C'est lui ou un de ses intimes, peut-être l'ami avec lequel il s'est expatrié. A votre place, voici ce que je ferais.

— Dites.

— Vous tenez à votre emploi ?

— Comme à la prune de mes yeux.

— Qu'est-ce que vous avez fait après tout ? Vous avez exécuté les ordres qu'on vous a donnés.

— Précisément.

— On ne sait pas ce qui va se passer. Je m'arrangerais pour être au mieux avec tout le monde.

— Comment faire ?

— Cet étranger a besoin de renseignements... Il est dans son droit... Ses enfants ou ceux de son ami... pensez donc... Il ne peut pas les abandonner.

— Il sait donc qu'ils vivent ?

— Il le sait et bien autre chose encore.

— Comment l'a-t-il appris ?

— Ce serait trop long à vous expliquer. Je dis donc qu'à votre place je lui donnerais les renseignements utiles, mais en le priant de ne pas dire d'où il les tient.

— Peut-être...

— Ou, pour plus de sûreté, vous pourriez me les donner, à moi.

— A la bonne heure !

— Vous êtes sûr que je ne vous vendrai pas

— Oh ! monsieur Victurnien !

— Croyez-moi, c'est le moyen de vous faire pardonner le passé par votre maîtresse... Elle a eu la douleur de perdre ses enfants... Elle aura la joie de les retrouver. C'est une compensation.

— Vous avez raison. Seulement...

— Serlement ?...

— Je ne connais pas grand-chose.

— Si peu que ce soit !...

— Et jamais madame la comtesse ne me pardonnera de ne pas lui avoir dit la vérité plus tôt.

— Le repentir efface les péchés, maître Pourçain.

— Si j'en étais sûr !...

— J'en fais mon affaire.

Victurnien n'était pas en face d'un sot.

Gilles Pourçain avait autant de finesse qu'un bon diplomate de seconde catégorie et comprenait la fausseté de sa situation. Il avait reconnu Georges Dambert aux cicatrices de sa main.

Georges Dambert de retour en France, c'était le danger menaçant, imminent, pour tous ceux qui s'étaient montrés envers lui de si cruels ennemis.

Le conseil du clerc avait du bon.

Pourçain voulut se garer.

Il posa ses conditions, dont la principale était le silence vis-à-vis du comte de Vaunoise.

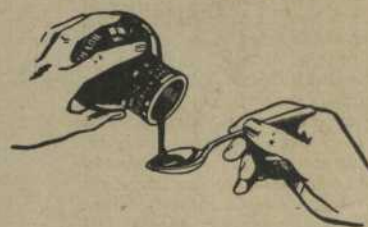
Il était clair que le combat allait s'engager entre le comte et Georges Dambert. Ce qu'on se disputait surtout, ce devait être la comtesse.

Pourçain n'en doutait pas.

Si le comte avait pour lui son titre de mari, l'autre pouvait s'appuyer sur l'amour mal éteint dans le cœur de Blanche de Charnay.

Ses conditions faites, il dit tout sans réticence, le rôle de son amie Campayrol auprès de la jeune fille, les volontés de la duchesse, le départ d'une des nourrices pour Limoges, la naissance inattendue de l'autre en-

QUELQUE SOIT la
soupe que vous
fassiez
ou achetiez



ajoutez toujours
un peu de

BOVRIL

il améliorera beaucoup sa
richesse, sa saveur, sa bon-
té et la rendra aussi parfaite
que possible.

38-17F

Vous pouvez maintenant porter de
FAUSSES DENTS
AVEC LE PLUS GRAND CONFORT

FASTEETH, une agréable nouvelle poudre
alcaline, tient les dentiers fermement ; dés-
odorise ; aucune sensation de goût gommeux
ou pâteux. Voulez-vous manger et rire tout
à votre aise ? Saupoudrez simplement un peu
de FASTEETH sur votre dentier. Procurez-
vous-en aujourd'hui à une pharmacie. N'ac-
ceptez pas de contrefaçon.

ÉPARGNEZ
VOTRE
TEMPS
ET VOS
PAS

ACHETEZ
4 BOÎTES
D'OLD DUTCH
À LA FOIS !

une pour chaque :

Cuisine
Salle de bain
Buanderie
et
Garage



Il dure
plus
longtemps



FABRICATION
CANADIENNE

ARGENTERIE SUPERBE

Songez-y ! Un couteau à viande (lame acier Intach-
able) et une fourchette dans le magnifique patron
"Croydon", véritable qualité A-1 Plus Wm. A.
Rogers, de fabrication Oneida, Ltd.
Valeur \$1.40 pour seulement 60¢, et 3
étiquettes Old Dutch.

OLD DUTCH CLEANSER, Dept. X 38,
64 Macaulay Avenue, Toronto.

Cl-inclus... et... étiquettes Old
Dutch pour lesquels veuillez m'envoyer le
couteau et la fourchette. Commandez
autant d'unités à votre gré. Cette offre
n'est valable qu'au Canada et expire le
31 décembre 1939.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Province.....

ENTREZ CHEZ "GOODRICH" ET VOUS EN SORTIREZ A LA MODE

"Dernier-Cri venant des Grands Centres de La Mode"



CHAUSSURES
Genre Gant
DE
GOODRICH



● Les Chaussures "Gluv Styl" (genre gant) de Goodrich pour cette saison, sont de véritables créations de Haute-Mode! D'un dessin magnifique!—elles emboîtent le pas avec les tendances de la Mode d'Automne.

La variété de style de Goodrich et les caractéristiques de leur construction ont un attrait particulier pour les dames. La nouvelle méthode brevetée "Kleentop" de Goodrich, d'attacher la fourrure à la botte d'auto prévient les taches sur les bas. La claque "Verilite" genre Oxford a l'apparence d'un chic soulier oxford! Soit que vous préférerez le luxe d'une botte d'auto garnie de riche fourrure, ou l'élégance pratique d'un couvre chaussure tout en caoutchouc, voyez votre détaillant Goodrich maintenant.

Pour les Messieurs—

... les Oxfords "SHOWERTOGS"

La claque qui a l'apparence d'un "brogue"

Des nouvelles clagues légères, ayant l'apparence d'un oxford genre brogue, création exclusive de "Goodrich." Leur construction et leur doublure élastique, assurent un ajustement parfait sur n'importe quelle chaussure.

THE B. F. GOODRICH RUBBER COMPANY OF CANADA LIMITED
KITCHENER ONTARIO

fant, le voyage de Maddafena en Italie, et enfin le mensonge de la duchesse à sa petite-fille, afin de rompre toutes relations à l'avenir entre elle et Georges Dambert. Mais il ne pouvait dire où les deux enfants avaient été transportées ni ce qu'elles étaient devenues.

Seulement, il était sûr d'un point et ce point était d'une importance capitale.

Le major Campayrol devait veiller sur les deux déshéritées.

Lui seul donc pouvait tout dire, comme lui seul savait tout.

Quand la cloche du Soleil d'Or annonça le déjeuner aux pensionnaires et aux voyageurs de l'auberge, Gilles Pourçain achevait de verser dans le sein de son ami Victurnien ses confidences que le clerc notait avec scrupule.

Un beau soleil éclairait la route poudreuse de Preuilly, sur laquelle les poules et les oies des riverains prenaient leurs ébats.

— Allons déjeuner, ami Pourçain dit Victurnien.

C'est toujours une petite fête pour un campagnard de passer une heure à l'auberge, à table avec des amis, la cuisine fût-elle médiocre; et celle de Gironnet jouissait d'une réputation méritée.

Les gens d'esprit n'ont pas besoin de longues phrases pour se comprendre.

D'un signe, Georges Dambert avait prié Victurnien de confesser le régisseur; d'un autre signe, le clerc lui apprit que la confession était complète.

L'étranger fut cordial et généreux. Le couvert était mis pour lui et ses invités dans une petite salle réservée aux diners fins.

Les trois hommes s'y attablèrent ensemble.

Dambert acheva la conquête du clerc et n'eût pas de peine à faire celle de Gilles Pourçain.

Il parla terres, prés, bois et forêts, sans faire même une allusion aux motifs de son voyage, et traita son ancien bourreau en véritable ami.

Quand il remonta en voiture, lesté des papiers de Victurnien, il lui répéta à l'oreille ces mots du cœur :

— A la vie, à la mort!

Il sera cordialement la main du régisseur, et le lendemain matin madame de Vaunoise reçut un mot daté de Châteaurox et qui lui disait ceci :

« Ma chère adorée,

« Notre tâche sera sans doute moins pénible que je ne le redoutais. Laissez-moi agir seul. Espérez.

« Je donnerais ma vie pour vous épargner une larme!

« G... »

XX

PRINTEMPS, JEUNESSE DE L'ANNÉE.
JEUNESSE, PRINTEMPS DE LA VIE!

LE MÊME JOUR, pendant que Georges Dambert, enfoncé dans ses réflexions et entrevoyant dans l'ombre d'autres horreurs, d'autres crimes que ceux dont il avait été lui-même la victime, remontait vers Paris dans l'express qui l'emportait à toute vitesse, François de Guern, rayonnant, rentrait à la maison de la rue Saint-Augustin où il avait pour voisine Jeanne Baudru, la protégée de l'inconnu qu'elle bénissait sans le revoir. Le majestueux concierge l'appela au passage.

— Une lettre pour vous, dit-il.

Le Breton la prit avec empressement.

Elle venait de son pays.

Il s'arrêta dans le vestibule pour la lire plus tôt.

Cette lettre était de sa mère.

L'excellente femme lui donnait des nouvelles. Tout allait bien là-bas.

L'aisance rentrait au vieux manoir depuis qu'on n'avait plus besoin de prélever des subsides sur les rentes si maigres qui restaient à la famille. Elle l'encourageait en se déclarant prête à tous les sacrifices, comme ses filles qui n'avaient qu'un désir : le succès du grand frère. Elle le suppliait de ne pas s'imposer de privations. N'avaient-elles pas tout le nécessaire, le lait des vaches nourries dans les pâtures aux environs de la maison, les fruits du jardin, la basse-cour où les poules prospéraient et enfin le bon soleil de l'été et la verdure des arbres sous lesquels elles s'asseyaient toutes les trois pour causer de l'absent? On ne parlait guère que de lui; on le plaignait d'être jeté dans cette fournaise de Paris, quand il eût été si heureux dans le calme de sa Bretagne.

Quel malheur d'être pauvre!

On lui aurait trouvé une femme dans le pays, et ils seraient restés ensemble, les sœurs résignées élevant les enfants de l'ainé.

Cette lettre respirait la tendresse la plus profonde et la plus vraie. Les deux sœurs avaient ajouté chacune un mot. Yvonne, la plus jeune, disait :

« Ne te désolais pas, François; tu n'as que quelques mauvais jours à passer. Tu feras ton chemin et ensuite tu trouveras une belle jeune fille pour partager ta vie et te soutenir dans tes épreuves. Comment ne t'aimeraient-ou pas, toi, si droit, si bon et si doux? Va, tu réussiras, parce que tu le mérites, et nous jouirons de ton bonheur! Garde ton argent pour toi et ne t'inquiète pas de nous qui ne manquons de rien. »

Elle concluait avec un certain orgueil :

« N'oublie pas que tu es le baron François de Guern et que tu dois nous faire honneur. »

Le baron François de Guern, avocat de l'avenir et pour le présent clerc de notaire de supplément à l'étude Hardouin, examina le vestibule à droite et à gauche, devant et derrière, et, se trouvant seul, appliqua ses lèvres sur les chères signatures de sa mère et de ses sœurs et monta son escalier quatre à quatre.

Il était huit heures.

En passant devant la porte de sa voisine, il s'arrêta dix secondes et prêta l'oreille.

Aucun bruit.

Elle n'était pas rentrée.

Il ne put s'empêcher de sourire. Cette voisine était en vérité sa bonne fée. Depuis six semaines qu'elle était là, tout lui réussissait. M^e Hardouin lui témoignait mieux que de l'intérêt, presque de l'attachement. On l'invitait dans de bonnes et riches maisons, et il n'était pas assez naïf pour croire que ce fût sans but.

Evidemment M^e Hardouin avait pris ses renseignements et le patronnait avec chaleur.

Les de Guern sont d'une vieille noblesse bretonne des plus honorables. Le caractère du jeune homme offrait toutes les garanties désirables aux pères de familles soucieux du bonheur de leurs filles.

Un beau mariage pour lui n'était donc pas aussi scabreux que jadis, quand il s'agissait du comte de Vaunoise.

Dans la grande et très riche bourgeoisie parisienne, il se rencontre des filles qui ne sont pas fâchées de s'offrir un titre, et celui du baron de Guern était de ceux qui ne se discutent pas.

Mais le baron, docteur en droit et clerc de notaire, n'avait pas l'air de se soucier des mystérieuses ouvertures qui lui étaient faites.

(Suite à la page 41)

FRANÇOIS GEHARDT présente

L'Encyclopédie classifiée du "Samedi"

Le premier des magazines et journaux français d'Amérique à publier une chronique d'encyclopédie classifiée.

ORIGINES

L'ancêtre du chien moderne. Au cours de fouilles effectuées dans les profondeurs du sol de l'Amérique du Nord, les savants ont trouvé des fossiles de bêtes énormes qui vivaient il y a 30,000,000 d'années. Après de minutieuses études, ces savants en vinrent à la conclusion qu'il s'agissait bien de l'arrière grand-père de l'arrière grand-mère de notre chien moderne. Quelques descendants de ces bêtes géantes se retracent aussi chez l'ours, mais ce sont des exceptions, car ces animaux préhistoriques sont en tous points conformes au chien du 20^e siècle, à notre Pataud domestique. Cette découverte date d'avril 1934.

L'origine du nom d'Adam. — Les archives sumériennes d'il y a 7,000 ans, faisaient mention du mot DAR qui devait devenir plus tard ADAR, pour ensuite être traduit par les Hébreux en ADAM. La particule IN placée devant ce mot, IN-DAR, signifiait « Roi Adam ». Toujours en se rapprochant de notre ère, nous voyons ce mot devenir TOR et THOR, en allemand ancien, et les langues scandinaves adoptèrent aussi THOR pour désigner Adam. Les Égyptiens, à leur tour, le transformèrent en ATMU.

L'origine des dés à jouer. — Le jeu de dés était un passe-temps populaire en Mésopotamie, s'il faut en croire les savants qui en découvrirent une paire, au cours de fouilles archéologiques faites à Tapa Gazam en 1934. Ces petits cubes datent de l'an 2,750 a-v. J.-C. D'autres fouilles effectuées un peu plus tard furent plus fructueuses; en plus de plusieurs paires de dés, l'on trouva aussi un tableau de trictrac parmi les objets différents retrouvés dans les ruines de la ville d'Ur, ce qui fait supposer que le roi et sa cour devaient certainement s'amuser eux aussi à lancer les dés, ou, comme le disent les Américains, « Shoot the craps — Roll the Bones ». Mais malgré ces trouvailles, les savants sont presque certains que l'invention de ce jeu doit être attribuée à l'esprit inventif des Chinois. — Donnons aussi en passant, l'origine du jeu de dés en Amérique. Nos Sauvages avaient eux aussi la manie de ROULER LES OS, car le Père Bréboeuf en fit mention plusieurs fois au cours de l'année 1636 alors qu'il entreprit une campagne contre le jeu de dés. « Il est déplorable, disait-il, de constater jusqu'à quel point cette manie des dés est ancrée chez nos Peaux Rouges. Ils passent maintenant leur temps à jouer aux dés et à boire et laissent leurs champs de côté. La chasse et la pêche ne les intéressent plus, ils ne pensent qu'à ces dés de malédiction. Les dés, les dés, toujours les dés. »

INVENTIONS

C'est encore du côté du Troisième Reich qu'il faut se tourner pour voir la plus grosse pelle mécanique du monde : elle mesure 80 pieds de hauteur et peut manier 850 verges cubes de charbon à l'heure. L'on s'en sert en Allemagne pour le chargement des wagons de charbon.

Plus n'est besoin de se courber pour nettoyer les parquets, madame. Un inventeur américain a pensé à vous lorsqu'il mit sur le marché un ramasse-poussière, muni d'un long manche au bout duquel est placé un petit appareil que vous faites fonctionner avec le pied et qui se presse sur le parquet. Vous n'avez qu'à y introduire les balayures avec votre balai.

Un numéro de la Pravda (Vérité) de Russie, de 1933, nous annonce l'invention d'un appareil photographique si petit, qu'il peut se dissimuler dans la main gantée d'une dame. C'est réellement épatant mais que diront-ils d'un semblable appareil monté sur une baque ? C'est pourtant bien ce qu'un inventeur allemand a réalisé et l'appareil fit ses preuves lors d'une récente exécution aux États-Unis, alors que tous les journalistes avaient été fouillés afin de ne laisser personne prendre de photographie du malheureux prisonnier payant sa dette capitale sur la chaise électrique. Cependant, deux heures après l'exécution, un journal américain présentait à ses lecteurs, la photographie du malheureux, quelques secondes seulement avant sa mort.

Une machine à vulcaniser, inventée au cours de 1933, permet de réparer les coupures, les ampoules, et les poches de sable, des pneus d'automobile, sans avoir à détacher ces derniers de leur jante, ni même être obligé de les dégonfler.

Des savants anglais ont développé une plante, connue sous le nom de « Bretex » qui produit un bois à fibres textiles, convenable pour la fabrication de la pulpe et dont les graines constituent une excellente nourriture pour le bétail.

BULOVA

"RITE-ANGLE"

INCLINÉE À L'ANGLE EXACT

\$29⁷⁵
17 RUBIS

17 RUBIS
\$37⁵⁰

Bulova présente, avec le "RITE-ANGLE", une conception toute nouvelle de la montre pour messieurs. Cette montre-bracelet est inclinée de telle sorte que le cadran se lit d'un coup d'œil. Sept beaux modèles au choix — 17 rubis. La Bulova "RITE-ANGLE", dont les prix sont très avantageux, présente le perfectionnement le plus important depuis l'invention de la montre-bracelet.

BULOVA WATCH COMPANY
LIMITED
Sterling Tower - Toronto

17
RUBIS
\$33⁷⁵

RÉGIME AU PAIN *qui vous amincira* *Redevenez svelte... élégante... plus belle !*



SUIVEZ CE RÉGIME ALIMENTAIRE AU PAIN

Ce régime alimentaire donne environ 1600 calories par jour — la proportion qu'il faut à la moyenne des femmes pour maigrir.

DÉJEUNER — 1 verre de jus de fruit, Petite portion de viande, poisson ou œufs, 2 tranches de pain, 1 carré de beurre, 1 tasse de café (clair), 1 c. à thé de sucre.

LUNCH OU SOUPER — Portion modérée de viande, poisson ou œufs, Portion moyenne de 1 légume vert, 2 tranches de pain, 1 carré de beurre, Portion moyenne de salade de fruits, 1 verre de lait.

DÎNER — ½ verre de jus de fruit ou tomates, Portion abondante de viande, poisson ou volaille, Portion moyenne de 2 légumes, dont 1 vert, 2 tranches de pain, 1 carré de beurre, Petite portion d'un dessert simple, 1 tasse de café ou thé (clair), 1 c. à thé de sucre.

*Un régime qui fait maigrir sans
diminuer l'énergie vitale ni
affamer*

LES HOMMES sont instinctivement attirés par les femmes qui sont sveltes, élégantes... rayonnantes de santé et de beauté !

Soyez vous-même l'objet de leur admiration... retrouvez votre sveltesse en adoptant le nouveau régime alimentaire au pain. C'est la façon la plus sensée et la plus facile de maigrir sans se mettre sur les nerfs ou perdre son énergie.

Le pain, par lui-même, n'engraisse pas. Ce fait a déjà été amplement démontré au cours de recherches et d'observations faites dans certains grands laboratoires et par diverses universités.

De l'avis des savants qui ont étudié cette question, le pain est une combinaison parfaite d'hydrates de carbone et de protéines qui favorise la combustion du surplus de graisse. En substituant le pain aux aliments trop amylacés, ce surplus de graisse est converti en énergie, avec le résultat que vous vous portez beaucoup mieux et que vous paraissiez mieux.

Si vous êtes portée à faire de l'embonpoint, essayez ce nouveau régime au pain. Remplacez, dans votre régime, les aliments amylacés, les sucres et les graisses, par du pain. Mangez-en six tranches par jour. Vous perdrez du poids tout en vous sentant très bien portante.

VOUS POUVEZ DANSER ½ HEURE AVEC 2 TRANCHES DE PAIN

Le pain est un aliment essentiel à la vie. Mais vous avez particulièrement besoin de l'énergie qu'il produit lorsque vous vous soumettez à un régime amaigrissant. Les autorités recommandent au moins six tranches de pain par jour si vous voulez avoir la vitalité nécessaire pour vaquer à vos occupations quotidiennes.



ACHETEZ LE PAIN DE VOTRE BOULANGER

Votre propre boulanger vend le meilleur pain qui se puisse obtenir aujourd'hui. Avec son outillage scientifique, son expérience et les matières premières de qualité dont il fait usage, il fabrique un pain insurpassable au point de vue saveur et nutrition.



Mes Recettes de Cuisine



Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménagier
de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

PÂTE MI-FEUILLETÉE (Gâteau Mille-Feuilles)

2 tasses de farine à pâtisserie
8 cuillerées à table de saindoux
8 cuillerées à table de beurre
1 blanc d'œuf battu
¼ de tasse d'eau glacée
1 cuillerée à thé de poudre à pâte
½ cuillerée à thé de sel

Tamiser farine, poudre et sel. Incorporer le saindoux à la farine. Battre légèrement le blanc d'œuf avec l'eau graduellement pour arriver à réunir la pâte en boule. Étendre la pâte assez mince. Défaire le beurre en crème et à l'aide d'un couteau, en étendre 2 cuillerées à table à la fois sur toute la surface et saupoudrer légèrement de farine. Rouler la pâte comme un gâteau roulé. Recommencer la même opération jusqu'à ce que tout le beurre soit épuisé. Laisser reposer au moins 1 heure. Abaisser la pâte très mince. La faire cuire sur des tôles à biscuits à 500°. Quand elle est bien dorée, la découper en bandes étroites (1" de largeur par 3" à 4" de longueur). Badigeonner de marmelade d'abricots. Superposer 2 ou 3 bandes l'une sur l'autre et couvrir le dessus de glace fondante.

SALADE DE POMMES DE TERRE

6 pommes de terre moyennes
3 œufs cuits durs
1 oignon blanc moyen
½ tasse de céleri
Persil frais

Faire cuire les pommes de terre avec la pelure. Les peler et les couper en tranches minces. Tailler également les œufs en rondelles ainsi que l'oignon. Le céleri doit être coupé en filets. Hacher du persil frais. Placer le tout dans un grand bol et laisser macérer le tout dans la sauce suivante :

SAUCE CHIFFONNADE

½ tasse d'huile d'olive
¼ de tasse de bon vinaigre
Le jus d'un citron
1 cuillerée à thé de sel
½ cuillerée à thé de moutarde
¼ de tasse de piment vert haché très fin
¼ de tasse de piment rouge
4 ou 5 cornichons hachés fin

Mêler le tout avec la salade. Déposer dans des feuilles de laitue et garnir avec des œufs durs passés au tamis et de rondelles de betteraves. Cette salade demande à être servie très froide.

SAUMON EN SAUCE

Faire chauffer le contenu de deux boîtes de saumon avec 1 tasse de Béchamel moyenne. La sauce doit lier le saumon seulement.

PÂTE DE VEAU EN ASPIC

2 livres de veau
½ livre de jambon cru
2 livres de porc
1 tasse de mie de pain
Quelques bardes de lard gras
Sel et poivre
Feuille de laurier
1 tasse de bon bouillon

Foncer de fines bardes de lard frais un plat en pyrex; y placer un rang de tranches de veau très minces, puis un rang de porc haché et mêlé à la mie de pain préalablement trempée dans du bouillon et égouttée. Continuer à remplir le plat en alternant les viandes jusqu'à ce qu'il soit rempli. Couvrir de bon bouillon. Ajouter sur le dessus: 1 feuille de laurier, ½ gousse d'ail écrasé, et bien assaisonner le tout de sel et de poivre. Couvrir soigneusement en plaçant un papier entre le plat et le couvercle. Cuire au four à 300°, environ 3 heures. Retirer et laisser refroidir dans le moule avant de découvrir le plat. Servir froid entouré de persil.

CROQUETTES DE POISSON

2 tasses de poisson cuit
1 tasse de sauce blanche épaisse
1 œuf
Panure et friture

Faire une sauce blanche très épaisse avec 4 cuillerées à table de beurre ou de graisse végétale, 4 cuillerées à table de farine et 1 tasse de lait. Saler, poivrer, et y ajouter le poisson déchiqueté. Étendre ce mélange dans une assiette beurrée, laisser refroidir parfaitement. Battre 1 œuf avec 1 cuillerée à table de lait, assaisonner. Façonner la première préparation en croquettes, rouler dans panure, puis dans l'œuf et de nouveau dans panure. Faire cuire dans la poêle ou grande friture. Servir avec sauce soubise.

SAUCE SOUBISE

A 1 tasse de Béchamel moyenne, ajouter le jus de 1 citron graduellement, en battant, et 2 cuillerées à table d'oignon finement émincé.

POUR LES RESTES DE VIANDE

Jetez 10 onces de macaroni, spaghetti ou coudes Catelli au lait dans 1 pinte d'eau bouillante pour 10 minutes. Egouttez. Mélangez 1½ tasse de restes de viande, hachés, avec 3 tasses de bouillon, ½ oignon haché, ½ cuillerée à thé de sel, ½ cuillerée à thé de poivre, 1 tasse de fromage râpé. Mêlez bien au macaroni, spaghetti ou coudes et placez dans un plat beurré. Couvrez avec des croûtons et faites cuire 20 minutes. Repas pour 8 personnes ou diminuez pour des portions moindres.

Profitez de votre BONI SUR L'ECLAIRAGE



AU MOYEN DE CES AMPOULES QUI Eclairent plus longtemps

Les ampoules Edison Mazda vous donnent plus de lumière à meilleur marché. Ampoules de 25, 40, 60 watts maintenant 20c. Ampoules de 100 watts, seulement 25c.



Fabrication canadienne

ECLAIREZ-VOUS MIEUX — EPARGNEZ VOS YEUX

Lampes EDISON MAZDA

L-38F

CANADIAN GENERAL ELECTRIC CO., Limited

POUR LA CENTIÈME FOIS: NON!!
CE NE SONT PAS MES BOTTINES
NEUVES MAIS... MES VIEILLES
QUE J'AI NETTOYÉES AU
"NUGGET".



UN EMPLOI RÉGULIER DU NUGGET FAIT PARAÎTRE
LES VIEILLES CHAUSSURES COMME NEUVES.

255FR

POLI À CHAUSSURES NUGGET

SURCROÎT DE FORCE



Un enduit impénétrable sur la mine rend les pointes MIKADO "Chemi-Sealed" de 34% à 51% plus résistantes à la cassure. Le procédé Eagle breveté de superlaison soude de telle façon la mine et le bois que vous ne pourrez jamais, dans des conditions normales d'usage, casser une pointe.

SURCROÎT DE DOUCEUR



L'épreuve à l'allumette produit sur la pointe du MIKADO une pellicule luisante de la cire dont est imprégnée chaque particule de la mine. Le graphite, si fin qu'il flotte dans l'air, et ce surcroît de lubrification fait du MIKADO Eagle le crayon le plus doux et écrivant le plus facilement que vous ayez jamais acheté.

SURCROÎT DE DURÉE

Des épreuves scientifiques démontrent que chaque mine MIKADO peut tracer une ligne de plus de 35 milles de longueur. Le MIKADO "Chemi-Sealed" vous donne surcroît de force, de douceur et de durée sans

Surcroît de Coût
5¢ chacun 60¢ la douzaine



"Chemi-Sealed"

*Marque de Fabrique Déposée
(COMPOSANTS TRÈS FORTEMENT UNIS)

MIKADO

EAGLE PENCIL COMPANY OF CANADA
LIMITED
DRUMMONDVILLE, P.Q.

UN ENNUI POUR BEAUCOUP DE FEMMES

Les poils follets dans la figure, sur le cou, les bras et les jambes sont trop souvent une cause d'ennui et de disgrâce pour la femme.

De nombreux procédés ont été mis sur le marché mais il en est peu qui puissent vraiment enlever, aisément et sans douleur, ces vilains poils.

La méthode de Mme Annette Lanzette consiste en des frictions de pierre ponce finement pulvérisée. Cette pierre ponce est amalgamée avec d'autres ingrédients scientifiques; le tout est comprimé en un tampon qui rend l'application très facile. En vous adressant à Mme Annette Lanzette, 93-95, rue Church, à Toronto, vous recevrez un livre gratuit sous enveloppe sans indication de provenance.

Le Jardinier Sourd

(Suite de la page 9)

à dire prosaïquement; deux et deux font quatre, puisqu'un et un ne pouvaient faire un!...

Cette Odette, la fille unique de M. et Mme Vignolle, comme il l'adorait, qu'il eût voulu en faire la compagne de sa vie!

Jusque-là, il l'avait traitée en gentille camarade, sans jamais penser à l'avenir, à une union possible.

Mais, à son retour, quelle révélation! Qu'elle avait embellie! Oui, ses vingt-quatre ans étaient en pleine floraison. Tout d'elle lui était ravissant — et torture! Avec quelle grâce elle descendait un escalier, s'appuyant à une balustrade, composait un bouquet.

Pourquoi aurait-il pris plaisir à voir l'onde fuser, limpide et endiamantée, vers le ciel, quand sa taille, dans son souple élan, avait plus de vibrante sveltesse que le jet d'eau? Pourquoi se serait-il intéressé aux fleurs rares du père Eloi, puisqu'elle était la reine rayonnante, embaumée, du domaine? Pourquoi aurait-il admiré le soleil de l'été, quand ses cheveux blonds, partout où ils voltigeaient, mettaient une lumière d'aurore?

Alors, que ne lui disait-il son amour fervent? que ne lui confiait-il ses vœux?...

Il avait bien essayé, discrètement, timidement même, de glisser vers l'aveu. Mais elle le déconcertait. Aux premiers mots, il perdait pied plus encore que lors de son plongeon dans le grand bassin. Il s'arrêtait, sans souffle, tout penaud, attendant un geste d'encouragement. Elle le regardait... Tous deux restaient une minute — un siècle! — face à face, elle mordillant la tige d'une fleur, lui tirant une cigarette de son étui pour se donner une contenance... Et, soudain, Odette égrenait un petit rire singulier — de moquerie, à coup sûr — et, vive, légère, elle rejoignait Marie-Louise, une de ses amies, en vacances également dans la propriété, qui, là-bas, l'appelait.

Le malheureux garçon les voyait chuchoter.

Cela ne faisait aucun doute: les deux jeunes filles se gaussaient de lui...

Peut-être le cœur d'Odette était-il déjà pris?... En tout cas, elle le réservait à un autre...

Le père Eloi, un outil à la main, était agenouillé dans un coin du jardin, non loin d'Odette et de Marie-Louise qui pouvaient jacasser à loisir sans crainte d'être entendus, tant il était sourd. On eût juré, à voir son attitude, qu'il se prosternait devant ses chères fleurs qui, avec leur beauté, leur parfum, le consolait de son infirmité et ne lui donnaient que des joies.

Ah! que n'était-il, lui, René, à sa place! Il eût su ce qu'elles disaient. Et, surtout, que ne pouvait-il, comme lui, se mettre à genoux aux pieds de la plus belle des roses!...

Cependant, le brave jardinier se relevait. En clopinant, alourdi par l'âge et par ses gros sabots, il se dirigeait vers un autre massif. Comme il était coiffé d'un chapeau de jonc à haut fond pointu et à larges bords qui lui cachait complètement le visage, on croyait que l'une des ruches de paille qui se dressaient à la limite du domaine errait dans les allées et venait magiquement au-devant des abeilles pour qu'elles eussent moins de chemin à faire...

René Darbloise jeta sa cigarette dont le feu rouge, décrivant la para-

bole d'une guêpe irritée, alla mourir sur le gazon humide dans un bref pétilllement.

Eh bien, oui! il partirait, il ne reviendrait plus! Il oublierait, il souffrirait surtout!... Soit!...

Quelques plumes d'oiseau, certaines ensanglantées, voltigèrent autour de lui. Cette nuit, un rapace avait dû déchirer une douce, une pantelante proie, un frère porteur d'ailes... N'était-ce pas l'image de son triste amour?...

Cet après-midi, les jeunes filles, leurs grands chapeaux de soleil posés à côté d'elles, sont assises sur leur banc habituel. C'est l'endroit où elles se font d'ordinaire leurs confidences, où elles échangent leurs secrets. Pourtant, elles sont silencieuses.

Odette mordille encore la tige d'un bouton de rose dont le vif incarnat fait paraître ses lèvres plus pâles.

La température est accablante. Pas un frisson dans le feuillage, ni un chant, car les oiseaux engourdis font leur « méridienne ».

Non loin, à demi caché par un massif qui offre sa pourpre royale au soleil ardent, le père Eloi, accroupi, doit sommeiller sous la ruche de son chapeau autour de laquelle vibre le vol des abeilles que rien n'arrête et qui mêlent aux rayons leur murmure d'or. Il a son gilet de lustrine, son tablier bleu tout déteint, morceau d'azur que maintes pluies ont lessivé...

— Alors? interroge enfin Marie-Louise.

— Alors, rien... toujours rien!... Parfois, j'espère je ne sais quoi... une lettre, par exemple... Mais écrire doit être au-dessus de ses forces. Non! vois-tu, à présent j'en suis sûr: il ne m'aime pas, il ne m'aimera jamais.

Les doigts terreux du père Eloi frémissent un instant autour des fleurs. Il a dû se réveiller. Une abeille, sans doute, qui est venue le harceler... Et puis, il sommeille de nouveau...

— Ma pauvre chérie, murmure Marie-Louise.

— Ah! oui, je suis bien à plaindre!

Nouveau silence, plus lourd...

— Quand je pense, reprend Odette, qu'il n'aurait qu'un mot à dire!

— Trois! remarque Marie-Louise. Tu sais, il est fort en calcul.

— Oui, soupire la jeune désolée... Je vous aime!... Et moi, je l'aime depuis... depuis je ne sais quand... Il me semble depuis toujours... Ah! que son voyage a pu me paraître interminable!... Je me disais: quand il reviendra... Il est revenu, et voilà!... Evidemment, je lui ris au nez, parfois. Mais c'est d'énervement. Quand il a été polytechnicien, j'ai entraîné mes parents — sans leur avouer pourquoi — à la revue du 14 juillet. Je voulais le voir défiler avec son bicorne, son épée... Qu'il était beau! et que j'étais fière de lui!... Enfin...

Le jardinier sommeille toujours dans son coin. Les roses aujourd'hui sont tellement parfumées qu'elles l'ont certainement enivré...

Au soir tombant, René Darbloise emmène la jeune fille au fond du jardin.

— Vous permettez?... J'ai deux mots à vous dire.

Elle le suit, surprise... Il la fait asseoir sur le banc des confidences...

Là-bas, dans l'air bleuâtre, un jet d'eau dresse son blanc fantôme.

— Savez-vous, fait-il soudain, que l'amour peut être aveugle, mais qu'il n'est pas sourd?

— Je ne saisis pas...

— Cet après-midi, vous étiez ici avec votre amie... Vous avez dit des choses... des choses que votre jardinier m'a rapportées...

— Oh! s'écrie-t-elle, il a entendu! Il exagère donc sa fameuse surdité. Quelle hypocrisie! C'est affreux!

Et elle devient toute rouge, aussi rouge en vérité que ces roses que l'ombre est en train d'ensevelir, mais dont on respire le parfum.

Il lui prend la main. Elle frémit d'émotion...

— Je devrais vous dire deux mots, murmure-t-il. Non! je suis bon calculateur. C'est trois!... Je vous aime!...

Il fallut expliquer ensuite à Odette que le père Eloi n'était pas coupable d'indiscrétion, que sa pénible infirmité était toujours aussi absolue.

Voici: dans le coin le plus désert du domaine — il devrait crier à tue-tête, aussi importait-il que ses paroles ne fussent entendues de personne.

René avait accosté le jardinier:

— Vous irez mettre cette lettre à la poste... (Le bureau est à quatre kilomètres de la propriété...) Mettez votre casquette, votre veste... Et prenez votre temps! Si M. Vignolle vous réclame, je lui expliquerai... Autre chose: voici pour votre commission... (Il lui avait glissé une pièce dans la main...) Vous arrosez assez vos fleurs. C'est bien votre tour — il fait chaud. Vous irez à l'auberge boire une bonne bouteille à ma santé!

« Et à mes amours! » s'était-il dit à lui-même...

Le jardinier parti, entrant dans la cabane où le vieil homme rangeait ses outils, ses vêtements de travail, lui, René, avait mis le gilet de lustrine, le tablier bleu, le large chapeau de paille, chaussé les sabots... et voilà!

GABRIEL VOLLAND

— o —

La Fille du Doyen

(Suite de la page 29)

— Dans ces circonstances, Monsieur, dit-il, je suppose que votre intervention ne sera pas nécessaire.

— Je suis aux ordres de miss Followay, répondit Goade.

— Et moi, murmura-t-elle, j'ai signé la paix avec l'ennemi.

Bien joué!

Lord Geoffrey monta dans l'auto qui avait amené les quatre visiteurs et s'installa entre sa fiancée et Goade.

— Goade, déclara-t-il, vous avez été épatant.

— Epatant? demanda Goade.

— Epatant, répéta lord Geoffrey. Vous avez joué à la perfection le rôle du limier de Scotland Yard. Mes parents sont des durs à cuire, mais vous leur avez fait rudement peur.

Goade pinça l'oreille de Flip.

— Miss Florence et vous, remarqua-t-il, vous avez joué votre rôle on ne peut mieux. J'avais peine à croire moi-même que toute cette histoire était un coup monté pour obtenir le consentement de vos parents à votre mariage.

E.-PHILLIPS OPPENHEIM

(Traduit de l'anglais par
Jeanne Fournier-Pargoire.)

Mortes et Vivantes (Suite de la page 36)

S'il se montrait sensible aux témoignages d'intérêt qu'on lui donnait et à de si flatteuses avances, au moins ne semblait-il pas pressé de les mettre à profit.

Et pourtant, au fond, il aurait été heureux d'un mariage qui lui eût permis de venir en aide à ses soeurs, Yvonne et Marie-Louise, de rendre la prospérité ancienne au manoir déchu moins pour lui certes que pour sa mère et ses soeurs bien-aimées !

Mais peu à peu une passion, la première de sa vie, car jusque-là il restait l'esclave de ses études et se livrait à un travail acharné, s'était infiltrée dans son âme comme l'eau qui tombe goutte à goutte sur une pierre et finit par y creuser une sorte de vasque naturelle.

Sa voisine l'occupait.

Il se laissait prendre au charme de ces grands yeux si limpides et si purs, à la grâce de ce visage angélique, à la distinction de cette fille courageuse comme lui et qui acceptait simplement, sans plainte et sans murmures, une vie de travail et de privations pour laquelle elle ne semblait pas faite.

Bien des fois depuis l'arrivée de Jeanne dans sa petite chambre, ils avaient repris, accoudés à l'appui de leur fenêtre, par les belles soirées de printemps, leur entretien du premier jour.

La solitude est le plus cruel des maux.

François de Guern et Jeanne n'étaient plus seuls depuis qu'ils vivaient ensemble pour ainsi dire.

Leurs âmes s'épanchaient sans effort. Elles allaient l'une à l'autre comme les pigeons voyageurs retournent à leur colombier.

Le docteur en droit parlait à Jeanne de sa mère et de ses soeurs, de sa Bretagne aussi, à laquelle il était profondément attaché.

Jeanne ne cachait rien de son enfance, de sa pauvreté; elle ne taisait que les scènes à la suite desquelles elle avait quitté les Baudru. Elle avouait qu'elle n'était qu'une enfant sans famille, élevée par de pauvres gens auxquels elle garderait une éternelle reconnaissance.

Elle faisait part à son ami de ses espérances.

Oh ! elles n'étaient pas ambitieuses !

Tout ce qu'elle rêvait, c'était d'obtenir dans quelques années une petite place qui lui permit de soutenir à son tour ceux qui l'avaient nourrie dans sa jeunesse.

C'était difficile, mais enfin peut-être pas impossible.

Trois cents francs par mois, le point culminant de ses désirs !

Déjà on l'avait augmenté, grâce à l'amitié de la première, mademoiselle Césarine. Elle gagnait cent cinquante francs !

François de Guern était au courant des petites affaires de sa voisine; il lui servait de confident; il savait qu'elle portait à ses parents, car elle appelait toujours ainsi les Baudru, tout ce qu'elle pouvait mettre de côté.

Pourtant, depuis qu'elle le connaissait, elle était devenue un peu plus coquette. Elle avait passé récemment plusieurs bouts de nuit à un travail particulier. De sa chambre dont la cloison était assez mince, pendant qu'il feuilletait ses bouquins jusqu'aux environs de minuit et quelquefois plus tard, il entendait des bruits étranges, quelque chose comme le va-et-vient régulier d'une aiguille, un froufrou d'étoffes, et, par la fenêtre, il distinguait une lueur assez terne, mais qui annonçait une veillée dans le local d'à côté.

Qu'est-ce qu'on y faisait donc ?

Ce soir-là, au lieu de se mettre à l'étude, il procéda rapidement à sa

toilette, endossa une jaquette noire assez élégante, lustra la soie de son chapeau de haut bord, consulta sa montre dix fois et descendit son escalier quatre à quatre, comme il l'avait monté.

L'air était doux. Le jour allait céder la place à la nuit, mais il ne s'y décidait pas vite. Cependant, les becs de gaz s'allumaient les uns après les autres et, de chaque porte cochère, des essaims d'ouvrières et d'employées s'envolaient.

Le quartier de la Madeleine en est peuplé. Un grand nombre de maisons de confection célèbres y ont leurs ateliers.

Pour elles juillet est la morte saison.

Les élégantes sont aux bains de mer, aux eaux, à la campagne, en Suisse ou aux Pyrénées.

Le docteur en droit avait un but et son but n'était pas éloigné de la rue Saint-Augustin. Il gagna le boulevard, fit un crochet et s'embusqua au coin de la rue Cambon.

Comme son idole tardait à paraître, il s'avança sur le trottoir opposé aux salons de Laure, et constata avec plaisir par les fenêtres ouvertes qu'il y régnait cette effervescence de ruche en mouvement qui précède la sortie du personnel.

En effet, un flot d'une vingtaine de jeunes filles envahit la chaussée et se dirigea vers les extrémités de la rue où il se divisa par groupes pour se disperser de tous côtés.

Le Breton manquait d'expérience dans son métier d'amoureux.

Une grande femme, jeune encore, d'une suprême élégance dans sa robe noire, une petite capote très simple posée sur ses magnifiques cheveux sombres, le remarqua dès ses premiers pas à la suite du troupeau qui venait de s'enfuir.

Elle hésita un moment comme si elle n'avait su de quel côté se diriger et, sans affectation, elle prit le trottoir opposé à celui où François de Guern montait sa faction.

Qui attendait-il ?

Quand elle passa à quelques pas de lui, il tourna la tête et rougit.

Les amoureux ont de ces timidités.

Elle sourit non sans quelque dédain pour ce grand garçon auquel un regard faisait baisser les yeux.

C'était Césarine.

Juste à cette minute, une jeune fille ravissante dans sa toilette très modeste, mais d'une coupe admirable, la tête délicieusement ombrée sous un chapeau à la Rubens tout noir, sortit à son tour de chez Laure et se dirigea vers le boulevard.

Le Breton ne louvoyait que quelques secondes et se mit à sa poursuite.

Césarine était fixée.

Celle de ses ouailles que ce flâneur attendait, c'était la dernière sortie.

Elle laissa filer les deux jeunes gens en les suivant d'un regard oblique, et quand ils disparurent au tournant de la rue, elle prit le même chemin en se tenant à distance.

François de Guern ne tarda pas à rejoindre la fugitive.

— Mademoiselle Jeanne, lui murmura-t-il à l'oreille.

Elle se retourna.

— Vous savez ce que vous m'avez promis, reprit le Breton.

— C'est vrai... Je ne l'ai pas oublié... mais peut-être c'est un tort... Si on nous voyait !

— Nous ne faisons pas de mal... Une simple promenade...

— Sans doute, mais les autres ne savent pas... Et le monde est si méchant !

— Il ne s'occupe pas de nous, allez !

— Mais si... mais si... Voyez

comme on nous regarde... Que va-t-on penser ?

C'était exact. On les regardait. Les passants s'arrêtaient involontairement comme s'ils avaient dû entendre des choses extraordinaires. Ils fixaient ces deux amoureux avec l'intention de pénétrer leurs pensées.

— Prenez mon bras, dit le Breton; on ne fera plus attention à nous.

En somme, c'était le meilleur parti. Seulement, c'est un parti dange-

reux. Le bras de la jeune fille trembla sur celui de son cavalier; il s'opéra un échange de fluides mystérieux; les coeurs battent à l'unisson, comme des troupiers se mettent au pas, et l'amour murmure aux oreilles rapprochées les premiers bégayements du désir, tandis que le sang plus chaud coule dans les veines et que la chair palpite sous une émotion inconnue.

— Que vous êtes jolie, ce soir, Jeanne ! dit le Breton après un silence.

— Vous trouvez ?

— Cans doute. Vous savez bien que je suis sincère avec vous.

— C'est que j'ai voulu vous faire honneur !

— Comment ?

— Vous m'aviez demandé une promenade... un rendez-vous, par une de ces belles soirées... alors j'ai travaillé ces jours derniers...

— Ou plutôt les nuits... !

— Qu'importe ! J'y suis faite ! Et vous voyez...

Elle eut un naïf mouvement de coquetterie.

— C'est donc cela que j'entendais ! Vous vous fatiguez !

— Pas pour si peu !

— Mais...

— Je suis résistante, allez !... J'en ai enduré de cruelles ! Maintenant, si vous saviez comme je me trouve bien ! Plus de courses éreintantes après la journée faite ! Et surtout plus de ces rencontres qui m'effrayaient tant ! Et puis, ajouta-t-elle en appuyant involontairement son bras sur celui du jeune homme, j'ai eu vraiment du bonheur de tomber sur un voisin comme vous. Nous causons... Je vous entends remuer vos livres... Quelquefois votre plume court sur le papier... Je le devine plutôt que je ne l'entends... et je me dis : — Il écrit à sa mère... à ses soeurs... et il me semble que je suis moins seule, que j'ai quelqu'un, à deux pas, qui pense à moi... Mais où cela nous mènera-t-il ? A un regret plus tard... au regret de ce qu'on aura perdu !

Elle haussa les épaules comme un moineau mouillé secoue ses ailes et dit :

— Bah ! tant pis. Ce sera toujours quelques bons moments de passés ! Et vivement :

— Où allons-nous ?

— Où vous voudrez.

Ils continuèrent leur chemin vers la rue Royale et la place de la Concorde.

Au fond, le but de cette promenade leur était bien égal, pourvu qu'ils fussent ensemble et qu'ils écoutassent leurs coeurs se parler.

Ce fut elle encore qui reprit :

— Parlons de vous, de vos ambitions, car vous avez le droit d'en avoir, vous, un homme, tandis que pour nous... pas d'avenir ! Vous connaissez le mien. Trois cents francs par mois ! C'est mon quine à la loterie. Le jour où je les aurai, si jamais il arrive le shah de Perse ne sera pas mon cousin ! Dame, non !... Vous rêvez d'être un grand avocat... — Si je peux !

(Lire la suite au prochain numéro)

BRAS INERTES LES JOURS DE PLUIE

Douleurs rhumatismales soulagées par Kruschen

Voici un cas typique où l'on voit comment la température humide peut affecter les articulations d'une personne sujette aux douleurs rhumatismales.

« Je souffrais terriblement de rhumatisme », écrit un homme. « J'avais de telles douleurs dans les articulations que c'est à peine si je pouvais les endurer, surtout les jours de pluie. L'usage de mes bras m'était une torture, aussi pouvais-je très difficilement travailler. J'avais essayé deux traitements différents, mais sans succès. »

« Heureusement que quelqu'un me conseilla les Sels Kruschen : je les mis à l'essai et le soulagement ne se fit pas attendre. J'ai naturellement continué à en prendre et je ne me suis jamais senti mieux depuis des années. J'étais autrefois déprimé, toujours mal en train, mais aujourd'hui, c'est un plaisir que de travailler. » — S.B.

Les douleurs et raideurs rhumatismales sont souvent causées par les cristaux d'acide urique présents dans les articulations. Les divers sels qui composent Kruschen aident à stimuler l'activité des organes internes et favorisent l'élimination de l'excès d'acide urique.

TRIO ÉNERGIQUE CATELLI



MACARONI · SPAGHETTI · NOUILLES AUX OEUFS ·

Savoureusement nutritives, les pâtes au lait Catelli, en paquet seulement, régaleront les appétits les plus difficiles.



CATELLI
MACARONI AU LAIT



LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

coupon d'abonnement

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville

Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Rions, c'est l'heure...

L'institutrice — Dites-moi l'âge d'une personne née en 1890.

L'élève — Pardon, m'zelle; est-ce un homme ou une femme ?

— Il n'amène jamais sa femme en automobile.

— Certain; il a assez d'ennuis avec sa machine sans y ajouter d'autres désagréments.

— Votre figure ne m'est pas inconnue, il me semble vous avoir vu quelque part.

— C'est bien possible, je viens de sortir de prison !

— Les époux Toupin se sont disputés comme deux enragés aujourd'hui. Ce n'est pas bien pour un jour de fête.

— Peut-être, mais c'est plus économique que de s'offrir des cadeaux.

— Quelle est la différence entre la première lettre d'une église et son clocher ?

— La première lettre d'une église est une voyelle et son clocher... c'est la consonne (là qu'on sonne.)

Le directeur d'un magazine tempêtait parce que le garçon, parti depuis deux heures, ne revenait pas. Enfin, le jeune homme entre dans le bureau :

— Comment ! Tu prends une heure pour aller jeter deux lettres à la boîte !

— Pardon, monsieur, réplique le garçon, il y avait trois lettres.

— Cette robe te va à merveille, mais elle coûte terriblement cher.

— Oh ! chéri, qu'importe la dépense pourvu que je te plaise.

— Mon pauvre Charles, ta belle-maman vient d'être écrasée par un autobus.

— Ne me faites pas rire, j'ai les lèvres gerçées.

Lui, un peu timide — Si je vous embrassais, appelleriez-vous vos parents ?

Elle, rougissant — Ce serait inutile d'embrasser toute la famille.

— Votre femme ne paraissait pas malade; a-t-elle eu un accident ?

— Non, elle est morte d'une mort toute naturelle : elle a parlé jusqu'au dernier moment.

— Au cours de la tempête qui a eu lieu dernièrement, j'ai perdu une fortune.

— Vous m'dites pas...

— Oui, je rêvais que je gagnais un million... et le vent m'a réveillé.

Le juge — Vous êtes accusé d'avoir attaqué le plaignant dans une rue déserte et de l'avoir dérobé tout ce qu'il avait sur lui, à l'exception d'une montre en or. Qu'avez-vous à répondre ?

L'accusé — Une montre en or ? Et il l'avait sur lui ce jour-là ?

Le juge. — Certainement.

L'accusé — Dans ce cas, je demande un examen mental.



— Pouvez-vous me donner la recette de ce plat ?

— Y a pas de recette. On prend tout ce qui reste et on le jette dans le chaudron !

— Vous avez l'air pensif, chérie. Vous pensiez sans doute à quelque chose d'important.

— Non, je pensais à vous !

— Avec les autos, les chemins de fer, les avions, on ne voit plus que des accidents.

— Oui, et celui qui tient à la vie, aujourd'hui, doit mourir jeune s'il ne veut pas être écrasé.

— Dis donc, sais-tu si ta soeur a reçu ma lettre; elle était de papier rose.

— J pense que oui parce que ce matin elle avait des frisettes roses dans ses cheveux !

— Chérie, tu peux croire à mon amour. Ne t'ai-je pas dit cent fois que je mourrais pour toi ?

— Oui, mais en général je n'aime pas beaucoup les gens qui se contentent de parler sans agir !

Lisette — Je plains beaucoup les poissons.

La maman — Pourquoi cela ?

Lisette — Parce qu'avec toutes leurs arêtes, ils doivent se piquer souvent.

— Enfin, tu viens m'apporter l'argent du loyer. Je craignais bien que ton père soit incapable de payer.

— Ça a été difficile, monsieur, d'avoir de l'argent; il a fallu vendre la baignoire que vous veniez de faire poser !

— M. Lecassé a dû employer des arguments convaincants pour se faire accepter par Mlle Chose qui est si riche.

— Non, il a simplement dit la vérité.

— Vraiment ?

— Oui. Il a dit qu'il ne pourrait vivre sans elle...

— J'admire le style de votre femme. De plus, sa diction est parfaite.

— Oui, sa diction est parfaite, sa contradiction aussi !

— J'ai un ami qui est un homme merveilleux.

— En quoi ?

— Il trouve le moyen de faire de l'argent plus rapidement que sa femme n'en dépense.

— T'es-tu déjà demandé ce que tu ferais si tu avais le revenu de Rockefeller ?

— Non, mais je me suis souvent demandé ce que ferait Rockefeller s'il n'avait que le mien.

Un locataire a installé ses meubles sur le trottoir en attendant l'arrivée des déménageurs. Un passant s'arrête et lui pose la question bête :

— Vous déménagez ?

— Non, répond l'autre, il fait si beau que je promène mes armoires.

— Les choses ont bien changé depuis cent ans, disait quelqu'un. Napoléon ne ferait plus aujourd'hui ce qu'il a fait dans le temps.

— C'est certain, répondit un autre. Il ne dirait plus : « Du haut de ces Pyramides, quarante siècles vous contemplent. »

— Que dirait-il donc ?

— Il dirait : « Du haut de ces Pyramides, quarante cinématographes vous contemplent. »

Le patron — Je n'aime pas avoir à me plaindre de la mise peu soignée de mes employés, mais je suis obligé de remarquer que votre menton non rasé dépasse la mesure.

Le commis — C'est que je suis en train de me laisser pousser la barbe, monsieur.

Le patron — Oh ! oui, je m'en doute. Mais je ne puis vous permettre cela pendant les heures de bureau. Vous devez le faire après la sortie.

"LA CONVERSATION DE CERTAINS MARIS EST INTÉRESSANTE POUR LEURS FEMMES SIMPLEMENT..."



...QUAND ILS PARLENT EN DORMANT."



QUINZIEME EPISODE



1 — Un bon matin le bronco voit s'approcher de lui...



2 — ... un gros homme qui porte le sobriquet de Patapouf.



3 — Avec difficulté Patapouf parvient à se mettre en selle.



4 — D'un mouvement vif Etoile Filante dépose à terre son fardeau.



5 — Tout en riant, le grom remet à Patapouf un autre cheval.



6 — Ensemble ils vont se promener dans la campagne ensoleillée.



7 — En passant sur un pont de planches, Patapouf et sa monture...



8 — ... s'écrasent dans l'eau bourbeuse d'un étang.



9 — Le grom s'arrête et se retient malaisément de rire.



10 — Il dit à Patapouf de patienter quelques minutes.



11 — Il s'en va à la grange chercher un câble solide.



12 — Ayant fait un nœuf coulant, il le lance au gros homme.



13 — Etoile Filante aide au sauvetage en halant Patapouf.



14 — Enfin le voilà sur la rive tout ruisselant d'eau.



15 — Le bain de boue ne lui semble pas tout à fait agréable.



16 — Patapouf jure, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus.

(A suivre dans le prochain numéro)



VINGT-DEUXIEME EPISODE



1 — La troupe de M. Daigle, après des heures de combat acharné, a mis en fuite les Iroquois.



2 — Les soldats du capitaine Leblanc sont arrivés trop tard pour châtier les sauvages.



3 — Léo, accompagné d'un éclaireur, est soudain attaqué brutalement par une bande de Sioux.



4 — En cinq secs les deux blancs sont faits prisonniers, desarçonnés, ligotés, interrogés.



5 — Comme ils ne veulent pas parler, on les emmène avec rudesse au village du chef.



6 — Les peaux-rouges, inutile de le dire, se félicitent chaudement de leur précieuse capture.



7 — Le chef ricane. Il se promet que cette fois les deux prisonniers ne lui échapperont pas.



8 — Dans une tente aménagée spécialement pour eux on conduit Léo et son compagnon.



9 — Un robuste indien les attache dos à dos. Il leur ordonne sèchement de se tenir tranquilles.



10 — Laure, pendant ce temps, s'inquiète fort de l'absence prolongée de son ami Léo.



11 — Elle persuade le capitaine Leblanc d'entreprendre sans tarder un voyage de reconnaissance.



12 — Le capitaine examine les pistes à l'endroit précis où les sauvages ont capturé nos deux amis.

(A suivre dans le prochain numéro)



TRENTÉ-DEUXIÈME EPISODE



1 — Huguette, l'ingénieuse et jolie reine de la forêt, a encore une fois sauvé Georges d'une mort certaine. Georges félicite Huguette.



2 — Ils se sont cachés au fond d'une grotte habitée par les panthères et l'autruche, amis obéissantes de la reine de la jungle.



3 — Georges se tourmente en songeant au sort que Matawa réserve à M. Stevens, à son assistant et au vieux Sam, maintenant captifs.



4 — Huguette a une idée et un plan. Elle fait habiller Georges d'une peau de léopard. Elle lui dit de la suivre.



5 — Tous deux se dirigent du côté de la caverne où deux colosses noirs veillent sur les prisonniers de Matawa.



6 — Huguette donne ses instructions à Georges et s'avance prudemment vers les deux sentinelles, Georges guette.



7 — Au moment où Huguette aura détourné l'attention des gardiens, le jeune homme doit se précipiter en courant, vers la caverne.



8 — Tout marche selon que l'a imaginé l'habile Tarzan féminin. Les deux géants noirs causent avec Huguette qu'ils reconnaissent.



9 — Georges en profite pour courir vers l'entrée libre de la grotte. Et Huguette (cela fait partie de son plan) attire l'attention des gardes.

(A suivre dans le prochain numéro)

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES DIX GAGNANTS — DIX JEUX DE CARTES

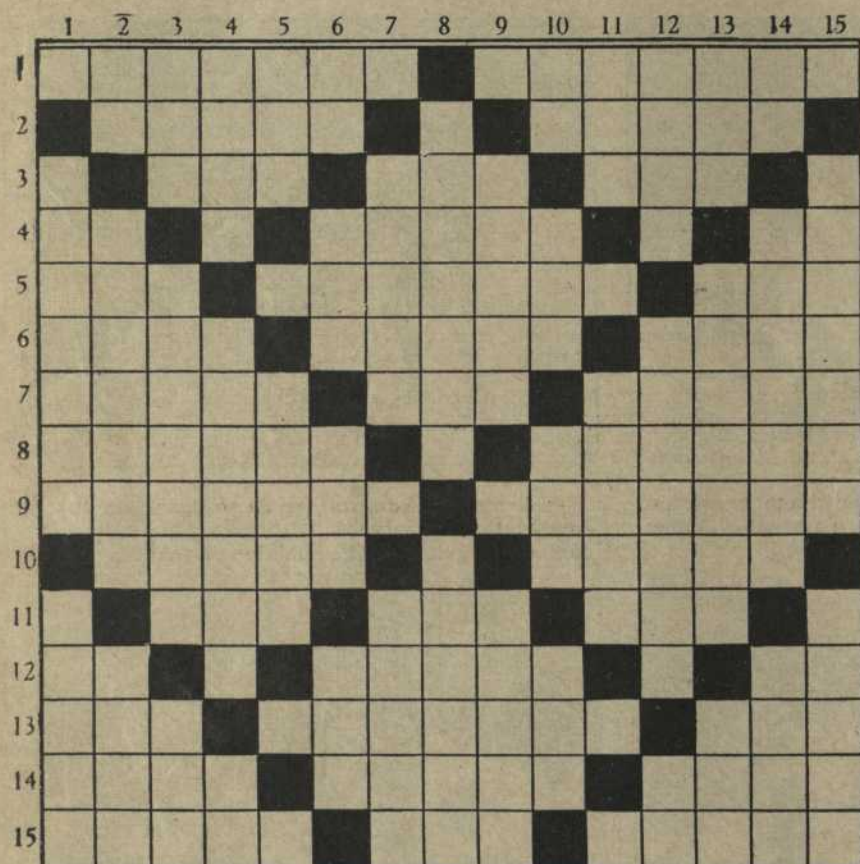
Problèmes No 355

M. Roland Beaulieu, 4684, rue Cartier, Montréal, P. Q.; Mme Yvonne Legros, 322, rue Selby, Montréal (Westmount), P. Q.; Mlle Yvette Leblanc, 16, rue D'Auteuil, Ch. 3, Québec, P. Q.; M. Léopold Calvé, 6, rue Deschambault, Ste-Thérèse de Blainville, P. Q.; Mme Georges Damiens, Ste-Croix, comté de Lotbinière, P. Q.; M. Aimé Brisebois, 63, rue des Erables, Valleyfield, P. Q.; Mme André Baril, 82, rue Hemlock, Shawinigan Falls, P. Q.; Mme Napoléon Fournier, 343, rue Racine, Granby, P. Q.; Mlle Lily Sarrazin, 1039, rue Saint-Hubert, Appt. 9, Montréal, P. Q.; Mlle Antoinette Larouche, institutrice, Sainte-Croix, comté du Lac St-Jean, P. Q.

Solution du Problème No 356

S	C	H	E	L	E	M	A	P	O	G	O	P	E
C	O	H	A	L	I	O	T	I	D	E	E	S	
H	U	M	L	U	C	I	O	L	E	O	N	T	
I	D	E	S	S	A	L	U	E	S	H	A	H	
S	E	S	I	A	S	E	T	P	O	E	L	E	
T	E	G	R	E	E	C	O	U	E	T			
E	A	N	O	N	E	S	E	R	I	N	E		
S	I	A	M	R	U	E	A	M	I	E			
C	E	T	A	L	E	C	A	C	A	O	E		
A	H	U	T	E	L	B	E	N	A	N			
P	A	T	R	E	V	I	A	E	G	A	R	D	
V	R	I	E	T	R	A	C	T	A	B	I	U	
C	O	N	P	R	A	I	R	I	E	A	M	I	
E	U	G	R	O	I	S	E	T	T	E	E	S	
S	E	C	R	E	T	E	S	I	E	S	T	E	S

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 357



Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province _____

Adresser : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

1. Bandeau royal. — Petit bonnet rond.
2. Amarrage en cordage. — Déesse grecque de la santé.
3. Possessif. — Sorte de cabriolet. — Espèce de poche.
4. Interjection. — Petit tonnelet. — Possessif.
5. A nous. — Laisser tremper de la viande dans une saumure pour la conservation. — Dieu suprême des Babyloniens.
6. Titre des descendants de Mahomet. — Guides. — Petit amas d'eau dormante.
7. Transformât en glace. — Vaisseau de terre (chim). — Garnir en général.
8. Place forte gauloise. — Quiconque s'enrichit en pillant.
9. Tonneau pour la vidange. — Fruits comestibles.
10. Nettoie. — Choisir parmi plusieurs.
11. Epoque. — Détroit. — Lettres de oies.
12. Pronom personnel. — De faibles dimensions. — Conjonction.
13. Eau entourée de terre. — Hauban supplémentaire. — Roi de Hongrie.
14. Successeur d'Abou-Bekr. — Caractères de musique. — Membre d'une association religieuse d'Hindous.
15. Fleuve de Russie. — Poli. — En place de.

VERTICALEMENT

1. Personne qui abjure ses opinions. — Chiffons pour la fabrication du papier.
2. Pronom personnel. — Instruction familière sur la religion. — Vague de la mer.
3. Planche de bois. — Paix, inaction (fig.). — Conjonction.
4. Combat entre deux adversaires. — Personnes ennuyées (fig.). — Note.
5. Genre de légumineuses. — Propriété d'une charge.
6. Pronom personnel. — Unité de pression atmosphérique. — Lettre grecque (inv.). — Face d'un corps polyédrique.
7. Sorte de dévidoir. — Petit pied.
8. Dé à jouer marqué sur une seule face. Genre de convolvulacées.
9. Brûle-bout. — Grammairien français né à Evreux.
10. Interjection. — Article. — Terme du jeu d'échecs. — Enclume portative.
11. Rivière de France. — Préfixe indiquant la petitesse.
12. Nom des runes gaéliques. — Plantations de mûriers. — Pronom pers.
13. Habitude ridicule. — Fruits alimentaires des régions tropicales. — Qui exprime une douleur physique.
14. Règle double. — Etre digne. — Projectile de forme cylindro-ogivale.
15. Anciens navires de guerre. — Grosse pluie de peu de durée.



(Photo Boris)

M. René Brunay Perrault

LES MONTRÉALAIS, familiers avec l'ouest de la cité, ont sans doute remarqué rue Sainte-Catherine, côté sud, entre les rues Saint-Mathieu et Guy, un vaste immeuble, celui de *Cumming Perrault, limitée*. Le vice-président et directeur général de cette maison s'appelle M. René Brunay Perrault. Or, dans la galerie des hommes d'affaires canadiens français, M. Perrault figure avec avantage, avec honneur. C'est la raison pourquoi je vais ici rapporter le bref entretien que récemment il m'a volontiers accordé.

M. René Brunay Perrault est âgé de quarante-trois ans. Né à Montréal en 1895, dans la paroisse de Notre-Dame des Anges, Côte-des-Neiges, il est le fils de M. Joseph Perrault, architecte, et de Madame, née Laure-Yvonne Brunet.

M. Perrault a fait ses études au Mont Saint-Louis, au collège Sacré-Cœur de Saint-Hyacinthe, au Catholic High School. Il a étudié le génie civil à l'université McGill. La Grande Guerre interrompit ses études. Il a servi durant quatre ans et demi. Il fut incorporé dans plusieurs régiments; c'est surtout au huitième régiment des ingénieurs canadiens que, au grade de lieutenant, il fit la campagne. L'armistice signé, il termina son cours à McGill.

Pendant les cinq années qui suivent, nous le trouvons à la section du trafic, service de longue distance, à la Cie Bell Telephone; ensuite, gérant des ventes (pour la région) à la Cie Ford de Montréal; enfin, depuis 1927 il fait partie de la maison Cumming Perrault, laquelle est une des plus grandes dépositaires au Canada du Ford, du Lincoln et du Lincoln-Zephyr V-12.

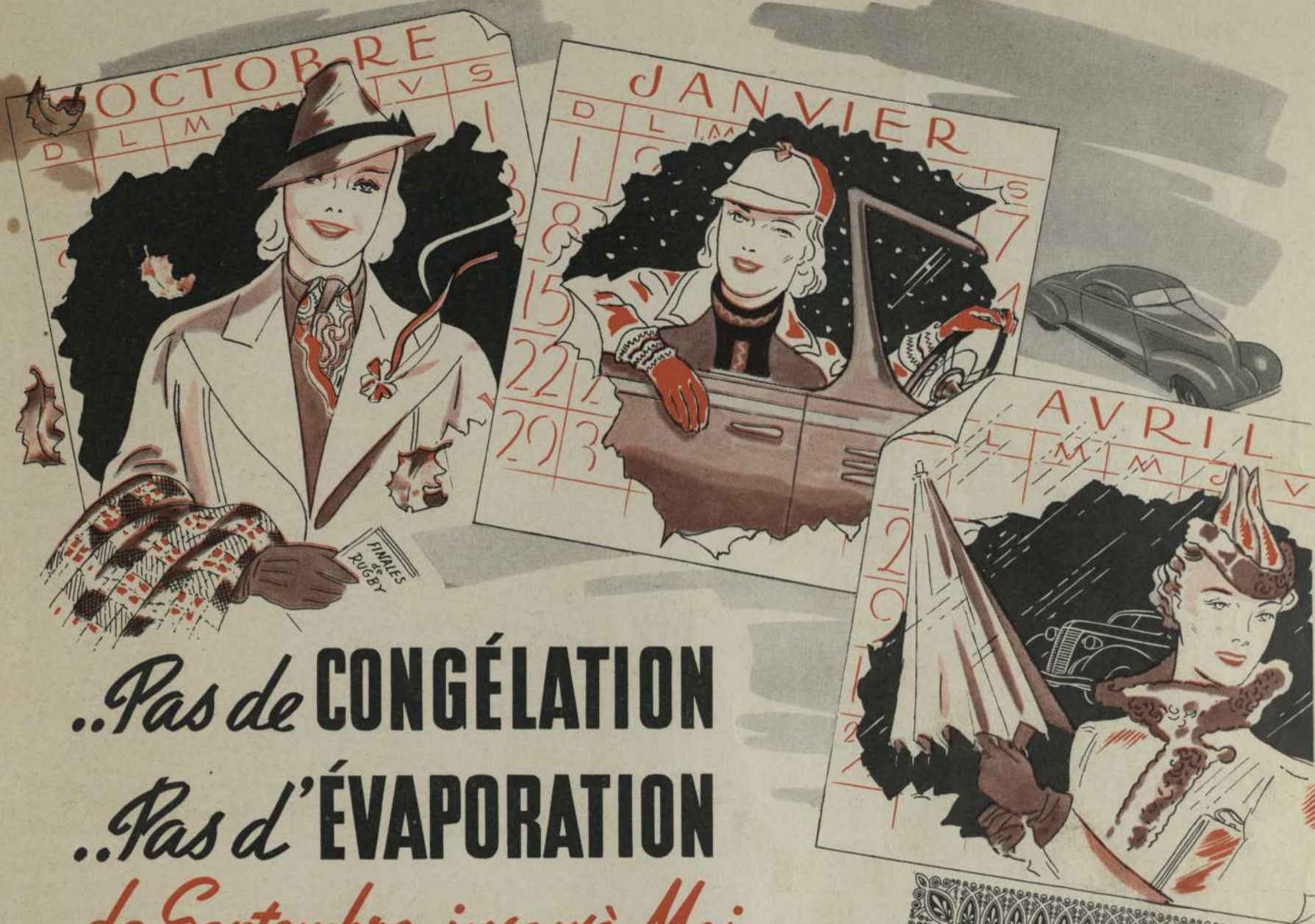
Les activités sociales, commerciales et sportives de M. Perrault sont innombrables. Il est le président du Club des Annonceurs de Montréal (Advertising Club). Il est le premier Canadien français titulaire d'un tel poste. C'est un fait qu'il faut souligner. Il est aussi directeur du Canadian Club, vice-président de la Société des pêcheurs sportifs de Québec, directeur du Better Business Bureau; il fait partie du comité des nouveaux membres du Board of Trade; il fait partie du conseil d'administration de l'Association de Québec pour la prévention des accidents du travail; il est membre du conseil de la McGill Graduates' Society. Il faut en outre tenir compte de nombreux clubs sportifs, desquels M. Perrault est membre, notamment Laval-sur-le-Lac, Royal Montreal Golf Club, Royal St. Lawrence Yacht Club, Montreal Badminton & Squash Club Inc., Royal Automobile Club, Lac du Cap Fish & Game Club, etc.

Au cours de l'intéressant entretien, une remarque de M. Perrault a, en particulier, retenu mon attention. Lorsqu'il voyage, que ce soit par affaire ou par plaisir, il observe les choses et les gens.

Il est regrettable que le Canada français n'ait pas en disponibilité un plus grand nombre d'hommes du calibre et de la trempe de M. Perrault.

Pour conclure, qu'il me soit permis de proposer M. René Brunay Perrault en exemple aux jeunes de chez nous qui se destinent aux affaires. Je souhaite qu'un jour beaucoup d'entre eux réussissent aussi bien que lui et que, comme lui, ils soient modestes devant le succès et confiants en l'avenir.

M.D.



..Pas de **CONGÉLATION** ..Pas d'**ÉVAPORATION** *de Septembre jusqu'à Mai*

Cet automne, quand vous achèterez de l'antigel, soyez sûr d'obtenir cette double garantie de protection pour tout l'hiver. Pas de congélation ! Pas d'évaporation !

Pendant les journées douces de l'hiver, les antigel ordinaires bouillent et s'évaporent, vous laissant sans protection contre le gel durant les jours froids qui suivent.

Dans toutes les conditions climatiques, l'antigel "Prestone" protégera votre auto contre le gel et l'obstruction causée par la rouille — sans jamais s'évaporer.

Prenez des mesures aujourd'hui pour obtenir cette protection qui est garantie pour tout l'hiver.

Les mots Prestone et "Eveready" sont les marques déposées de la Canadian National Carbon Co. Limited

Canadian National Carbon Company Limited
 Halifax Toronto MONTREAL Winnipeg Vancouver



Garantie

"La Canadian National Carbon Company, Limited, garantit que l'Antigel "Prestone" "Eveready", s'il est employé selon les instructions imprimées, dans un système à refroidissement normal à eau protégera le système à refroidissement de votre auto, pendant tout l'hiver, contre le gel et l'obstruction causée par les dépôts de rouille, et aussi qu'il ne s'évaporer pas, ne causera aucun dommage au fini de l'auto ni aux pièces en métal ou en caoutchouc du système à refroidissement, et qu'il se gardera sans danger de fuite dans un système à refroidissement qui ne laisse pas échapper l'eau."

EVEREADY

MARQUES DÉPOSÉES

PRESTONE

ANTIGEL

*"Pour moi
TOUJOURS
MOLSON"*

